

LA
FEMME
INFIDELLE.

SECONDE PARTIE.



LA
F E M M E
I N F I D E L L E.

Seconde Partie



A L A H A Y E,

Et se trouve A P A R I S,

Chez M A R A D A N , Libraire , rue
des Noyers , N^o. 33.

1 7 8 8.



LA
F È M M E
I N F I D E L L E.

Seconde Partie.

LXXII. LETTRE.

A Ugnebet. (suite de la precedente.)

— **O** MON cher Papa , dit Henriette , savez-vous que nous sommes de plus comblés de ses bienfaits ? Il nous a envoyés ici avant lui , parcequ'il était occupé à les faire apporter à notre auberge : Vous verrez de combien de choses ce bon Parent , sa Femme , qui a bien voulu me servir de Mère , & ses

II. Part.

L

vertueuses Filles , que je dois regarder comme des Sœurs , m'ont tous quatre enrichie. — O ! mes Enfans, ô mon Ami, s'écria M. Kirch, je le vois , mes mes malheurs sont finis : Helas ! pourquoi Ceux qui les ont essuyés aussi-bien que moi , & qui ont succombé , pourquoi ma malheureuse Epouse , mon Fils , ma chère Sara , ne participez-vous pas à ma consolation-? Pendant tout ce discours , M. Dirker embrassait son malheureux Parent.

Les deux Anglais s'entretinrent ensemble le reste du jour ; Henriette & moi , nous fîmes tout préparer pour partir le lendemain. M. Dirker nous dit , qu'il nous accompagnerait à Paris : il écrivit à sa Famille , pour la tranquilliser. J'engageai mon Epouse à se reposer sur un petit lit , qui était dans la chambre où étaient couchés son Père & son Cousin ; pour moi , je fus toute la nuit sur pied , afin de mettre nos malles en état , & que rien ne s'égarât dans une auberge assez mal montée ,

où ce que nous avions apporté de Douvres ne me paraissait pas trop en sureté : Ma précaution n'était pas hors de saison , car même en ma présence , peu s'en falut qu'on ne devalisât un de nos balots. Je dechargeai quelques coups de canne , sur un grand Drôle , qui voulait prendre cette peine , ayant soin en même-temps de lui montrer un pistolet , prêt à féconder le bâton , s'il ne recevait pas ce regal de bonne grâce. Nous partîmes de grand matin en poste , & après vingt-quatre heures de course , nous arrivâmes à Paris. M. Dirker logea dans ma chambre ; nous parâmes un peu mieux celle de M. Kirch ; & une plus belle , plus grande , à l'étage au-dessous étant venue à vaquer , il la prit : j'eus soin de la meubler en tout commodement.

» Notre bon Parent de Douvres resta un mois avec nous ; & nous eûmes le plaisir de voir que notre compagnie ne l'ennuyait pas. Jamais vie

ne fut plus heureuse ; nous nous aimions tous. Le respect , la reconnaissance , l'amour , la piété filiale étaient l'ame de notre société. Je fis voir à notre vertueux Anglais tout ce qu'il y avait de curieux à Paris. Quand nous fumes au spectacle , j'engageai mon Epouse & son Père , à venir avec nous. Le bon Kirch n'aimait que les Pièces sérieuses , où les larmes peuvent couler ; & je m'aperçus que Henriette avait le même goût. Pour M. Dirker , il s'accommodait de tout , & riait de bon cœur , où il y avoit à rire.

Ce fut à sa sollicitation , que M. Kirch nous fit le recit de la manière dont il avait vécu à Paris avant notre connaissance. » Vous savez , dit-il à son Parent , comment , après avoir » été lâchement assassiné par sir Landan , j'eus encore la surprise de me » voir accusé par Celui qui avait voulu » m'ôter la vie. Rien ne peut vous » peindre mon indignation & les mouvemens de fureur dont je fus agité , à

» cette nouvelle ! Ce Scelerat voulait
 » m'ôter l'honneur , & me faire perdre
 » sur l'échafaud une vie que sa main
 » assassine n'avait pu me ravir. L'af-
 » faire n'avait point eu de temoins ; il
 » était plus puissant que moi , & il
 » s'était plaint le premier ; tout sem-
 » blait se réunir pour me perdre : je
 » résolu , puisque j'étais sûr que Lan-
 » dan était un scelerat , de ne pas le
 » laisser jouir du plaisir de triompher de
 » l'innocence. Je fus le trouver , tan-
 » dis que j'en avais encore la liberté ;
 » j'avais porté deux épées ; je l'obligeai
 » d'en choisir une ; nous nous battîmes ,
 » & le Ciel prit le parti de l'Innocence.
 » Landan tomba , noyé dans son sang.
 » Je le crus mort ; cependant , bientôt
 » ses poursuites renouvelées avec fu-
 » reur , m'apprirent que je n'en avais pas
 » délivré la terre : il fut tellement me
 » noircir auprès du Ministre , que je
 » reçus avis de la Cour , que je ne
 » pouvais trouver mon salut que dans
 » une prompte fuite ; que tout moyen

» de me justifier m'était ôté, & que
» Sa Majesté même était persuadée que
» j'étais coupable. Je passai en France ;
» de-là , je tâchai de faire entendre la
» voix de mon innocence : Ce fut en-
» vain ; vous savez que mes biens
» devinrent la proie de l'infâme Lan-
» dan. Après ce coup , je n'eus plus
» d'espoir ; ma Femme n'y put survi-
» vre ; les emprunts nous furent in-
» terdits , puisque nous voyions ne pou-
» voir jamais rendre : je vous écrivis ,
» mon cher Dirker ». — Vous m'é-
crivites , s'écria son Parent , en l'in-
terrompant ! — Oui , je vous écrivis
deux fois ; mais je vois par ce que
vous venez de faire , que mes Enne-
mis , qui voulaient me faire perir de
misère , & qui savaient furement le
lieu de ma retraite , ayant un jour
aperçu derrière moi un de leurs Emis-
saires , ont intercepté mes lettres. — Hâ !
reprit Dirker ! que de démarches j'ai
faites pour vous decouvrir , qui sure-
ment ont été rendues inutiles , par

les mêmes moyens qui ont retenu nos lettres-! M. Kirch continua : » Je vins
 » dans cette Ville , presque denué de
 » tout ; mon Fils , accâblé de douleur
 » de la mort d'une Mère chérie , & du
 » poids de sa propre misère , termina
 » sa carrière , dont le debut m'avait fait
 » concevoir les plus brillantes es-
 » rances. Je restai seul avec Henriette
 » & Sara : Cette Dernière était reduite
 » dans une langueur pitoyable ; l'Autre ,
 » de son seul travail , nous faisait sub-
 » sister tous-trois. Elle ne savait faire
 » aucun des ouvrages ordinaires en
 » France ; un Chapelier que j'avais eu
 » occasion de connaître , lui donna des
 » chapeaux à épiler : Cette chère En-
 » fant passait les jours & une partie
 » des nuits à ce travail : on venait
 » chercher son ouvrage , & on lui en
 » apportait du nouveau. Nous perdi-
 » mes alors Sara. N'étant plus que
 » nous-deux , je temoignai à Henriette
 » la crainte que j'avais , qu'un travail
 » sans relâche ne prît sur sa santé. Je

» voulus qu'elle travaillât moins , puis-
 » que , n'étant plus que deux , nous
 » dépensions moins. C'est la seule
 » chose où j'aie eu quelque peine à me
 » faire obéir. Nous étions tranquilles
 » dans notre misère , mais nous n'avions
 » pas encore passé par toutes les épreu-
 » ves qui nous étaient destinées. Un
 » mois avant que vous vissiez ma Fille
 » votre Epouse , pour la première fois ,
 » dit mon Beupère en m'adressant la
 » parole , on cessa de venir chercher
 » l'ouvrage d'Henriette. Surpris , nous
 » ne savions que penser. Plusieurs
 » jours s'étant écoulés , quelqu'ar-
 » gent que nous avions , pour payer no-
 » tre loyer , commençait à disparaî-
 » tre , quand le Chapelier parut ; il nous
 » dit qu'il n'avait pu venir ; que ses
 » occupations l'en avaient empêché ;
 » que cela arriverait souvent , & qu'il
 » fallait que ma Fille reportât son ou-
 » vrage. J'y consentis , ne pouvant
 » faire autrement. Dès la première
 » fois qu'Henriette fut en chercher ,

» il lui proposa de me quitter , & de
 » prendre une chambre qu'il lui meu-
 » blerait. Votre Epouse , mon chère
 » Du-Lisse , indignée de cette effron-
 » terie , laissa l'ouvrage à ce vil Su-
 » borneur , & revint auprès de moi en
 » pleurant. Ce fut ce jour que vous
 » la vîtes monter , & que vous vintes
 » quelques instans après , nous visiter.
 » Je vous crus aussi un Séducteur , &
 » je résolus de vous interdire l'entrée
 » de mon petit réduit. O mon cher
 » Dirker , je me trompais ; c'est le plus
 » vertueux Jeunehomme que j'osai soup-
 » çonner. Si vous saviez tout ce qu'il
 » la fait pour moi , sur-tout comme il
 » l'a fait , ô mon Bonami , vous esti-
 » meriez mon Fils plus que tout ce
 » que la terre a de grand & de ver-
 » tueux » ! Je le fais , répondit M. Dir-
 » ker , & peut-être avec des détails que vous
 » ignorez. Et m'embrassant tendrement :
 » — O mon petit Cousin , me dit le ver-
 » tueux Anglais , Dieu te benisse ; car
 » tu fais la gloire & la consolation

de la vertu & de l'innocence abandonnées-.

Enfin , à notre grand regret , M. Dirker partit ; mais ce ne fut pas sans laisser encore à Henriette des preuves de sa générosité. Il lui donna un portefeuille , qu'il lui défendit d'ouvrir & de montrer avant son départ. Henriette se hâta de me l'apporter, aussitôt que je fus revenu de le conduire à la voiture. Je trouvai des billets-au-Porteur pour cent mille livres. Rempli de joie , je cours à M. Kirch : Voila , lui dis-je , ô mon Père , la dot de votre Fille. C'est moi , à présent , qui vous dois tout. Plaçons cet argent au nom de mon Epouse : Nous voila pour jamais , & par les soins du plus digne , du plus vertueux de tous les Hommes , à l'abri de l'indigence-. Après avoir reçu l'aveu de mon Beupère , je courus chés un Notaire ; je trouvai la petite terre du Val-de-P* à acheter : Comme elle est près du lieu où j'ai passé ma jeunesse , elle me flatte ; je

l'achetai, au nom & des deniers d'Henriette Kirch. *

Depuis que nous étions mariés, j'avais vecu avec mon Epouse comme avec une Sœur. Nous nous prodiguions les plus tendres caresses à chaque instant du jour ; mon amour était si tendre, que je me trouvais assés heureux, d'être lié avec ce que j'adorais : c'était par délicatesse, par respect pour Henriette & pour son Père ; que je n'usais pas de tous mes droits. Je cachais mon mariage à Ceux qui étaient en pension avec moi dans la même maison : la decence, l'interêt de la reputation d'une Femme que j'idolâtrai, ne me permettaient pas de la faire venir seule dans ma chambre, de m'y enfermer avec elle, & encore moins d'y passer la nuit. Mon Beau-père était très-cassé ; il ne sortait qu'avec nous, il n'avait qu'une chambre ; je n'étais jamais seul avec Henriette chés lui : plus que tout cela, une certaine satisfaction que j'éprouvais de

prouver à M. Kirch, que la passion n'é-
tait entrée pour rien dans mon amour
pour sa Fille ; telles étaient les raisons qui
m'avaient obligé d'en agir ainsi : mais
le bon Vieillard le prit bien différem-
ment ! il aimait sa Fille si tendrement,
qu'un rien l'alarmait : cependant, il
garda ses craintes secrètes pendant plu-
sieurs mois ; esperant sans doute, que
je les ferais cesser. Je fus depuis, qu'il
craignait que je ne consumasse pas le
mariage, pour me donner un moyen
facile de le faire casser, en cas que je
vinsse à changer de sentiment pour mon
Epouse. Rien n'était plus injuste que
ce soupçon ; & si quelque chose pou-
vait l'excuser, c'était la tendresse de
ce bon Père, pour une Fille qui en
était aussi digne. A la fin, il perdit
patience : Un matin, que je venais à
mon ordinaire, m'informer de sa santé
& embrasser mon Epouse, qui passait
la nuit dans un petit lit, à portée de
celui de son Père, il la pria tout-bas,
& sans que je m'en aperçusse, de nous

laisser un moment seuls : — Mon Cher Enfant , me dit-il alors , ôtez - moi d'une peine , que me fait votre conduite à l'égard de votre Epouse-? Et , sur ce que je semblais vouloir parler : — Ce n'est pas elle qui s'en plaint , ajouta-t-il ; c'est moi seul qui ai fait cette observation : Quant à ma Fille , je doute même qu'elle soit assez instruite pour le sentir-. Alors , en termes couverts , il me fit entendre ce qui l'inquiétait. Je ne pus m'empêcher de sourire : je lui détaillai sans deguisement tout ce qui avait occasionné la conduite qui le surprenait , & je n'oubliai pas surtout le motif de prouver la pureté de ma passion ».

J'en suis - là. Marquez-moi , mon cher Ugnebet , ce que vous pensez de mon talent , pour le genre romanesque : je ne fais pas si j'ai l'art d'intéresser ; je m'en rapporte à votre sentiment.

LXXIII. LETTRE.

*Desirée , à Jeandevert. (Réponse
à la LXX.*

VOTRE Femme est un Etre singulier ! je vous predis que jamais elle ne se conservera d'Amies. Quant à vous, je vous plains ! Vous êtes franc, un peu trop vif, imprudent, mais bon, facile, un peu trop aussi ; vous vous laissez conduire en trop de choses à votre Femme, qui a un goût décidé pour l'intrigue. Ce jugement est celui de M. De-Romei, qui me parle aujourd'hui d'elle, avec un étonnement qui tient de la stupidité. Il dit un mot, s'arrête, lève les yeux au Ciel, marche, joint les mains. — Que vous a-t-elle donc tant dit-? Enfin, il a lâché, — Elle voulait me donner une autre Maîtresse-. Ce mot a été un coup de foudre pour moi : je refusais de le croire. Alors il est entré dans certains détails...

que je tais. Mondieu , que je plains l'honnête Mari d'une..... Intrigante ! Que de refforts ! Et nous étions tranquilles ici ! Je croyais qu'elle pressait mon mariage..... Vous savez que le sort de ma vie dépend de ce mariage !..... Il est vrai qu'elle n'y nuira pas ! elle est connue à présent. D'ailleurs , elle n'a pas attaqué mes mœurs : elle n'a parlé que de mon état , & il était connu , avant qu'elle en parlât. Que j'aurais beau-jeu à parler de celui de mon innocente Rivale ! (car elle est innocente à mon égard) : Je me suis tue cependant... Ne faites pas souffrir votre Femme de ce que je vous écris : Tâchez seulement de l'engager à quitter l'intrigue ; usez de votre pouvoir sur son esprit , plutôt que de votre autorité. Je l'ai tendrement aimée ; elle seduit à l'abord ; mais elle n'est pas de ces Femmes qui gagnent à être connues.

Votre sincère Amie & bonne Com-
mère, Desirée.

LXXIV. LETTRE.

Reponse d'Ugnebet aux LXXI & LXXII.

JE vous admire ! madame. Tous les jours de nouveaux projets ! Vous étiez faite pour être la femme d'un Ministre d'Etat ! Je vous prie de rester tranquille à mon égard : je présume que sir Johnson vous en dira autant : Nous sommes vos *Commensaux*, mais inégalement traités : Je suis le moins riche, & vous m'avez proposé de vous payer un *Honoraire* par semaine : A lui, vous avez refusé les services les plus légers ; je vois cela dans tout son jour. A-la-verité, vous mettez sur le compte de votre Mari le conseil qui me regarde : permettez que j'en doute. Quant à mademoiselle Cardin, elle n'a pas besoin d'Entremetteuse ; elle est pourvue : De quoi diable vous mêlez-vous, de vouloir marier les *Filles* qui le font, & de demarier Celles prêtes à l'être !

LXXIV. LETTRE. 259

En-verité, vous feriez mieux de monter des bonnets, faire des mantelets, des parlemens, des respectueuses, blanchir des blondes, des gazes, des bas de soie, que d'intriguer ainsi ! Je ne vous cache pas que j'ai communiqué votre lettre à M. De Romei, & que M. Lefort & mademois. Desirée étaient presens. On vous a donné les louanges que vous méritez ! Dame ! tout n'est pas succès dans la vie ! Pour moi, je deteste les Intriguanes, au point que je suis très-fâché de la longueur de ma lettre. Je suis, Madame, avec les sentimens que vous méritez si bien d'inspirer :

Votre très-humble, Ugnebet.

De votre talent d'écrire, Rien.

LXXV. LETTRE.

A Johnson.

LE charmant projet que j'avais, mon Ami ! mais votre absence l'a fait manquer ! C'était le plus beau trait de ma

vie ! je me sacrifiais ! Vous aviez témoigné quelque goût pour votre Com-
 mère ; je l'ôtai à ce Fierpet de Romei ,
 & je vous la donnai : Tout a manqué
 par votre absence. Je ne m'en tenais
 pas-là ; pour vous montrer combien mon
 sacrifice était pur, je mariais cet Ugne-
 bet , à qui vous fîtes l'honneur d'être
 jaloux, je le mariais à la jolie Cardin ;
 c'est une Fille-entretenuë , mais de-
 cente , & qui , dans ce qu'elle est ,
 vaut encore mieux qu'un Ugnebet,
 né du plus bas lieu , & confrère de
 mon Mari , plus que peintre. Mais je
 me suis retirée de sa société ; mon Mari,
 par mes conseils , ne le voit plus ; &
 n'ayant pas de motifs relatifs à vous pour
 ce mariage , je le fais manquer. Cela
 me brouillera peut-être avec Cardin ,
 à qui j'avais promis De-Romei , en vous
 donnant Desirée : Elle m'accuse déjà de
 l'avoir compromise : mais que m'impor-
 te ? Cardin est une espèce de Begueule ,
 & je ferai ma cour à ma Belle-sœur
 Margot , en me brouillant avec cette

LXXV. LETTRE. 261

Petitemaîtresse, dans toute la force du terme.

Je vous parle de nouvelles, avant d'en venir au remerciement : J'ai reçu le montant du billet que vous m'avez fait passer, pour habiller notre Fille. Hélas ! la pauvre Enfant est incommodée : sa Maraine en a pleuré : pour moi, je me suis resignée ; mais, que je souffre ! Desirée me bat froid ; mais poliment : Je fais ce qui la blesse : son De-Romei loue mes lettres, & elle ne saurait me le pardonner. Adieu, mon Ami. Je finis, faute de temps ; car j'ai de l'ouvrage par-dessus les yeux.

LXXVI. LETTRE,

A Prutin.

DEPUIS mon arrivée à Paris, je vous croyais absolument refroidi pour moi : notre dernière rencontre à l'*Arsenal* m'a prouvé le contraire : je reviens quand on revient ; vous savez que je

suis bonne Princesse. Je ne vois plus ; ni ce Johnson , dont vous avez entendu parler jusques dans notre Province , ni M. Caraqua , ni sa Femme ; ni ce plat Ugnebet , peintre en detrempe , ni mon Beaufrère , ni mes Belle-sœurs : je suis brouillée avec tout ce monde-là ; enfin , Seditanges ne m'a pas encore écrit une seule fois : mais en recompense , je connais de très-jolies Femmes , & je vous invite à venir dimanche dîner avec Une des plus aimables : Nous ne serons que nous quatre. Vous m'avez dit que vous goûtiez mon Mari , pour ne l'avoir vu qu'en passant. Je crois que vous le goûterez davantage , en le connaissant mieux : Il a reellement du merite , beaucoup plûs qu'on ne croirait ! Dans les commencemens de notre mariage , je m'en étais formé une idée assés mince : Il m'aimait ; il n'est pas petit-mâitre ; il était assés gauchement tendre : mais à present , qu'il raisonne avec liberté , souvent il m'étonne ! C'est

LXXVI. LETTRE. 263

un Philosophe ; il a des connaissances étendues ; sa conversation est instructive & nourrie.... Vous l'entendrez, & je crois que vous ne sortirez de chés nous que son ami. Quant à mademoiselle Nolat, notre Voisine, c'est une Demoiselle qui a l'usage du monde, & des manières qui correspondent à l'élégance de sa parure : car elle est très-bien mise ; & si nous sortons pour aller au Luxembourg, elle vous affortira parfaitement. A dimanche donc, mon ancien Ami.

LXXVII. LETTRE.

A mademoiselle Nolat.

HÉBIEN, ma Coquette, que dites-vous de notre Convive ? Il vous a plu, je l'ai vu dans vos beaux yeux ? Soyez sûre de ma discretion, & ma maison est bien à votre service. En revanche, ne pourrais-je pas avoir un mot d'entretien chés vous avec ce beau

Brun, je crois M. Ballet ? J'aurais quelque chose à lui dire.

J'ai fait tous mes efforts, pour engager la petite Cardin à venir dans notre société ; mais la Begueule me bat froid, pour des discours que lui a répétés ma Bellefœur. Je suis parfaitement innocente, cependant ! Ma Bellefœur est devote ; elle disait du mal de l'état de Cardin ; je disais comme elle (avec Cardin ou avec vous, j'aurais dit le contraire), & la Devote, qui voulait nous brouiller, n'a pas manqué de lui répéter mes discours. Cardin manque d'esprit ; elle devait bien sentir que je ne pouvais parler autrement. Au reste, je me passerai d'elle, & vous la remplacerez, pour tenir l'enfant que je porte. Il faut que je vous fasse rire. Mon Mari ne m'en faisait plus, parce que j'avais été trop mal à ma dernière couche (le pauvre Homme ignorait... ce que doivent les Maris !) Moi, je goûtais assez cela : mais ne voilà-t-il pas.... *(Ce qui suivait est totalement effacé)*

LXXVII. LETTRE. 265

effacé, dans l'original qu'on m'a remis : j'ai seulement demêlé qu'elle racontait que l'Anglais Johnson, en venant lui dire adieu, l'avait assise sur ses genoux.) Je me croyais sûre : j'ai été d'une surprise, quand il y a paru, qui marquait sur ma figure. Mon Mari l'a été encore davantage ! J'ai payé d'effronterie. Il m'a crue : j'en ai été fâchée : c'est être aussi trop bonace : je lui ai raconté la scène de la chaise. Son visage s'est alongé d'une aune, & il est sorti, sans me rien répondre. Je veux l'y accoutumer, pour voir comment ça fera. Quoiqu'il ne soit pas un sot, on le mène comme on veut, dans la crainte du bruit. Je voudrais en venir au point de tout faire devant lui, comme si cela était dans les plus grandes règles : les Maris font ce que nous les rendons. A propos, & votre Nouveau-tenant ? Il dormait l'autre jour sur sa chaise, quand je suis entrée chés vous : cela n'avait pas l'air bien échauffé. Je vous prévient qu'il m'embrasse fort,

I L. Part.

M

fort , quand il me rencontre dans l'escalier. Je ne veux rien vous taire ; les Hommes sont affés faux , sans que nous les soutenions , en les cachant. Mais cela ne dit rien : s'il éclipse , vous éclipserez. Il a l'air bonhomme : tâchez d'en faire un bon mari : Pour cela , choyez ce vieux Garçon ; rendez-lui la vie douce , par vos attentions délicates ; il faut faire une fin. Madame Desvignes pourra vous servir : une Soeur , honnêtement mariée , fait un appui auprès d'un Homme. Pour avoir le sien , elle lui chauffait son bonnet de nuit , l'arrangeait dans son lit , le baissait cinq à six fois ; elle seconait les coussins de son siège : Faites-en autant. . . . J'écris , j'écris ! j'ai pourtant de l'ouvrage ! Je suis drole ! je ne desire pas la fortune , l'illustration ; je me complais dans mon neant , & je voudrais pouvoir élever toutes mes Amies.

La Desirée me boude : son automate De-Romei s'est donné les airs de me

LXXVII. LETTRE. 267

sonder (dit-il) : Pauvre sot ! c'est moi ,
qui l'ai sondé , & qui n'ai senti dans
son pauvre cerveau , qu'un plat Ani-
mal.....

Je vous envoie ce mot par ma Ma-
rie , ne pouvant descendre ; afin que si
Prutin vient aujourd'hui , vous le sa-
chiez , en voyant un mouchoir blanc
à ma croisée. Adieu , ma Coquette.

LXXVIII. LETTRE.

A *Johnson.*

VOTRE lettre a été lue & brûlée ,
soyez-en sûr : ainsi , soyez tranquille
là-dessus. Hebien , mon cher , la De-
moiselle aux yeux *infernals* est pourtant
mariée , & mariée très-richement ! elle
a épousé M. P. g. a. P. Nous avons
souper avec eux , en perdrix , mon
Mari & moi , l'avant-veille du mariage.
Quant à Desirée , son mariage traîne ,
traîne , & traînera tant , qu'il ne se
fera pas : De-Romei a un air en-dessous

M ij

qui ne me plaît pas ; je veux dire pour elle : car pour moi , tel air qu'il ait , cet Homme ne m'a jamais plu.

Je te dirai , mon Bonami , que mon Mari veut que j'aille accoucher en province , chés sa Mère : il est maussade depuis quelque temps : c'est qu'il est sûr de ce qui était douteux pour Babiche , qui te ressemblait comme deux gouttes d'eau ; mais qu'il n'a pas vue. Il n'a pas la moindre petite part , cette fois-ci. Je lui soupçonne même une Maîtresse , rue des *Vieux-Augustins* : Je l'ai fait suivre par Un de ses Confrères , & on l'a vu entrer chés une Joliefille , qu'on croit entretenue par un Baron allemand : on ne la nomme que mademoiselle *Batilde* : elle est d'Alsace. Je lui en ai parlé. Il a nié fermement , avec humeur , avec demi-reproche ; car il a de la pudeur comme une Femme , & il n'ose me reprocher ouvertement ce qui le blesse davantage. Il m'a cependant déclaré qu'il ne voulait ni voir , ni avoir l'embarras de

LXXVIII. LETTRE. 269

pareilles couches , & que si j'avais de la pudeur , j'irais chés sa Mère , qui m'aime , & où je serai mieux. Il a bien salu y consentir. Dailleurs , que me sent Paris , depuis ton absence , mon Bonami ? ... Je vais donc te rendre encore une fois père ! ... Permets-moi de te charger un jour de l'éducation de l'Enfant , si c'est un garçon. Tu t'en feras connaître , & je sacrifierai volontiers ma délicatesse à ta satisfaction. Je t'écirai de chés ma Bellemère ; mais tu ne me repondras qu'à mon retour à Paris , dont je t'instruirai. Mon Mari est monté d'un grade , & a 3 livres de plus par semaine , c'est-à-dire un écu par jour. Cela est agreable , outre qu'il ne dépend plus des Gens que tu fais. Il vient d'avoir une maladie ; c'était une éresipèle sur tout le corps : C'est à sa convalescence , qu'il a eu sa nouvelle place. Il n'a été que quinze jours au lit , & nous avons été obligés de vendre jusqu'à ses boucles-d'argent. Si j'étais

M iij

coquette, comme on me le reproche, j'aurais des Amans ; ces Amans me feraient des presens... Mais il n'en est qu'Un, de qui j'ai reçu avec confusion un present... pour notre Fille. Connais mon cœur, cher Ami : il est noble, généreux comme le tien. Va, je ne suis pas reine ; mais je serais digne de l'être.

LXXIX. LETTRE.

Au Même.

HIER j'arrivai chés ma Bellemère, mon Ami. C'est une excellente Femme ! J'en ai été reçue comme si elle m'avait porté dans son chaste flanc ! Quelle différence, de la réception qu'une véritable Mère m'a faite !... La vertu est bien aimable, sir Johnson ! je l'écris en soupirant... Pourquoi nous en sommes-nous écartés ?... Ailleurs, la force de mon amour étouffe mes remords ; ici, je voudrais

être pure comme les Anges, & ce n'est qu'en oubliant mes écarts, que je puis me supporter. Je travaille à l'aiguille : j'écris quelquefois, je fais jusqu'à des vers : En voici que j'ai commencés avant mon départ, & que je mets sur mon bureau, pour y travailler à mes momens perdus, ou lorsque mon oeil sera fatigué de la blancheur de la mousseline. J'en ai fait la *Preface* ce matin :

L'HYPOCRISIE DEMASQUÉE.

P R E F A C E.

ETRE utile à l'humanité, c'est le but qu'on se doit proposer. Un Auteur éclairé instruit ses Semblables : C'est le devoir d'un Écrivain à qui la vérité est connue. Ces fadaises m'ont fait écrire. Amuser par des nouveautés frivoles, c'est perdre le temps, c'est le faire perdre à Ceux qui l'emploient à nous lire. Il est d'un Benin vertueux, de combattre le vice &

les desordres partout où il les trouve ;
 Je les attaque donc dans le lieu qu'ils
 semblent avoir choisi pour leur demeure ;
 & d'où ils ont chassé les vertus , dont il
 était le refuge & l'azile : Mes vues
 ne sont point de chercher à détruire par
 des couleurs noires & empruntées , la re-
 putation dont jouit un Corps nombreux ;
 contraire à la bonne institution du Gou-
 vernement , & toujours onéreux aux Royau-
 mes dans lesquels il est établi. La quan-
 tité de Gens oisifs , que les Devots nomment
 Mystiques , ne peut que nuire à l'Etat ;
 & en troubler l'harmonie. Je n'ai pre-
 tendu , par la connaissance que j'en donne ,
 que faire voir les abus qu'entraîne le sys-
 tème mal-entendu que la fausse crédulité
 foment , autorise : Je n'ai voulu que
 faire connaître combien on se trompe , en
 accordant son estime à des Hypocrites ,
 qui abusent de la confiance que nous avons
 en eux ; je n'ai senti que d'ouvrir les
 yeux qu'ils fascinent , & de conserver ou
 rétablir parmi nous l'innocence & la
 pureté des mœurs qu'ils corrompent : Leurs

eris n'empêcheront pas que je ne sois approuvée de tous Ceux qui n'ont point fait le sacrifice d'une raison, notre plus beau partage. On ne peut vouloir nous dépouiller de son usage, sans se rendre coupable envers nous & l'Etre-suprême, qui nous a formés, puisque c'est s'opposer à ses volontés, & dégrader sa sagesse. On ne trouvera dans mon Ouvrage qu'une peinture légère des dereglemens de Ceux qui prétendent être faits pour nous diriger : on cela je n'ai pas suivi mon goût ; mais j'ai cru devoir le captiver & le restreindre, afin de ne point paraître écrire par haine : on l'aurait pu croire, & j'en serais fâchée : je ne me suis donc permis de dire que ce qu'indispensablement je ne pouvais taire, pour faire triompher la vérité : J'ai tranché le plus que j'ai pu sur les details. Qu'on me sache gré de la hardiesse que j'ai eue de traiter un sujet digne de l'attention du Public, mais auquel on n'ose toucher, & d'avoir foulé aux pieds toute considération politique, pour ne pas manquer à la plus essentielle

de mes obligations, & je suis satisfaite.

J'avais dessein d'ajouter, selon le besoin, quelques poëtes dans le corps de l'Ouvrage; mais elles auroient désigné quelques Hypocrites; les faits que j'aurois cités auroient tourné à la honte du Particulier. & j'ai eu de la repugnance à le faire: La passion ne me dicte rien; aucun motif de vengeance ne m'anime; j'en suis d'autant plus digne de foi: d'ailleurs, ce que j'avance est péremptoire: Quiconque y voudra réfléchir, verra bien que j'ai passé sous silence des faits connus & avérés; faits qui meruent à bon droit aux Hypocrites de tous les Etats, l'animadversion des Puissances, & l'indignation de tous les Hommes.

Toi qui ne connais point le doux nom d'amitié,
Et qui des maux d'Auuzi ne prens pas de pitié;
Toi de l'humanité le flezu, le supplice;
Toi qui feins la vertu, canonises le vice,
Hypocrite maudit, esprit faux, cœur pervers,
Toi qui ouilles le pape, avilis l'univers,
Ecoutes & frémis; jô vais lever la toile!

A nos yeux abusés, envain ton dehors voile
 Ces projets criminels, ces replis tortueux
 Qui font souvent perir un Homme vertueux:
 Crains, crains, par le devoir, ma grande âme
 Enhardie
 Va peindre tes noisœurs, montrer ta perfidie,
 Et toi, Fille du Ciel, auguste Verité,
 Dont le cœur scelerat redoute la clarté,
 Viens venger la vertu trop longtemps outragée
 Du soin de la défendre en ce moment chargée
 Conduis ma faible main, échauffe mes esprits
 Que le Méchant pâlisce, en lisant mes Ecrits!
 De la séduction fais cesser tous les charmes,
 Et qu'à tes pieds confuse, elle jette les armes:
 Fais regner parmi nous le calme & le repos,
 En enchaînant le crime, auteur de tous les maux!
 De Monstres detestés je vais tracer l'histoire;
 Puisse-t-elle être inscrite aux fastes de mémoire,
 Afin que les Humains, l'ayant sous sous les yeux,
 Se puissent garantir de Monstres odieux:
 Que connaissant à fond leur sombre hypocrisie,
 D'horreur sur leurs forfaits leur âme soit saisie,
 Qu'ils n'aillent plus enfin repeupler ces maisons,
 Où l'on ne voit régner que haine & trahisons:
 Des dehors imposans, un air de pénitence

Masquent leur fol orgueil & leur incontinence ;
La luxure est pour eux un vice favori. . . .

Mais en est-il un seul qui d'eux ne soit cheri ?

La fornication, le luxe & l'adultère ,

La débauche , le vin , tant d'autres qu'il faut taire ,

Chés tous ces Scelérats sont portés à l'excès :

Ce n'est qu'à la vertu qu'ils intentent procès ;

Ils vont foulant aux pieds les loix de la nature ;

Leur penchant est en tout la brutalité pure ;

Il n'en est presque pas qui ne se fasse un jeu

De ce qu'un Dieu vengeur a puni par le feu

Sur tous les Habitans de Sodome & Gomorre ;

De ce que le fagot chés nous punit encore.

Il est peu d'Innocens sous cet indigne habit :

Hé ! qu'ils sont malheureux , s'ils n'en ont pas l'esprit !

La vengeance pourlors , fertile en artifices ,

Sous leurs pas , chaque instant , creuse des précipices

Nombre , pour se soustraire à l'éminent danger ,

Effrayés & tremblans , s'efforcent de changer :

Aux tourmens aussitôt succèdent les caresses ,

Le scrupule fondé se lève avec adresse :

On leur apprend , hélas , le pernicieux art

De déguiser le vice & lui mettre du fard ;

Et selon ses progrès , on loue , on félicite

De ses heureux talens le jeune Neophyte :

LXXIX. LETTRE. 277

Plus le vice pour lui paraît avoir d'appas ,
 Plus dans l'affreuse lice il arrive à grands pas ,
 Et plus il est certain d'obtenir leur suffrage :
 Par maintes dignités on accroît son courage ;
 Pour commettre le mal , plus il s'en croit permis ,
 Et plutôt à ses loix ses Confrères soumis
 Mettront entre ses mains les rênes d'un empire ,
 Où son ambition depuis longtemps aspire .
 D'Hommes dont il est sûr il forme son conseil ,
 En mœurs , en sentimens , tout est à lui pareil ;
 Aux stupides Sujets il prêche la reforme ,
 Tandis que du desordre il leur montre la forme ;
 Qu'il se livre en entier à son dérèglement ,
 Et qu'il rit en secret de leur aveuglement .
 Sur les lieux & les temps ils règlent leurs démarches ,
 Devant un sot Public, combien de fausses marches ?
 Vous croiriez par leur bouche entendre la candeur ,
 Et sur leur front paraît siéger la pudeur .
 Leurs propos sont decens, leur maintien est honnête ;
 Leur œil toujours baissé sur aucun ne s'arrête ;
Il regarde la terre , & les fait souvenir
Qu'en cette terre , un jour , il faudra revenir :
 S'il s'égare par fois sur une gorge nue ,
 Il reprend aussitôt le peu de retenue
 Qu'a le Sexe aujourd'hui dans ses ajustemens :

Il perd à se parer de précieux momens,
 Du bon emploi desquels il faudra rendre compte.
 Pour la Religion, quel mépris, quelle honte !
 Hé ! que ces nudités excitent de desirs,
 Qui causeront un jour de cuisans repentirs !
 Sur Autrui quelquefois, trouve-t-on à redire ?
 Est-il un mal plus grand, que celui de médire !
 Quel arrêt foudroyant, hélas ! sera dicté
 Par Celui dont la loi prescrit la charité !
 Sur tout ainsi, sur tout dans nos logis ils pronent,
 Sachant par ce moyen attraper nos aumônes,
 Qui dans ce cas pour eux deviennent des larcins,
 Des vols dont on nourrit de pieux Baladins,
 Qui, sous le nom du Ciel, dont ils ont la livrée,
 Font au vice, dit-on, la guerre déclarée ;
 Des Penitens masqués, dont le hideux harnois
 Etonne & ferait peur au coin de quelque bois :
 Mais de leur sale habit la dégoutante bure
 Ne rend pas, croyez-moi, leur conduite plus pure.
 A des yeux clairvoyans ils ne peuvent cacher
 Qu'ils n'observent en rien ce qu'ils viennent prêcher.
 Dans toutes les maisons ils savent s'introduire,
 Et leur but principal est celui de séduire
 D'un Epoux vertueux la fidelle Moitié :
 D'abord, sous le feint nom d'une pure amitié,

Leur sale passion doucement s'insinue ;
 Ils n'oseraient encor la montrer toute nue ;
 De l'Epouse par fois on tâte les genoux ,
 En adressant pourtant la parole à l'Epoux ;
 On pousse des soupirs , on fait avec adresse ,
 Par mille petits soins decouvrir sa tendresse ;
 On se hazarde enfin à tenir des propos ;
 On se plaint que son cœur a perdu tout repos ;
 On connaît son devoir , & tout haut on murmure
 Du pouvoir absolu qu'a sur nous la nature ;
 Du parti de l'amour on range la raison.
 Ainsi de loin ces Gens préparent le poison ;
 D'un Cœur encor timide on bannit les alarmes ;
 Apres tout , pour quoi Dieu créa-t-il tant de charmes ?
 Quelle est donc cette loi qui nous défend d'aimer ?
 Des Hommes auraient-ils le droit de reformer
 De l'Etre-Souverain le plus parfait ouvrage ?
 Pourquoi des dons du Ciel interdire l'usage ?
 Le tendre amour d'ailleurs est sentiment permis ,
 Quand à vertu severe il est toujours soumis :
 La vraie affection , sans doute , n'est point crime ;
 Quand le respect l'enfante , & qu'elle lui l'estime
 Dans les bornes sans cesse on se va retenir...
 Quels principes ! quel art de tout Autre inconnu !
 Un Hypocrite adroit se familiarise ;

Il détruit le scrupule , il calme , il tranquile ;
 Il fait tant qu'à-la-fin , l'Epouse dans ses bras
 Reçoit ses doux baisers , lui-livre ses appas...
 Par combien de detours , avec quelle souplesse
 Il l'amène à l'instant de trouble , de faiblesse ,
 Qui lui fait-oublier que son tendre Mari
 Doit être de son cœur le seul Objet chéri !
 Hâ ! trop credule Epoux ! votre âme droite & pure
 Ne soupçonnerait pas qu'on vous fait cette injure !

Mon Poème est avancé ; mais ce sont
 des vers , & je n'ose vous en-envoyer
 davantage , avant d'avoir votre senti-
 ment. Ce sujet m'a fourni environ
 800 rimes bonnes ou mauvaises. A-
 dieu : Je vous Écrirai , s'il m'arrive
 quelque-chose d'extraordinaire.

LXXX. LETTRE.

A son Mari.

Pour menager les ports-de-lettre , je
 n'ai rien voulu t'écrire d'inutile : Je
 suis accouchée d'une Fille , qu'a tenue
 sur les Fonts Un de mes anciens

Ennemis , m. Rennedave , avec ta Sœur d'ici. Cet Homme, dans une maladie dangereuse , a reconnu mon innocence : il est convenu qu'il avait agi à l'infligation des Autres , & qu'il n'avait rien vu par lui-même ; que par conséquent il ne savait rien ; qu'il avait formé une fausse accusation ; qu'il s'était parjuré ; qu'il en demandait à Dieu pardon , ainsi qu'à moi. Voila une excellente nouvelle ! Il ajoute , par une lettre , qu'il me priait d'accepter une somme de cent écus , par forme de dedommagement. Cela viendrait fort à propos pour nous meubler : sans notre extrême pauvreté , j'aurais rejeté bien loin cette offre pecuniaire.

Je suis malade d'un saisissement que m'ont causé ton Frère & ton Beaufrère , en se battant dans ma chambre. Ce sont deux Hommes grossiers ; mais ton Frère est le meilleur , quoique le plus brutal ; il m'a demandé pardon : Mon lait s'est porté à la tête , & j'aurai bien de la peine à m'en remettre. Je par-

tirai, dès que je pourrai supporter la voiture. Ta bonne Mère se porte bien, & voudrait me retenir longtemps : mais je m'ennuie. J'emmènerai avec moi ma Fille-ainée, que tu seras charmé de voir. A mon arrivée, me voyant un bonnet monté, elle voulait absolument que je lui donnasse ma tête de joujou, pour s'en amuser. Elle sera belle, si ses traits ne grossissent pas : ses yeux sont grands & bleus ; son sourcil est très-noir & très-fourmi, ses cils lui couvrent la moitié de la joue ; elle a la peau belle ; elle est faite parfaitement. Voilà un portrait.

Adieu, mon Ami.

LXXXI. LETTRE.

A Sir Johnjon.

JE suis à Paris depuis huit jours ; j'ai ramené ma Fille-ainée, & j'ai laissé la nôtre à ma Bellemère, qui l'a mise chés une bonne Nourrice, & qui

en aura le plus grand soin. J'ai peu travaillé à mes vers, pendant mon long séjour au Village. Je n'avais pas de goût, & le peu que je faisais était mauvais. Les alentours rapetissent l'esprit, & l'éteignent. Je ne voyais que des Payfans, une Bonnefemme, quelquefois un Curé, moins homme-de-lettres que ses Paroissiens, un Chirurgien-barbier très-ignorant, des Poules, des Moutons, & des Vaches-laitières, que je regrette fort. Ici au contraire, on ne peut faire un pas, qu'on ne soit porté vers la gloire; un mot, une affiche de comédie, des livres nouveaux, tout anime.

J'ai reçu, mon Bonami, la somme que tu m'as fait toucher pour toi, & que tu veux que je garde. Je suis malade, gardant la chambre. Je regrette bien mademoiselle Nolat! si elle était encore mon vis-à-vis, j'aurais compagnie, sans sortir de chés moi. Desirée vient me voir, & m'amène Une de ses Elèves, qui est fort bonne

fille. Le mariage n'est pas encore fait. Je le desiré, Je ne vois plus Cardin : nous sommes brouillées : Elle a quitté la Couturière de ma Bellesœur , pour entrer chés une Marchande-de-modes , rue des Vieux-Augustins : elle ne voit pas plus mon Mari que moi ; elle boude tout le monde. Apparemment que ma Bellesœur a cru que sa connaissance était dangereuse pour tous deux. Je n'ai donc plus que Desirée ; la conduite de cette bonne Fille me touche ! Elle me reste , avec les sujets de plaintes , que je lui ai donnés. Cela est beau , & je sens que je l'aime de tout mon cœur. Nous alons demenager d'ici , pour aler demeurer près la place Maubert : Voici l'adresse , &c.

LXXXII. LETTRE.

Au Même.

Vous n'avez pas voulu qu'on jouisse de votre vue ; mais la faire desirer : Je ne vous ai trouvé qu'une fois , & lorsque je

LXXXII. LETTRE. 285

crois me dedommager par l'amitié, d'une entrevue donnée à l'amour seul, vous êtes parti!.... Pourquoi ne m'en avoir pas avertie par un billet? J'aurais été vous dire adieu; j'aurais satisfait mon cœur.... Mais j'y supplée par cette lettre, & je vais vous y conter mes affaires, telles que je vous les aurais dites de bouche, si notre seconde entrevue avait eu lieu.

Je vais d'abord vous raconter une singulière aventure! Ne m'avez-vous pas entendu parler d'un certain M. Timbre, mon compatriote, qui avait voulu m'en conter, sans avoir jamais réussi à m'inspirer autre chose que le plus grand éloignement pour la Personne? Il s'est enfin découragé; mais il me rendait de loin en loin quelques visites. Un de ces jours, il me proposa d'accepter chés lui la place de Gouvernante de sa Pille unique (observez qu'il a fait enfermer sa Femme!) Je le remerciai, en lui remontrant que je ne pouvais pas quitter mon Mari &

ma Fille. Il leva la dernière difficulté, en disant que ma Fille serait l'émule de la sienne : mais il n'y gagna rien. Alors, il me proposa de lui donner une Gouvernante de ma main, & il eut l'impudence de me dire clairement, que je la prévinsse qu'elle partagerait son lit. Je ne répondis rien : mais je résolus de le punir de son indecente familiarité. J'en cherchais les moyens, lorsque mon Mari arriva pour souper. Je lui contai la proposition de M. Timbre, dont l'indécence revolta M. Jean-devert, encore plus que moi. — Il faut le jouer (dis-je alors) : ne trouves-tu pas quelque chose ? — Rien ! (me dit mon Mari) : mais si ce n'était pas la bassesse du rôle, je donnerais au mauvais Père qui veut corrompre la Gouvernante de sa Fille, ou lui en donner une Corrompue, une Femme digne de lui. La démarche serait sans danger pour l'Enfant, parcequ'il ne serait pas possible de la confier à une pareille Gouvernante : & ce Malhonnête homme re-

cevait la récompense qu'il mérito...

— Mais, où la trouver?... — En revenant de mon laboratoire, j'ai vu quelquefois dans la rue de Grenelle une Fille assez jolie, mais d'une impudence, ayant l'air si méchant, qu'elle ferait ce qu'il faut, si un pareil Être était abordable... Je lui parlerai cependant, au risque de n'en recevoir que des injures...

Il lui parla effectivement, & contre son attente, elle accepta la proposition de quitter son train de vie, pour se donner à un seul Homme: Mon Mari eut néanmoins de singulières rebuffades à essuyer: Le jour qu'il l'alla chercher, elle le reconnut, & disait dans la maison: — Que me veut cet Homme-là? Elle vint cependant avec lui, après l'avoir envoyé retenir un Pièce à la Croix-du-Trahoir. En entrant chés nous, & dès qu'elle vit une Personne de son sexe, elle changea tout d'un coup, pour devenir la plus douce & la plus décente des Créatures. Elle a persisté pendant trois mois, au point qu'on avait

pour elle dans la maison une estime particulière : Le Fils-aîné du Propriétaire, jeune Architecte, voyant une grande Fille faite au tour, dont le teint reposé avait repris de la fraîcheur, en devint sérieusement amoureux ; & la croyant sœur de mon Mari, me parla de mariage. C'était l'impossible, vous sentez.

Cependant Timbre venait ; la prétendue Sœur de mon Mari lui tenait rigueur dans toutes les règles : il en fut assés content ; mais il ne se décidait pas : D'un autre côté, la grande Fille, accoutumée à manier de l'argent, s'ennuyait de ne rien gagner : Elle alla voir à mon insu quelques anciennes Connaissances, qui, charmées de son changement & de sa fraîcheur, en agirent plus respectueusement qu'autrefois, & la payèrent mieux. Mon Mari eut des doutes, en lui voyant de l'argent ; mais il n'en temoignait rien : Il craignait aussi, depuis quelque temps, que Timbre, lorsqu'elle serait chée
lui,

LXXXII. LETTRE. 289

lui ; ne rencontrât Quelqu'un qui la reconnût ; il se repentait du tour qu'il avait voulu jouer à l'Impudent, & craignait le moment où elle entrerait chés lui : ce qui n'est pas arrivé, par un singulier enchaînement de circonstances.

Un jour il m'arriva de rencontrer la grande Fille, à la sortie de la rue de la *Huchette*, comme elle entraît chés Une de ses anciennes Connaissances. Voyant que je l'avais vue, elle n'en fit point de mystère, & me pria de monter avec elle. Je le fis. Nous trouvâmes un petit Homme brun, ayant le visage de la rougeur d'une pomme-d'apis, qui nous reçut très-poliment, sur-tout moi. La grande Fille lui dit que j'étais la Belle-sœur dont elle lui avait parlé. Aussitôt ses politesses redoublèrent. Il nous pria d'attendre un moment, & nous laissa seules. La grande Fille m'apprit que c'était un Marchand de mouffelines, qui était à Paris pour un procès. Je fus flatée de

II. Partie.

N

faire cette connaissance, ayant un grand talent pour le commerce : Je devinai, aux politesses du Marchand, qu'il ne me serait pas difficile de l'engager à me confier des marchandises, dont je lui rendrais bon compte, & sur lesquelles je ferais un bénéfice honnête. Le Marchand revint, avec un bon dîner en volaille ; Nous fumes retenues avec une sorte de violence ; car il nous jura que nous ne sortirions qu'après y avoir fait honneur. Tout se passa d'une politesse & d'une decence qui me fit croire qu'il ne savait pas ce qu'avait été la grande Fille. Il me detrompa en particulier, en ajoutant que le changement de cette Fille, qui m'était dû, lui avait donné une si grande estime pour moi, sur ses discours seuls, qu'il avait toujours désiré de me connaître ; qu'il était au comble de sa joie, d'avoir chés lui une Femme aussi respectable. Il me fit ensuite des offres de services, d'après un mot que ma Compagne lui avait glissé en particulier, sur

mes vues de commerce. Je les acceptai: — Bien sûr (lui dis-je), que votre confiance vous fera aussi avantageuse qu'à moi-.... Je lui détaillai mes vues, qu'il approuva, en me disant que je l'entendais parfaitement.

Nous en sommes à présent, mon Ami, à réaliser ce projet. La grande Fille, ennuyée des retards de Timbre, nous a quittés furtivement depuis huit jours, pour aler *faire les vendanges* à Fontainebleau, pendant le voyage. Elle y a repris son ancien métier. J'en suis au désespoir: il ne me sera plus possible de rien faire pour elle. Je crois que le changement trop visible du Marchand de mouffelines en ma faveur, lui a donné de la jalousie. C'est à tort; je ne suis qu'une Agente de commerce, & j'espère me tirer par-là de cette malaisance où j'ai toujours été, depuis le départ de mon Père pour l'armée. C'est une obligation éternelle que j'aurai à la grande Fille, & que je tâcherai de lui témoigner, en lui rendant

tous les services qui dépendront de moi ;
à son retour à Paris. Adieu , mon
second Mari , plutôt que mon Amant :
j'éleverai ta Fille dans la connaissance
de ce que tu lui es , & dans la piété
filiale qu'elle te doit.

LXXXIII. LETTRE.

A la grande Fille.

MA très-chère Amie : Je te trouve
à dire depuis ton départ pour Fontaine-
bleau , & je t'ai pleurée plus d'une
fois ! Quel devouement, ô chère Amie !
Il balançait entre toi & moi , & tu t'im-
moles ! tu reprens un état deshonorant ,
pour qu'il te meprise & m'estime seule...
Je suis au désespoir ! Reviens , chère
Poulette , pauvre Brebiette livrée aux
loups ! reviens ici ! Timbre pourrait te
voir à Fontainebleau ; reviens : je fais
à présent de quoi tu es capable : Ton
Amie à la vie & à la mort ! O
Fille audessus de toutes les Vierges !

LXXXIII. LETTRE. 293

prodige de bonté ! tu as vu ma faiblesse , & tu t'es sacrifiée ! Je veux t'adorer Reviens , ma chère Poulette ! reviens aussitôt la présente reçue ; je ne saurais supporter ton absence d'avantage ! . . .

Si l'affaire de Timbre manque , nous avons ici un petit Homme , qui a quelque talent , dont on te fera un mari. Tu seras libre ensuite d'avoir Quelqu'ami : C'est un Mâgot , que tu menerais plus facilement encore que je ne mène le mien. A ton prompt retour , ma très-chère Amie. *(Sans signature).*

LXXXIV. LETTRE.

A Timbre.

Vous êtes en - vérité un Homme cruel , cruel de toutes les manières ! Vous m'avez fait violence deux fois ; vous me parlez ensuite d'une Femme pour me remplacer , & pour être la gouvernante de votre Fille : je fais venir

la Sœur de mon Mari, grande fille, qui vaut cent fois plus que vous, quoiqu'elle ait eu quelques aventures : vous savez que je ne suis pas riche , & vous me la laissez trois mois ! cela est d'une inconsequence qui revolte ! Ayez la bonté de vous décider sous quinze jours , ou je la marie , soit à l'Architecte , soit à un jeune Auteur , qui en sont très-amoureux. *Reponse* , je vous prie.

LXXXV. LETTRE.

Reponse.

J'ARRIVE de Fontainebleau, où j'ai vu la **, votre prétendue Belle-sœur : Le tour est infame , passez-moi le mot. Voila une vilaine histoire ! Je crois que vous avez le merite de l'invention & de l'exécution : votre Mari n'est pas plus l'Inventeur , que le Frere. Adieu , & sans rancune ; nous voila quitte à quitte.

LXXXVI. LETTRE.

A M. Nivelles.

IL ferait plaifant que vous vous nommaſſiez *Jean*, & qu'il y eût un *de* à votre nom ! . . . Je vous dirai que ma Belleſœur arrive demain d'un petit voyage dans ſa Famille : le dîner auquel vous nous aviez invités, fera donc pour après-demain : nous ferons les accords. . . Vous êtes heureuſement né, *M. Jeandenivelles* ! une Fille auffi belle, qu'on vous jette à la tête ! . . . Songez à vos promeſſes. J'ai endoctriné ma Belleſœur : j'entens, tu entens, elle entend, nous entendons qu'elle ſoit la maîtrefſe, comme je le ſuis chés moi : l'urbanité françoife le demande. Vous connoiſſez la ſixième Satyre de Juvenal ; je veux que le jour du dîner, nous en déchirions les feuillets, & qu'ils ſoient brûlés avec execration,

N iv

sur-tout celui où se trouve ce passage :

.....Uxorem, Posthume, ducis;

Dic, quâ Tisiphone, quibus exagitâre colubris

Nous lirons ensuite quelques vers de mon *Hypocrisie démasquée*, que vous aurez soin de trouver excellens ; sans quoi, point de mariage. Ne venez pas ; écrivez.

LXXXVII. LETTRE.

Reponse.

VOTRE aimable lettre m'a transporté de plaisir ! Quoi ! c'est après-demain, que je verrai l'adorable Belle-sœur ! Hâ ! elle fera ma *Psyche* ; mais vous ferez ma *Vénus*.

Votre agreable badinage sur mon nom, se trouve vrai en partie : je m'appelle *Jean*. Quant à la sixième Satyre de *Jubinal*, j'avouerai que je ne la connais pas : mais elle est bien cou-

LXXXVII. LETTRE. 297

pable, puisqu'elle vous déplaît. Je voudrais bien savoir comment vous traduiriez les deux lignes de latin, que vous avez mises dans votre lettre, pour voir si nous nous rencontrons.
 J'ignorais que vous fussiez une savante !
 C'est trop, d'unir aux grâces de Venus les talens des Muses. Réponse, s'il vous plaît, afin que je tienne le dîner prêt pour après-demain : je commanderai à mon auberge ce qu'il me faudra. Ne vous attendez pas à une bonne soupe, celle de gargote n'est jamais succulente ; mais tout le reste sera bon, si vous n'êtes pas trop délicates, vous & mademoiselle votre *belle Belle-sœur* : Quant à votre Mari, je fais qu'il se contente de ce qu'il trouve. Je suis avec reconnaissance, madame, en attendant le bonheur que vous me promettez , Votre, &c.

Il y aura peut-être un canard aux navets.

N v

LXXXVIII. LETTRE.

Replique.

MON Mari m'a dit, mon cher *Jean-denivelle*, que vous ne saviez pas le latin, quoique vous soyiez passable auteur : Cela m'a surpris : je l'ai temoigné à mon Mari, qui m'a repondu, que *Boursault* fut autrefois dans le même cas. Je vous fais donc mes excuses, d'avoir mis du latin dans ma lettre ; & en voici la traduction litterale : » Vous » prenez une Femme, *Posthume* ! Dites- » moi, de quelle *Tysifone*, de quels veni- » meux serpens-êtes-vous agité, &c. » *Juvenal*, & non *Jubinal*, était un Poëte latin, qui vivait sous *Vespasianus*, *Titus* & *Domitianus*, empereurs, ou tyrans de Rome : Ce n'est pas que *Titus* fût un tyran ; mais ce mot grec signifie en cette occasion, tout simplement, un *Souverain*. Je fais aussi un peu de

LXXXIX. LETTRE. 299

grec ; je suis une Femme savante ,
mon pauvre Jeandenivelle , & je vous
convieudrais beaucoup mieux que ma
Belle-sœur , si je n'étais pas mariée.
A jeudi : Nous serons chés vous sur
les onze heures , moi & ma Fille :
mon Mari nous accompagnera ; puis
il ira chercher sa Sœur. Bonsoir, mon
cher Jean De Nivelles. *La*
sciencia es locura, si buen-feso no la cura.

LXXXIX. LETTRE.

Repartie.

C'EST aujourd'hui l'heureux jour :
mes ordres sont donnés , & j'ai de-
plûs commandé une tourte. Quant à
ce que vous dites que vous me con-
viendriez , si vous étiez fille , je vous
dirai bonnement que j'ai trop d'orgueil ,
& que je n'oserais pas vous épouser :
je suis trop inférieur : je veux briller
avec une Femme , & qu'elle ne s'aper-
çoive pas des fautes que je fais contre

N vj

la grammaire. Vous continuez à vous moquer de moi , en citant encore un de vos vers de *Juvenal* , sans le traduire. Je vais le relire , pour voir si j'y comprendrai quelque chose.... Hâ ! que vous êtes bonne ! j'ai aperçu un petit pli , où était l'explication ! Vous parlez contre la science , & c'est de l'espagnol ! Je vous avoue que je n'entens pas plus l'espagnol que le latin : *La science deraisonne , si la raison ne l'assaisonne.* Voilà qui s'entend ! Vive le français ! c'est la plus belle des langues , quoi qu'en dise votre Ostrogoth de Mari : Là , voyez un peu cet espagnol : *La sciencia est locure , si bon-sens ne la cure.* Comme cela est plat , de mauvais goût ! Arrivez de bonne-heure , afin que la tourte ne refroidisse pas.

X C. LETTRE.

A M. Timbée.

PENDEZ-VOUS ! car je vous connais , & vous allez être au desespoir. Sara

Mondimer , que vous avez dedaignée , était un objet piquant. Voici son histoire. Elle est de Genève , & un Frère , qui voulait changer de religion , l'amena en France : il s'y fit genovefain , & Sara , nouvelle-convertie , fut debauchée , dans la maison même de sa conversion. Il est vrai qu'à seize ans , ce devait être une seduifante Fille ! L'Infortunée fut sacrifiée par son Corrupteur ; Il la mit dans un mauvais-lieu , pour la faire passer pour une libertine , & qu'on ne crût à rien de ce qu'elle pourrait dire. Voilà sa perdition. Jugez combien une pareille Fille aurait été intéressante pour vous , qui aimez qu'on soit de quelque-chose , & qui , dites-vous , ne m'avez fait violence , que parceque dans votre enfance & la mienne , vous vous seriez cru très-honoré d'obtenir main. Mondimer est d'une maison qui fut riche ; son enfance a été plus brillante que la mienne ; vous auriez pu , en allant à Genève , voir dans ses Pro-

ches, des Conseillers-d'Etat : comme cela vous aurait flaté ! . . . Vous saurez que je la marie : Nous avons dîné hier, elle, mon Mari & moi, chés son Pretendu. C'est un Homme comme il faut, auteur de plusieurs Ouvrages, qui vous vaut, à cent piques, & qui cependant l'épouse ! Vous ne saurez son nom & sa demeure ; qu'après le mariage.

Je suis marchande en règle, c'est-à-dire, que je vends des mousselines en gros. J'ai un petit bénéfice, & je remets les fonds au Marchand, qui, vous sentez, doit être bien content de moi ! car je lui fais passer haut-la-main tous ses garde-magasins depuis dix ans.

X C I. L E T T R E.

A Sara Mondimer.

QUE veux-tu que je te dise, mon Enfant ? Si tu préfères ton état, à

être la femme d'un Gueux sans pain & sans souliers, romps avec Jeandenivelle, & reste dans ton état : mais dumoins il faut t'y ranger. Ne pourrais-tu pas suivre le plan que je vais te tracer ?

Te borner à un nombre fixe de Connaissances, comme dix à douze ; leur donner des jours & des heures, sous prétexte que tu travailles chés ta Belle-sœur, qui te craint honnête : Cela te prêterait un piquant, tu aurais un fixe : il faut s'arranger de manière que le nombre des Hommes à trois livres te fasse six francs par jour ; tu en depenferas la moitié, tu garderas le reste : je me charge d'être ta treforière : car tu ne seras pas toujours jolie.

Ne jamais sortir sur la rue, de peur des fâcheuses rencontres du Guet, & pour ne pas t'afficher.

Te mettre decemment, sans rouge ; des robes & une chaussure bien bourgeoises.

Point d'Amoureux qui te gruge : Si tu veux un honnête Jeune-homme qui

t'aime & que tu aimes , je te trouverai ton affaire.

Tu pourrais alors rester dans ton état , libre , indépendante , & t'y faire un petit fort ; en un mot , y vivre honnêtement & sans scandale.

J'ai écrit à Timbre à ton sujet : peut-être remordra-t-il à la grape , par ce que je lui ai marqué. Dans ce cas , tu accepterais sans danger , n'y ayant plus de revers à craindre. Adieu, ma Bien-bonne-amie. Jeandenivelle vient tous les jours s'informer de toi : il est fou d'amour , mais peu fidèle : Imagine , qu'il me demandait hier au soir des faveurs , que j'ai refusées , comme bien tu penses ! Quand il a été au bas de l'escalier , l'Impudent m'a crié , — Mais dites donc ? quand voulez-vous m'accorder quelque chose ? Tu vois comme il est délicat & sur-tout discret : mais on passerait sur tous ces défauts , s'il avait la capacité de gagner.

XCII. LETTRE.

Reponse de Timbre.

JE ne me pendrai pas , mon ancienne Voisine : mais je vous avoue que j'aurais pris mademoiselle Mondimer , si je l'avais connue. Si son mariage manque , je serai tout prêt ; pourvu néanmoins que ce que vous m'avez dit de sa Famille soit certain : Donnez-moi des renseignemens , pour que je n'en doute pas : car je suis aussi fin que vous , & j'entens ce que signifie votre lettre.

Je suis , avec les sentimens que vous meritez : Votre ; &c.

XCIII. LETTRE.

De Jeandeveri , à mademoiselle Desirée.

AIMABLE & chère Amie ! J'ai été deux fois chés vous , sans vous trouver :

enfin , je prens le parti d'écrire , avec la permission de mademoiselle *Fanchonnette* , qui est une très-jolie personne. Je vous prie de me dire , si vous vous chargeriez de ma Fille , pendant une tournée mercantile que sa Mère va faire avec son Marchand de mousselines. Je puis vous parler là-dessus ; mais , écrire , non. Donnez-moi votre heure , ou laissez-moi un mot de reponse chés M. Lefort , à qui j'ai prêté les Operas de *Quinault* , belle édition dont il avait besoin. Je lui ai laissé une Pièce de ma façon , intitulée , *La Langue française* , dont je vous ai déjà parlé : je vous prie de la lire.

LA LANGUE FRANÇAISE.

.....

 Q U'EST-CE que la Langue française ? Un jargon informe , degeneré du

latin , plus mobile que le sable , parce qu'il n'est pas fait , qu'il n'est pas langue , & peut-être ne le deviendra jamais : Semblable à ces jeunes Parisiens , qui ont dépensé tout leur esprit entre quatre à douze ans , pour rester sots le reste de leur vie (1) , il s'est d'abord brillanté ; il a séduit par-là , & Pascal , Racine , Molière , Voltaire , Rousseau , Buffon , ont dit de si belles choses dans ce patois-là , que les Français ont cru avoir une Langue , mais il falait être français sans étude pour le croire. Quoi ! une Langue sans analogie , sans accord avec ses prepositions ; qui n'a rien de

(1) On a vu dans le *Journal de Paris* , l'annonce d'un *Plan d'Education* , où l'on met en question , s'il n'est pas avantageux de développer l'esprit petit-à-petit & de bonne-heure ; comme à l'égard des forces du corps ? — Oui , mais il y faut tant de prudence , qu'il n'y a peut-être pas deux Hommes à Paris capables de le faire ; le plus sûr est la méthode de J. - J. R. Si elle a quelques faibles inconveniens , ils ne sont rien , en comparaison des contraires.

naturel dans ses sons, point d'autres règles pour la formation de ses mots; qu'un bizarre caprice, sans orthographe (mot grec, par parenthèse, & que le Pape avec tous les Rois ne peuvent rendre français); c'est là une Langue! Elle l'est cent fois moins que l'Allemand, le Huron, le Topinambou, si ce n'est dans quelques mots imitatifs, les seuls qui soient français.

Qu'est-ce qu'un mot grec? C'est un mot dont la raison suffisante est dans la langue grecque: tel est ce même mot *orthographe*, dont je viens de parler: *ortho*, signifie régulier; *graphie*, signifie écriture: Voilà donc un mot grec bien conditionné, & dont la raison suffisante est dans cette Langue: mais en français, qu'est-ce? Un mot absolument barbare & routinier, dont on ne peut donner l'intelligence que par routine, à Ceux qui n'étudient pas le grec: aussi le gros de la Nation prononce-t-il *oclographe*.

Qu'est-ce qu'un mot latin? c'est un mot dont la raison suffisante est dans le Latin : *Composer* (*Componere*) est un mot latin, formé de la préposition *cum*, qui veut dire *avec*, & du verbe *ponere*, (*poser*) ; il signifie donc *mettre*, *poser avec*, *composer* enfin ; mais ce *composer*, pour qu'il fût français, il faudrait l'écrire *Avecposer* : *Composer* est un mot barbare, absolument routinier, qui n'a point sa raison suffisante dans le français, &c. &c. &c.

Les trois-quarts des mots français sont dans le même cas : tous ceux qui commencent par *Ab*, par *Ac*, par *Ad*, par *Af*, &c. tous ceux qui commencent par *Cis*, *Com*, *Con*, *Cor*, &c. ; par *De*, *Dis*, &c. ; par *E*, *Ef*, *Ex*, &c. ; par *I*, *Im*, *In*, *Ir*, &c. ; par *Per*, *Præ*, *Pro*, &c. ; par *Re*, *Rur*, &c. , par *Sub*, *Sup*, &c. par *Tra*, *Trans*, &c. , par *Ver*, *vice*, &c. sans compter une infinité de mots isolés, de substantifs sans verbes, d'adjectifs sans substantifs, de verbes sans aucun autre mot, comme, *Ame-*

nié, Commotion, Itinéraire, Monition, Urbanité, Sérieux, Adapter, &c.

Quoi ! l'on n'a pas senti qu'un pareil jargon doit s'aneantir, ou ce qui est le même, se perfectionner au point de devenir parfaitement inintelligible ! Quoi ! l'on n'a pas senti que notre orthographe actuelle rendrait un jour notre langue illisible ! Quoi ! l'on a vu les Prejugistes, s'opposer constamment aux Gens courageux & éclairés, qui voulaient se rapprocher de la prononciation (1) ! Je vais plus loin, moi, qui ai l'expérience des choses passées, c'est que si l'on ne travaille pas de bonne heure à la réforme de notre orthographe, en attendant celle de la langue, toutes les beautés de nos

(1) J'ai entendu dire à De-Querlon : *Il faut tomber à bras-armé sur ces Gens-là, qui nous empêcheront d'être lus un jour.* Feu Fréron pensait de même, par haine pour Voltaire ; car il avait trop d'esprit pour ne pas applaudir à la réforme : enfin, j'ai entendu tous les Sots s'exprimer comme Querlon.

XCIII. LETTRE. 311

Grands-hommes pourraient bien être perdues ! Qu'il vienne un siècle d'ignorance ; que les éditions soient interrompues, seulement un siècle ; je suis sûr qu'on ne pourra plus les prononcer. Il faut entendre lire un Etranger neuf, qui ne fait pas notre langue : Quels mots ! Un Anglais , que j'ai laissé lire seul une page du *Telemaque* , prononça ; de manière que je n'entendis pas un seul mot.

La force ou la faiblesse d'esprit d'une Nation vient de sa langue : l'entrave habituelle qu'elle met à l'expression des idées , étouffe les élans du genie , ou sa licence les aggrandit. Examinons la Langue française , d'après ce principe.

Il n'y en a aucune qui gêne autant l'expression , & qui fasse plus souvent désirer le mot qui ne vient jamais. La raison de ce défaut , est son peu d'analogie : Un Grec ou un Latin , dont presque toutes les prepositions étaient dans la langue , trouvait facilement une

expression augmentative ou diminutive ; en y joignant une de ces prepositions, *A*, *ab*, *ad*, *Citra*, *circum*, *cum* ou *com* & *con*, *De*, *E*, *ex*, *extra*, *In*, *infra*, *intra*, ou *intro* ; *Per*, *præ*, *pro*, *Re*, *Retro*, *Sub* (1), sans compter d'autres mots, comme *multum*, pour faire *multiplicans* ; *magis*, pour faire *magister*, &c. Que sera-ce du grec, où les mots sont si lians, qu'ils s'unissent les uns aux autres, d'une manière admirable, pour exprimer toutes les idées ; d'une manière claire ; tels sont, *Philosophie*, *Misanthropie*, *Theologie*, *Geographie*, *Geometrie*, &c. &c. Voilà ce qu'on appelle des richesses, & de vraies richesses.

(1) Je ne dis rien d'*al*, *ar*, *col*, *cor*, &c. on sait que la règle, en latin, est que la lettre finale de la preposition soit changée, par l'initiale du mot auquel elle est jointe : ainsi, on dit *alligare*, au lieu d'*adligare* ; *augere*, pour *adgere* ; *colligere*, pour *cumligere* ; *commovere*, pour *cummovere*, &c. C'est une corruption ; mais elle fut autorisée par l'usage, toute dangereuse qu'elle était.

Le

Le français au - contraire , n'a rien d'analogue : il emprunte d'abord du latin tous les mots composés de prepositions qu'il n'a pas , & dont la signification ne peut être que routinière : il emprunte des mots tout-à-fait du grec , tels que ceux que j'ai cités ; mots intelligibles , & qui ne laissent dans l'esprit qu'une idée confuse , pour qui ne connaît pas le grec. Un Français ne peut donc pas avoir naturellement la même netteté dans ses idées , qu'un Grec , qu'un Latin ? Cela n'a pas besoin de démonstration , la vérité frappe tout-d'un coup. Quelles entraves ce pitoyable jargon ne donne-t-il donc pas au génie ! Que ne feraient pas les Français , avec un idiôme plus raisonnable , avec un idiôme plus parfait que le Grec même , puisque le Grec a encore quelques mots composés des langues dont ils sont formés , & dont les prepositions n'existent point séparées ; telle est *am* , qui est une preposition égyptienne ; l'a privatif , &c.

II. Partie.

O

Le latin est composé de certains mots ; dont les prepositions sont inconnues , comme *au, à, en, for, ge, la, ma, pa, &c.*

Le grec même , n'est donc pas une langue parfaitement analogue : il n'y a de telles , que les langues absolument monosyllabiques , dont les mots composés ne sont formés que par des mots joints & connus : telle est la Langue chinoise ; telles étaient autrefois toutes les langues d'Europe : chaque syllabe était un mot , chaque idée s'exprimait par plusieurs mots joints : *Ad-or-a-ti-o* était composé de quatre mots simples ; *Ad*, preposition , qui marque le mouvement d'approcher , d'attribuer ; *or*, qui signifie bord & bouche , porter à la bouche ; *atio*, pour *itio*, par euphonie ; *it* marque l'action d'aler , & *io*, ou simplement *o*, est l'ancienne manière d'écrire le verbe *e*, depuis *esse*, à l'indicatif. Originellement , il n'y avait que des voyelles , & une seule langue écrite ; les consonnes sont l'expression de la diversité de modification ; c'est-pourquoi dans les anciennes langues , on n'écrivit que

les consonnes, sous-entendant les voyelles. Les langues, en changeant, sont peu-à-peu devenues routinières, & dès-lors obscures, moins analogues, moins favorables au développement des idées : peut-être sera-ce pis encore par la suite, jusqu'à ce qu'ayant replongé les Hommes dans un chaos inextricable, ils se voyent forcés d'en revenir à la langue monosyllabique & originelle.

Cessez donc, ô mes Concitoyens, de vous enorgueillir de votre jargon, le plus anomal de tous ceux qui existent aujourd'hui ! occupez-vous à le reformer ; le plutôt fera le meilleur. Que la crainte de perdre vos chefs-d'œuvres ne vous retienne pas ; ils vieilliront malgré vous ; & , grâce à votre orthographe, digne de votre langue barbare, non-seulement ils ne seront plus entendus, mais on n'aura plus le vrai son des mots. Quelle barbarie, de retenir la manière d'écrire de vos Ancêtres, qui prononçaient autrement que vous ? Un Grand-homme a fait un pas de ce côté-là ; les Pre-

jugistes se sont soulevés : L'Auteur estimable de *Londres* (1) avait été plus loin ; les Clabaudeurs l'ont forcé d'abandonner son orthographe raisonnée, pour reprendre la gothique. . . .

Avant de finir, je vais faire sentir, par un exemple, comme il faudrait que nos mots fussent composés pour être analogues : non que ce soit un modèle à suivre ; ce n'est qu'une explication de ce que j'ai dit :

Français analogue en partie.

J'avantporterés que notre langue fût avecposée de termes rapportatifs, c'est-à-dire, d'avecpreneuses parfaitement entendues, & qui separement aurét un sans avvenu : mais une langue loignée de l'idiome formatif ne pourra jamès pourquérir se point de parfaïtion : les avecpreneuses formatives des mots les plus simples & les plus usagiés, sont les seulavecpreneuses non-entelligibles pour nous ; & paravec-suivant nontraduisibles.

(1) M. Grosley.

Français ordinaire, ou traduction.

Je prefererais que notre langue fût composée de termes analogues, c'est-à-dire, de syllabes parfaitement entendues, & qui separement auraient un sens connu : mais une langue éloignée de l'idiome où ses mots ont leur thème, ne pourra jamais acquérir ce degré de perfection : Les syllabes formatives des mots les plus simples & les plus usités, sont des monosyllabes inintelligibles pour nous, & par consequent intraduisibles.

Ainsi parlait un soir, à la pointe de Pile *Saintlouis*, par un beau clair de lune, le sage *De-la-Rupelle*, à son Fils *Abeillard*, admirateur outré de sa langue maternelle ».

Mille choses à M. *De-Romei*. Je suis, avec l'estime de l'amitié,

Votre, &c.

XCIV. LETTRE.

Reponse.

JE vous écris, ce soir au lieu de vous donner mon heure demain, parceque je serai très-occupée. Oui, je prendrai votre Fille, avec le plus grand plaisir : Je l'aime ; elle me retrace ma Filleule, la pauvre Incommodée, que je ne reverrai peut-être jamais... J'essuie une larme ! La pauvre Enfant ! je l'aurais tant aimée !... J'aimerai sa Sœur : son interessante figure, le titre de votre Fille me la rendront chère : De tous les Hommes que je connais, M. De-Romei excepté, vous êtes le plus vertueux, le plus sensé, le plus délicat, le plus à-plaindre. Je vous plains d'autant plus, mon cher Ami, que vous êtes plus discret, & j'imiterai votre discretion : je ne suivrai pas, dans le mariage, les exemples que j'ai sous les yeux : plus ma reputation

est déchirée (car je fais qu'elle l'est),
 plus je m'attacherai à faire mentir les
 mauvaises-langues : il faudra , & je le
 ferai , que la pureté de ma conduite
 me rende plus que les discours des
 Autres ne peuvent m'ôter. Je crains
 qu'en le voulant bien , on est maître
 de l'estime publique : d'ailleurs cette
 idée consolante est la mienne. Je n'ai-
 merai , je n'écouterai que mon Mari :
 je ne serai familière qu'avec lui-seul ,
 & si nous nous écrivons quelquefois ,
 il verra nos lettres , comme il voit
 celle-ci. Puisque M. De-Romei me
 fait l'honneur de me prendre pour sa
 compagne , il doit lire dans mon
 cœur , & il y lit , je vous le jure.
 C'est en m'attachant à lui , que je se-
 rai heureuse : De belles paroles ne
 suffisent pas : J'ai entendu dire les plus
 belles choses à une Femme de ma con-
 naissance : elle parlait d'or ; mais elle
 agissait de boue & de fange : Je parle
 moins bien ; mais je tâcherai d'agir
 mieux encore que je ne parlerai. Une

Femme a de grands devoirs ! ils m'éffraient, quand je les considère attentivement : Douceur, patience, chasteté, économie, sobriété, retenue, modestie, talent d'amuser & de se divertir, soumission sans bassesse : Tout cela est difficile, impossible même, sans un double sentiment, l'amour & la reconnaissance. Je l'ai, pour mon bonheur, & j'en profiterai, pour trouver tout facile....

Vous pouvez tout préparer pour votre Fille : vous me ferez savoir l'instant de l'aler chercher : Une fois dans mes mains, je vous en repondrai comme de moi-même.

Adieu, mon chère Compère : Consolez-vous, pourtant : vous n'êtes pas un Homme ordinaire ; c'est M. De-Romei, M. Lefort & moi, qui vous le disons. Je suis votre Amie.

Votre Femme nous a lu de ses vers : le fond en est bon, disent nos Messieurs ; mais la forme est audeffous du médiocre.

XCV. LETTRE.

D'une Religieuse à Jeandevert.

L. P. S. D. N. - S. J. - C. S. B.

Monsieur :

J'AI entre les bras la Sœur de M. Pouteaux , qui est devenue la mienne , depuis que je suis Religieuse , & par conséquent je m'intéresse à ce qui la regarde : Nous nous jettons toutes les deux à vos pieds , & vous conjurons très-humblement , monsieur , d'accorder à M. Pouteaux sa rentrée dans l'**** de mon Frère : votre cœur est trop-bon pour me refuser cette faveur ; vous attirerez par cette indulgence , la protection du Ciel sur vous & sur votre Famille ; je vous demande la vôtre , monsieur : c'est moi que vous obligerez : essuyez mes larmes ; votre main me refuserait-elle cette consolation ? Je ne puis exprimer la peine où je suis : vous pouvez y remédier ; mon

O v

bonheur & celui de ma Sœur Felicité
est entre vos mains. Je me rassure,
& j'espère tout de vos bontés. J'ai
l'honneur d'être avec respect,

monfieur, Votre très-humble
& très-obeïssante
fervante, de Ste ****, R. B.

Mille tendres choses à madame votre
aimable Epouse. ce 4 avril 1766.

XCVI. LETTRE.

Reponse.

Madame :

LE ton que vous prenez avec moi
est trop humble : Ame sainte & subli-
me : je ne vous en admire cependant
que davantage. Qu'elle est belle, cette
Religion, qui détruit ainsi l'orgueil de
la naissance & de la beauté !... De
toutes les Religieuses que je connais,
vous êtes peut-être la seule qui le soyiez
comme il convient. C'est votre goût,

c'est le choix de votre cœur qui vous a conduite dans le Cloître. Toutes les bouches retentissent encore de vos louanges, & le Bonhomme *Linesrud* ne parle de vous qu'avec attendrissement. Il nous raconte comme vous étiez obligée pour les pauvres Ouvriers ; mais avec une réserve qui annonçait la pureté de votre âme. Mesdemoiselles vos Sœurs, un-peu plus rieuses, se contentaient d'écarter la fierté ; vous joigniez la bonté à vos manières affables.

Mais, j'ai, depuis que je vous ai vue, la plus grande curiosité, de savoir les motifs qui vous ont déterminée à vous cloître ? Daigneriez-vous m'en instruire, vous jeune, jolie, parfaitement constituée, & ayant, je le fais, le cœur très-sensible ? Pardon, madame ! mais daignez m'éclairer : Je me dispose à parcourir une carrière, qui demande une grande connaissance du cœur-humain, & je ne veux rien négliger pour m'instruire.

Ovj

Ma Femme est bien sensible au souvenir dont vous l'honorez , & elle met au rang de ses plus beaux jours , celui où elle eut l'honneur de s'entretenir avec vous. Elle dit qu'elle ne serait pas fâchée d'être Religieuse , si elle vous avait pour Supérieure.

Nous sommes , elle & moi , madame , avec le respect dû à vos héroïques vertus ,
Vos très-humbles serviteur & servante.

XCVII. LETTRE.

Replique.

L. P. S. D. N. - S. J. - C. S. B.

Monsieur :

PAS un mot de ce que je vous demandais , & que je vous demande encore pour M. Pouteaux. J'espère que cela est accordé , & je vous en remercie , comme d'une faveur d'autant plus grande , qu'elle oblige ma Sœur.

Quant à ce qui me regarde , je suis charmée d'avoir laissé dans le monde un bon souvenir de moi , & je re-

X CVII. LETTRE. 325

mercie M. Linesmud du bien qu'il dit de ma jeunesse : Mais , vous me demandez les raisons qui m'ont fait choisir la vie religieuse ? Il faut vous répondre juste , & vous montrer avec humilité mon âme toute nue. A douze ans , j'aimais la vie du Cloître , par goût pour la tranquillité , l'uniformité : Je me figurais un plaisir doux & continu à faire tous les jours la même chose , sans embarras ; à avoir autant de Sœurs & d'Amies , qu'il y aurait de Religieuses dans la Communauté. J'eus ces idées jusqu'à seize ans. Ce fut alors , que le Mari de ma Sœur aînée la rechercha. Il venait avec un Ami , qui toucha mon cœur : Je ne désirai plus d'être Religieuse , mais mariée , & je me figurai un autre train de vie. Ma Sœur se maria au-bout de deux ans : j'en avais dix-huit : je pouvais être mariée dans trois ans , ayant une autre Sœur à passer avant moi : Je vis les suites du mariage de ma Sœur ; elles furent tristes , & m'effrayèrent. La Seconde épousa

un Brutal , & fut malheureuse d'une autre manière que l'Aînée , dont le Mari était dissipateur par incapacité. Enfin , mon Frère-aîné se maria avec une jeune & charmante Personne , & son établissement ne réussit pas. Je considérerai cela douloureusement ; je m'étourdis moi-même sur mon amour , qui était encore un secret pour Celui qui me l'avait inspiré ; je demandai le noviciat , je le fis , & je prononçai mes vœux , sans m'être écoutée un instant. Irrevocablement engagée , je me permis de consulter mon cœur. Il parla pour l'Amant , bien plus haut que je ne le comptais , & je fus très-malheureuse jusqu'à son mariage , qui tourna mal , comme celui de mon Frère & de mes Sœurs : Ce fut alors que je me consolai : mais un autre peril m'attendait. . . . Il n'eut pas de suites ; mais que j'ai souffert ! En un mot , telle que je suis , & telle que vous me savez , je ne conseillerai jamais à une Jeune personne de se faire Religieuse.

Permettez, monsieur, que je vous dise un mot de votre Femme : Elle a de l'esprit, de la pénétration ; elle est instruite : mais d'où vient affecte-t-elle le ton d'une Femme malheureuse ? Pourquoi veut-elle se faire plaindre ? ce ne peut être qu'à vos dépens, & je trouve que j'aurais été plus genereuse : je n'aime pas non-plus qu'elle me dise du mal de ses Amies ; je préfère d'en entendre du bien : Vous avez l'esprit solide, insinuez-lui cela, afin que je la voye avec plus de plaisir. Mais sur-tout, venez quelquefois : votre conversation me fait passer des momens trop agreables, pour que je ne cherche pas à les multiplier. A présent que vous me connaissez, vous comprendrez parfaitement bien les choses.

On dit que mon Frère-cadet est amoureux, & on ne loue pas son Choix : Je l'ai vue ; elle est charmante, & j'excuse son Amant.

XCVIII. LETTRE.

A. Sir, Johnson.

VOICI une lettre , qui sera une Relation , mon cher Ami. J'ai une multitude de choses à vous conter ; je n'ai Personne à qui parler , il faut écrire : car cela me suffoque.

Timbre a pris la Mondimer : ils sont ensemble à-present : Ainsi, Jeandeni-velle ne l'aura pas.

Ma Fille est chés la Desirée ; elle est bien-là ; c'est une vertu cardinale ; que cette Fille ; un peu-bornée , mais il ne faut pas avoir d'esprit , pour être bonne.

Moi , je suis en Picardie , avec mon Marchand de mouffelines.

Et mon Mari seul , en veritable Ours , à Paris , tout occupé de son travail , & d'un autre , quoique plus relevé , qu'il s'avise d'entreprendre. Mais ! le pauvre Homme ! y réussira-

t-il ? Entre nous , j'en doute fort !... Je me rappelle toujours ce mot d'un Procureur , qui jouait avec nous & les Demoiselles Cherbutet , au *secret revelé* : C'était à mon Homme à dire le sien , à Jolivette , la mieux des trois Sœurs : — Hâ-ça ! lui dit l'Homme-de-pratique , n'alez pas dire-ici quelque rustauderie-! Jugez de l'air de l'Homme , & de l'idée que sa conversation avait donnée de lui ! Pauvre Jeandever ! écrire , vous !... Cela fera pourtant curieux ! & les platitudes pourraient amuser.

Je vais à-présent reprendre chaque point à traiter , en commençant par la Mondimer.

Timbre est un singulier original ! Ce n'est pas la beauté , moins encore le mérite , qui le touche ; les richesses ont quelque pouvoir ; mais la naissance est tout. Venus , née de la fange , ou sortie de la vase de la mer , n'aurait fait aucune impression sur lui : mais Clotho , vieille & ridée , avec

son titre de fille de Jupiter , l'eût transporté d'amour & d'adoration. En apprenant l'état de la Mondimer , il l'avait regardée comme Une de ces Malheureuses nées dans la misère , & il l'avait méprisée , considérée avec horreur : mais dès qu'il a su qu'elle était d'une honnête Famille de Genève , qu'elle y avait encore des Parens honorés & considérés , il n'a plus fait attention à ses mœurs ; il l'a vue sous un tout autre aspect : c'est une Jeune-infortunée , intéressante par ses écarts-mêmes. Il l'a demandée avec empressement ; il est venu se mettre à ses pieds ; elle a fait ses conditions , & elle est chés lui , gouvernante de sa Fille , maîtresse de la maison , faisant les honneurs de sa table , &c. J'en étais dans l'étonnement , & si j'avais su , avant de vous connaître , mon cher Ami , que cet Homme était capable d'en agir aussi bien , je craais que j'aurais accepté ses propositions , car il m'avait offert cette place. Vous saurez qu'il m'a fait

XCVIII. LETTRE. 331

deux violences : il n'est cependant pas un Homme emporté ; c'est un Blond-roux , fade , froid , ceremonieux , *étiquetomane* : aussi , ce qui me rendait ravissante à ses yeux , c'était le souvenir de ce que j'étais dans mon enfance , une Fille riche , un Parti qu'il aurait demandé à genoux , obtenu avec transport : Son imagination s'était montée là-dessus , & il m'aurait étouffée , si je n'avais pas cédé. Je ne vous ferais pas cet aveu , si nous n'étions vieux , amans , & presque comme des Gens mariés. Mon Homme ne fait pas son triomphe ; mais je ne lui ai pas fait mystère des attaques : j'aime à l'entretenir de ces sortes de choses , pour me faire valoir , d'abord ; ensuite , pour diminuer une délicatesse trop chatouilleuse ; enfin , pour prévenir tous les reproches , ou tous les rapports étrangers : Il fait tout , ou croit tout savoir ; mais il est instruit comme je le veux. Par exemple , pour notre liaison , il fait tout , même ma tendresse

pour vous ; mais il voit les choses , comme elles doivent être vues , & il m'excuse. Je ne crains rien , par mes sages precautions ; & s'il lui arrivait un jour de me faire un crime de mes sentimens , je lui dirais hautement , je dirais à d'Autres , s'il le fallait , qu'il l'a vu , qu'il l'a souffert ; j'ajouterais même , qu'il l'a conseillé : il ne saura que dire ; les Autres me croiront , & peut-être à la longue me croira-t-il lui-même.

Je reviens à la suite de mon récit. N'ayant pas Timbre , j'ai profité de l'avantage honnête que me fait mon Marchand de mousselines. C'est un bon Enfant , d'un esprit propre à son commerce , très-bouché pour tout le reste , & que par-conséquent je mène comme je l'entens. Pour éviter le scandale , je passe pour son Epouse dans les auberges ; mais je n'ai pas de peine à le contenir , quoique dans la même chambre. J'avouerai que j'aurais peur la nuit , dans des gîtes inconnus : c'est

une des raisons qui m'ont déterminée. Lorsque nous sommes arrivés dans une ville, le Marchand va dans les grosses maisons, avec des échantillons; & si on accepte, il offre d'apporter, ou il envoie à sa *Femme*, pour qu'on choisisse plus à l'aise, ayant toutes les marchandises sous la main. On vient ordinairement, & je détaille: j'ai un bénéfice par aune, que j'empêche: ainsi, je fais assez bien mes orges, & par un moyen légitime.

Je ne suis pas belle; je ne fais pourquoi les Hommes me recherchent, mais j'ai souvent des aventures. Un de ces jours, pendant que mon Marchand était sorti, me sentant fatiguée, je me jetai sur mon lit: Personne ne pouvait entrer dans ma chambre, que l'Hôtesse, qui avait une clef; ainsi, je me croyais sûrement. Je ne fais comme cela s'est fait, mais un gros Forain, grêlé, ivrogne, est parvenu jusqu'à moi. Je dormais. Il s'est couché, après avoir fermé les volets de la croi-

sée. J'ai senti Quelqu'un ; mais à moitié endormie , & me croyant à Paris , je n'y faisais pas la moindre attention. Enfin , il s'est émancipé tellement , que je me suis éveillée tout-à-fait. Alors , me ressouvenant où j'étais , j'ai fait des cris. On est venu à mon secours , & j'ai vu. . . J'étais furieuse ! on a eu toutes les peines du monde à me calmer. J'ai eu la fièvre & le transport (il le fallait bien , sans quoi on m'aurait dite d'accord avec lui) : enfin , le Forain est parti ; mais auparavant , il a trouvé moyen de me dire un mot : — Pas tant de bruit , madame ; je sais qui vous êtes ; ayant été votre voisin. Adieu. Il m'a glissé quelque chose , que j'ai feint de ne pas sentir ; c'étaient dix louis. Je les ai gardés , ne pouvant les rendre ; car il était loin , quand j'ai eu la commodité de les dérouler.

Une autre fois , à Peronne , mon prétendu Mari m'ayant envoyé porter , dans une belle maison , une mouffeline

demandée, je ne trouvai qu'un Gentilhomme, qui arrivait de la chasse; les Dames venaient de sortir. Il me fit entrer dans une pièce du fond, se jeta sur moi; & moitié promesses, moitié menaces, vint à bout de son dessein: Les menaces étaient sérieuses; il voulait me tuer, si je résistais: il m'a ensuite payé la pièce de mouffeline tout ce que j'ai voulu, & j'ai eu un bénéfice très-honnête.

Je ne vous détaillerai pas une aventure de Voleurs, sur le chemin de Valenciennes, parce que je ne les crois pas de vrais Voleurs, mais des Gens qui n'en voulaient qu'à moi: ma coiffure & ma chaussure parisiennes les tentent tous dans cette Province; je l'entends derrière moi, dès que je fors: je ne vous en parlerais pas (disais-je) sans les suites qu'elle a eues. Les Voleurs nous arrêterent à l'entrée d'un petit bois, où ils m'entraînèrent. Il n'y a pas moyen de résister à la violence... Mon Marchand était lié, garoté, ainsi

que moi. On nous laissa, aubout d'une heure environ. Nous apelames , & des Passans nous delièrent. Je trouvai une bourse de vingt-cinq louis dans ma poche ! J'ai eu soin de tout nier au Marchand ; mais il n'en a pas été la dupe : il m'a persecutée ; & usant de la finesse du gros Forain , il a reüssi. J'en fus au desespoir ; & il ne tarda pas à penser de-même. Une vilaine maladie se declara.... Je vis d'où elle venait : Nous avons pris des remèdes : mais cela est bien incommode en Province ! Nous alons retourner à Paris , qui est la source de tout. Vous voyez de quelle importance sont mes confidences , & quelle doit être ma confiance en vous , pour vous les faire.

Quant à mon Mari , je le crois très-tranquile , très-heureux , pendant mon absence : car je le fais un-peu enrager : mais c'est par système : un Mari que nous ne chagrinons pas , nous chagrine ; un Mari que nous n'avilissons pas ,

XCVIII. LETTRE. 337

pas un-peu par de certaines confidences, est trop fier : J'ai su mater le mien de façon, qu'il fût trop-heureux, si je voulais avoir un Amant : C'est qu'alors je le laisse tranquile ; il n'est pas obligé de me tenir compagnie : & Dieu fait quel amusement je lui procure ! Je saisis le moindre petit mot plus haut que l'autre, pour le quereller, pleurer, lui faire les reproches les plus vifs & les moins mérités. Par exemple, j'ai été un jour jusqu'à lui reprocher ma faiblesse pour vous, comme me l'ayant conseillée..... Il ne savait que dire ; car je citai la démarche qu'il fit, le lendemain de mon desespoir, causé par votre lettre sur la Nolat. C'est un pauvre Homme, que mon Mari.... Je suis peu jalouse ; mais je feins de l'être, non de Desirée, cela lui élèverait trop l'âme ; mais de Torchons comme Javote-P***, la petite Hemet, une Cuifinière, &c. Cependant, je le crois amoureux de Desirée ; mais j'y mettrai bon-ordre à mon retour : Je

II. Part.

P

fais qu'ils dînent les dimanches tête-à-tête : j'aurai soin que De-Romei en soit instruit, & mademoiselle Desirée paiera son imprudence par quelques larmes amères ! Il lui sied bien, de donner de l'orgueil à mon Mari, & de lui faire croire qu'il vaut quelque chose ? Je voudrais qu'il y eût une punition exemplaire pour toutes ces Femmes, qui gâtent les Hommes, & surtout les Hommes mariés à des Femmes d'esprit.

Voilà ma situation actuelle, mon Ami : Elle a son bon & son mauvais côté. La délicatesse souffrirait *terriblement*, si je n'étais pas un-peu aguerrie ; mais j'ai vingt-huit ans : on est une femme-faite à cet âge. Je suis si tranquille, malgré ce qui m'arrive, que, dans mes intervalles, je reprends mon Poème de l'*Hypocrisie démasquée*, & que je m'occupe-même de l'orthographe : Voici un *Memoire* que j'ai-composé sur cette matière pour un Imprimeur. Il est repeté à la p. 359 : voyez-y, ss.v.p.

XCIX. LETTRE.

De Jeandevert à Desirée.

COMMENT se fait-il, mademoiselle Desirée, que malgré la seduction de vos beaux yeux, l'on n'éprouve auprès de vous que l'enthousiasme de la vertu? Vous m'avez vu hier à notre petit dîner, & vous m'avez assuré que votre estime s'accroissait à chaque visite; je dirai moi, que mon adoration s'accroît dans la même proportion. Quelle douce illusion je me suis faite, pendant quelques instans, en voyant ma Fille à côté de vous, presque dans vos bras! Oui, je vous croyais sa mère..... O Ciel! quel fleuve de tendresse inondait mon cœur!... Mais comme elle vous aime!... car je ne dis pas comme vous l'aimez! ses sentimens ne peuvent être que l'effet des vôtres; à son âge, on ne prévient pas..... M. De-Romei a paru tout

surpris, lorsqu'il est entré, de nous trouver ainsi, comme en famille. Vous aviez en effet l'air de la Maman. J'ai cru voir dans ses regards beaucoup de complaisance.... Ce qui m'a flaté, c'est qu'il s'est désiré une Fille comme la mienne. Oui, la même idée qui m'occupait lui est venue. Dépêchez-vous donc de vous marier, belle Commère! Vous perdez un temps précieux, vous devriez déjà vous être fait deux ou trois fois votre portrait.... Pourquoi vous écris-je?... Par besoin; le charme d'hier se prolonge: Vous n'êtes pas-là; il faut bien vous parler. Mademoiselle Cardin est venue me voir, après votre départ: elle est belle comme vous; aimable comme vous; malheureuse comme vous le fûtes, & vertueuse comme vous l'êtes. Est-il possible que cette Joliefille soit calomniée, après ce que je fais! mais c'est le sort de la vertu.

On dit que votre mariage va bientôt se faire.

O Fille aimable & vertueuse !
 Il est donc arrivé ce jour ,
 Où par l'Himen & par l'Amour
 Vous avez devenir heureuse !

Quel sort ! quelle félicité !
 C'est Psyché, c'est une des Grâces ,
 Oubien Venus pour la beauté ;
 Les Amours volent sur ses traces ,
 Sur son sein dort la Volupté :
 Est-il bonheur que tu n'effaces ,
 Heureux Amant , heureux Epoux !
 De tous Ceux que tu surpasses !
 Que tu dois faire de Jaloux !
 Mais qu'importe ? D'un sort si doux
 Ton âme va, toute enchantée ,
 Et de delices inondée ,
 Les oublier ainsi que nous !

C. LETTRE.

Reponse.

VOTRE lettre m'a fait plaisir , mon
 cher Compère : J'étais triste , lors-
 P iij

qu'elle est arrivée. M. De-Romei a reçu , je pense , une lettre qu'il me cache : J'ai vu comme un nuage dans ses yeux , & je ne m'y trompe jamais. Venez ce soir , nous causerons un peu : car je serai seule avec ma petite Amie. Mademoiselle Cardin me quitte. Elle a des peines aussi , depuis hier , après vous avoir quitté. Vous avez les vôtres , mon Compère ; chacun a les siennes. Le crime de Cardin est d'avoir reçu d'un Jeune-homme une ariette nouvelle. Elle avait été surprise un jour en conversation avec lui. Le Président , qui se comporte avec la retenue que nous favons , avait défendu en conséquence un seul mot à un Jeune-homme , sous peine d'être quittée : ainsi , voilà la pauvre Cardin dans une terrible crise ! Je la plains ! Elle a eu six mois sur son carré ce Jeune-homme , sans lui parler ; elle lui a parlé une fois , une seule fois , & le Président arrive.... A ce soir , mon Ami.

C I. L E T T R E.

.De Mademoiselle Cardin, à Desirée.

C O N S O L E Z - v o u s , & consolez notre Ami , ma très-Chère ! Je suis pardonnée , & c'est pour toujours , soyez sûre. Mais il m'a falu bien des larmes ! Je me felicite beaucoup , de m'être trouvée à votre petit entretien d'hier au soir : Notre Ami m'a donné de reellement bons conseils : Par exemple , celui d'écrire ma conduite & mes pensées au President ; de lui raconter l'entrevue avec le Jeune-homme , ses tentatives longtemps évitées ; mes motifs , mes idées à son sujet ; & cela , comme si j'avais parlé à Dieu même : Ce conseil était excellent ! parceque , (c'est une idée de l'Ami) , la verité est telle , qu'elle frappe toujours. Aussitôt après ma lettre , le Président est venu ; j'ai parlé , j'ai pleuré (& vous savez pourquoi j'ai

P iv

pleuré ; que deviendrais-je avec une Mère...). Il a été touché , la reconciliation s'est faite.

S'il faut vous dire ma pensée , au sujet de notre Ami , c'est qu'il vous aime , & qu'on le voit. Prenez-y garde ! à cause de sa Femme , de M. De-Romei & de vous-même. S'il était garçon , je ne fais pas s'il ne serait pas à préférer à tout autre parti ; c'est un Homme comme je n'en ai pas encore vu ; il tient beaucoup du Président ; mais.... il est encore mieux d'un sens , & de l'autre , c'est le Président , qui est mieux.

Quelle différence de Jeandever , à Jeandenivelle ! Autant ce Dernier est vil , corrompu , autant le Premier est estimable & de bon conseil. Mais , adieu : je ne dois ni parler aux Hommes , ni écrire d'eux.

Voici des vers que mad. Jeandever a adressés au petit Nivelles , mais sous le nom de son Mari , pour les brouiller ensemble : Elle a sans doute oublié qu'elle me les a donnés dans le temps :

Impudent Nivellet , dont la fougueuse flâme
 Voudrait tout polluer , & la Fille & la Femme ,
 Tremble , fremis ! Un soir de funèbres accens
 Dechirant mon oreille , ont glacé tous mes sens.
 J'étais seul , je rêvais ; une noire Furie
 M'apparaît effarée , & sur le gond qui crie
 Fait tourner mon volet.

—Connais-tu Nivellet ,
 Me dit-elle , écumante ?

Moi , d'une voix tremblante ,

—Je repons : Hélas ! madame , oui.

—Oui , dis-tu , malheureux Makî (1) ?

Que d'être unis vous paraissiez condignes !

Chetifs Auteurs , tousdeux Maraude insignes ,

Quand vous verrai-je sous le hant ?

Mais cela viendra tôt ou tard ;

Et je ferai si bien à nos premiers Chapitres ,

Que la cohorte de Satan

Vous tancera tousdeux comme de vrais Belitres ,

Toi pour les vieux pechés , lui pour ceux d'à-présent.

Mais de Nivellet seul il s'agit à cette heure.

N'aguère on m'a conté , dans la sombre demeure ,

.....

(1) Terme arabe , usité en France parmi la Popu-
 lace : il signifie *Châtré*.

.....

 Mais par Pluton le Scelerat
 Avant peu s'en repentira :
 Quatrevingts püantes Fouïnes
 Se vont incarner en Gouïnes ,
 Dont Une au-moins l'attirera ,
 Au barathron l'engouffrera ;
 Nous y comptons , c'est chose sûre ,
 Et monsieur Astaroth le jure :
 Deja pour ce Gaillard dans les lieux infernaux
 Le mercure fixé fume sur nos rechauds....
 A ce mot , ricanant d'une manière affreuse ,
 Megère s'enfonça dans la caverne creuse :
 Et moi , tout effrayé de cette illusion ,
 J'accours , pour t'apporter une utile leçon.
 Petit Nivelle ! tremble ;
 Pâlis , ô Nivellet !
 La menace & l'effet ,
 Quand Megère a parlé , tous deux tombent ensemble !

CII. LETTRE.

Reponse.

ETOURDIE ! *S'il faut vous dire ma pensée au sujet de notre Ami , c'est qu'il vous aime , & qu'on le voit. Pourquoi me le dire ? Quant à moi , je vois que je ne suis que la Bonne de sa Fille chérie ; mais une bien Bonne ! Prenez donc garde à vous , petite Coquette , que j'aime de tout mon cœur. J'ai un Epouseur ; & si l'Ami était garçon , je ne le prendrais pas , je vous le donnerais ; c'est ce qu'il vous aurait falu , avec un-peu de fortune. Pour du merite , il en a : je le connais parfaitement : c'est un sujet d'or ; mais , soit dit entre nous , il est en de bien mauvaises mains. Est-ce qu'elle n'a pas encore écrit à M. De-Romei ! Je tâcherai de voir cette lettre. Mais , le voici. Adieu. Il ne verra que votre adresse.*

P vj

CIII. LETTRE.

A De-Romei.

MADEMOISELLE Desirée est en vérité singulière ! j'ai cru qu'elle ne me rendrait pas ma Fille. . . . C'a été la seule cause de notre petite altercation. J'étais un-peu depitée, il est vrai, de voir un Enfant de six ans, préférer une Etrangère à sa Maman ; & cela peut m'avoir arraché quelques expressions inconsidérées. Quant à la pièce de mouffeline, il était juste que je la reprisse : C'est à mon Mari à payer la pension de sa Fille, & non pas à *M. Volmin*. Aureste, dans tout ce que j'ai dit, si le fond n'est pas contre votre Pretendue, il faut convenir que les apparences ne sont pas en sa faveur. Je conviens qu'il serait fou qu'elle préférât un Homme tel que mon Mari, fût-il garçon, à *M. De-Romei* : cela ne serait cependant pas sans exem-

plé. Ce que j'ai dit de M. Lefort, est un effet de vivacité ; je ne le pense pas : une Jeune personne de la figure de Desirée , n'est jamais la Complaisante d'un Vieillard ; il faudrait pour cela des circonstances qui n'existent plus depuis long temps Ne soyez donc pas en colère , monsieur , ni contre moi , ni contre votre Pretendue : Ses torts envers moi ne vous regardent pas ; & les miens envers elle , ne doivent nuire qu'à moi dans votre esprit.

Je suis , &c.

CIV. LETTRE.

De Desirée , à mademoiselle Cardin.

HA ! ma Chère , quel Monstre , que cette madame Jeandever ! quelle noirceur ! quelle adresse à faire du mal , à en dire , à le faire croire ? Je ne saurais , depuis hier , revenir de mon étonnement ! Que d'horreurs elle m'a dites !.... Elle était revenue pour

repandre sa Fille ; elle était en fureur , avant de monter , sans doute ; car je ne lui ai dit qu'un mot : — Mais , êtes-vous bien fixée à Paris-? Elle m'a répondu , que j'étais une insolente. Je la regardais étonnée , & mon air singulier a augmenté sa colère. Je n'étais qu'étonnée , je vous assure ; jamais cette Femme ne m'avait parlé qu'avec politesse , & je pourrais dire avec reconnaissance. Je me demandais à moi-même , si elle était folle ? . . . Elle a parlé seule durant une heure , faisant passer en revue toute ma vie : Je ne fais , en-verité , qui l'a si bien & si mal instruite ! . . . Enfin , je lui ai témoigné ma surprise , & M. De-Romei est entré dès la première phrase. Elle a repris devant lui sa politesse ordinaire , avec une facilité qui m'a fait voir toute sa fausseté. Je n'ai rien dit : Elle a emmené sa Fille : nous avons pleuré , l'Enfant & moi ; la Mère avait repris une pièce de mouffeline , que je tenais du Mari , & que je m'étais

chargée de vendre avantageusement dans mes Connaissances. J'ai observé qu'il falait que je la rendisse à qui me l'avait donnée. Elle a insisté, mais poliment, & un coup-d'œil de M. De-Romei m'a fait ceder. Elle est partie, & j'ai parlé. M. De-Romei avait tout entendu !... Je vous avouerai, ma chère Amie, que cet aveu m'a cruellement mortifiée ! & par contrecoup, j'en ai furieusement voulu à la Jeandevert !... Vous imaginez facilement tout ce qu'elle a dit ; puisqu'elle vous a parlé à vous-même contre moi. Les choses les plus invraisemblables blessent un Homme qui veut épouser une Fille à laquelle il fait la fortune ; & l'avanture prétendue avec M. Lefort, ne devait pas être connue de M. De-Romei. Voici la vérité, ma chère Amie, que je vous ferai prouver ici, à votre première visite, par des Personnes dignes de foi. J'étais jeune, on me disait jolie : mon Père, qui s'était ruiné, avait quitté sa boutique de maître Serrurier,

& travaillait compagnon. M. Lefort ; qui me voyait très-souvent chez mad. Lefèvre , apprit mon malheur , & que j'alais être sans azile , sans autre moyen de subsistance , que mon petit talent de coïseuse , dont j'achevais à peine l'apprentissage : Il dit à mad. Lefèvre , son Amie : — Je suis âgé , infirme ; j'ai trois chambres séparées , dont une ne me sert pas : j'en cède une à cette Enfant , à condition qu'elle me fera mon chocolat le matin , & qu'elle en prendra sa part ; que le soir elle fera du feu , pour elle & pour moi , & m'attendra jusqu'à dix heures : je ne rentre jamais plus tard : Je mets encore dans mes conditions , qu'elle recevra mes lettres , & qu'elle repondra pour moi : mais , tout cela sans gêne , elle vaquera à ses affaires , & je ne lui demande que ses momens perdus. Mad. Lefèvre connaissait M. Lefort : elle vit toute sa générosité adroitement cachée : elle sourit , & me dit d'accepter. Cette Femme est si respectable , que son

aveu est un garant suffisant. J'ai donc occuper la petite chambre inutile à M. Lefort ; je lui rendis les soins dont il avait besoin , comme s'il eût été mon Père , & il en prit les sentimens. Lorsqu'il se presenta quelques Partis , ce fut lui qui les examina , & qui les fit congédier. C'est par lui que j'ai connu M. De-Romei : c'est lui qui fit mon éloge , & qui determina le genre de son attachement. Mon Pretendu a été témoin de ma conduite avec M. Lefort , & jamais il n'a trouvé mauvais que je fusse reconnaissante. Mais un Mauvais-esprit , une Mauvaise-langue empoisonnent tout. Je pense que M. De-Romei va se retirer.... Ne croyez cependant pas , mon Amie , que je rejete toute la faute sur madame Jeandever ! Hâ ! si M. De-Romei m'avait été solidement attaché , se serait-il laissé affecter par les discours d'une telle Femme ? En voulant me desservir , elle me fait peut-être éviter mon malheur ! Que serais-je devenue , si , méprisée dans le mariage , les repro-

ches & l'infidélité s'étaient réunies pour me tourmenter ? O ma chère Adelaïde ! je suis bien affligée , mais je l'aurais été mille fois davantage ! Je vais me borner , bannir ces idées d'opulence qui m'ont si peu occupée : je vais choisir un Mari honnête homme & mon égal Hé ! puissé-je en trouver Un comme notre Ami , le généreux Mari de Celle dont je me plains ! . . Adieu , ma très-Chère ! Je vous dois pourtant à cette Femme , & quand j'y pense , je la hais moins.

C V. L E T T R E.

Reponse.

Nos idées sont les mêmes , ma chère & bien chère Desirée ! je vais me marier aussi , au tout pareil de notre Ami Jean-devert ; c'est ce qui me décide. Quant à sa Femme , elle est si double , qu'il est dangereux de la voir : je m'en suis débarrassée , en ne répondant pas à ses

invitations : Je veux tâcher de m'en faire oublier. Je suis indignée de sa conduite envers vous ; elle ne me surprend pas ; j'en avais vu déjà un échantillon , comme vous savez.... Je me doute que vous prendrez l'Oncle de votre petite Fanchonette : je vous approuve fort ; c'est un Homme solide.... Mais peut-être M. De-Romei y réfléchira-t-il à deux fois , avant de manquer son bonheur : car vous le rendriez heureux , j'en suis sûre. M. le P. m'abandonne absolument : il ne peut soutenir l'idée que j'appartienne à un Homme. J'ai mis un terme à mes sacrifices , parceque j'ai tout-à-l'heure vingt-cinq ans : c'est l'âge du mariage , ou jamais. Je ne crains pas que mad. Jean-devert fasse manquer le mien , car elle ne le saura pas. Sa Belle-sœur est furieuse contr'elle , sans que je sache clairement pourquoi : j'entens seulement , qu'elle lui reproche de l'indécence & du scandale. Il est vrai que j'ai peu connu de Femme qui fût aussi scan-

daleuse ! Elle ne fait rien couvrir , que si maladroitement , qu'on devine toujours au-delà de la vérité. On assure qu'elle couche dans la même chambre que son Marchand , & qu'on met la clef à la porte le matin , pour les Filles du Frotteur , qui viennent faire l'ouvrage de la maison : Ces Filles entrent , & voient tout ce qui en est. Je presume que c'est-là ce qui met si fort en colère mademoiselle Margot. Elle n'est pourtant pas fâchée qu'on vous ait ôté la Petite ; parcequ'elle pense que toutes les Joliespersonnes sont des coquettes : Elle n'a pas d'autre grief contre vous ; car elle ne croit pas un mot de ce que lui a dit sa Belle-sœur à votre sujet. Je ne m'y fierais cependant pas ! Elle est devote , & la medifance , surtout la calomnie , chatouillent furieusement la credulité des Devotes ! . . . Passez-moi ce petit trait , ma Bienbonne-amie , & croyez-moi pour toute la vie : Votre , &c.

C V I. L E T T R E.

De M. De-Romei.

SOYEZ contente, madame, je suis marié d'hier ; vos conseils m'ont déterminé : cependant j'ai des repentirs ! .. J'adore Desirée : Vous m'avez promis de l'amener facilement à être ma maîtresse ; si vous ne réussissiez pas , je maudirais votre prudence & la mienne. Il est vrai que la dot de ma Femme est excellente ! mais j'adore un-peu plus Desirée depuis mon mariage, qu'auparavant. Hâtez-vous ; mais ne précipitez rien : agissez sûrement ; faites bien valoir vos raisons. Elles ne sont pas à mépriser ; puisqu'elles m'ont déterminé, elles peuvent décider une Jeune-fille. La confiance renaît ; j'aurai Desirée, & je n'aurai pas fait un sot mariage. Je vous remercie ; mais travaillez pour moi , & comptez sur ma reconnaissance.

CVII. LETTRE.

Reponse.

Y pensez-vous ? Quoi ! vous avez été la dupe d'un persiflage ? Moi , proposer à Desirée d'être votre maîtresse , après que vous l'avez bercée de l'idée qu'elle serait votre femme ! Elle me cracherait aux yeux ; & si vous vous presentiez , elle vous arracherait les vôtres. Je ne fais pas de ces gaucheries-là ! je n'ai travaillé que pour votre honneur , & non pour votre plaisir , en vous faisant éviter un sot mariage : vous étiez deshonoré , si vous eussiez épousé une Coïseuse , d'une reputation équivoque ; ce qui ne me signifie pas mauvaise , mais douteuse. Vous êtes marié ; votre Femme est riche , jeune , & par dessus , aimable ; elle vous fait honneur partout : vos Ennemis sont confondus ; votre Oncle est enchanté. Ces avantages ne sont-ils pas encore

assés grands, jetez les yeux sur Celle qui vous les a procurés par son adresse? Elle vous aime tendrement, purement, desintereffement; faites-en votre amie, & soyez sûr qu'elle vous conduira bien, sans perils, sans écarts, & surtout sans troubler votre menage. Une Femme de mon merite vaut bien une Bellote. Lisez la petite pièce que je vous envoie.
(Elle est-supprimée, & j'y-substitue le Memoire suivant:

L'Academie-Françêse êt la legislatrice naturele de l'Imprimerie. Dès que j'us commancé d'aprandre cet art, je sentis toutes les irregularités de notre orthographe, é je crus antrevoir le moyen de les corijér; c'êt le resultat de mes reflexions, qe je soumets ôs lumières de cete respectable Compasie.

Si la Lange-francêse n'êt pas de toutes les langes vivantes cele dont la prononfiation frape le plûs-agreablement l'oreihe, sa construction, qi êt la plûs-rèsonable é la plûs-naturele, remplace se qi manque à son armonie, sans dimi-

nuer sa majesté. C'êt injustemant que les Italiéens ont pretandu qe notre lange êt moins propre qe la leur a l'antousiasme de la Poésie. J'an-donne pour preuve ses Ouvrages admirables qu'ont-produit les *Corneille*, les *Racine*, les *Qinôt*, les *Despreôs*, les *Lafontène*, les *Vol-tère*, les *Bernis*, les *Blin-de-sint-more*; ses petits poèmes, ses jolis Pièces qe l'*Almanac-des-Muses* rassamble depuis quelques-années; janre bien-ôdessus des Sonnets de l'Italie moderne.

Les sons dont notre Lange êt-composée, sont quelqefois sourds, mès jamès rudes; leur extrême variété ôte l'annuyeuse monotonie q'on ne peut s'anpêcher de santir an-prononsant l'italien ou l'español: la lettre *z*, qui donne tant de grâse à la première de ses langes, quand ele êt sinple, é plûs ancore lorsqu'ele êt redoublée, vient adoucir la fin de la moitié de nos mots é les lier avec le suivant, d'une manière offi coulante qu'agreable. Cant à notre poésie, ele êt plûs-variée, plûs-nuancée

qe

que celle des Italiens. On trouve souvent dans les meilleurs Outeurs de saine Nation, des vers desuete sur la même rime. An-voici un egsample, pris du *Rixardet*, qui me tombe sous la main :

E fece nel ferrarsi un tale scoppio
Quando del Grasso si-schiantò l' omento,
Che stordì tutti. E serpellina : L'oppio
Or più non grava quel pazzo istrumento
(Disse ridendo) e sero gobbio o stroppio,
Or sarà fuor di pieghe e fuor distento,
E al Giovin disse ch' ella amava tonto
Ecco una vedovella in nero manto.

Je demande, si l'orèhe ne sera-pas plus-flatée de l'agréable mélange de rimes qu'offrent seus-si, que je prans ô-azard dans un Opera de Qinôt :

Barbare ! quel amour, qui grand-soin d'inventer
Les plus-odibles mots que la raje peut fère !

Bienheureux qui peut éviter

Le malheur de vous plère !

O Dieux ! injustes Dieux ! que n'êtes-vous mortels !
Fût-il que pour vous seuls vous gardiez la vanjancel,
S'êt trop, s'êt trop-souffrir leur crüeile puissance,
Xaffons-les d'isi-bas, ranversons leurs ôtels !

[Elle citait encore quelques-autres exemples dans les deux langues ; mais je les supprimé.]

II. Part.

Q

S'êt sète Lange si-bele, que Jandev
vert ôse traiter de jargon barbare, non-
analogue! Barbare luimême, é blaffema-
teur du goût!.... Mais je m'arête: si
son crime étêt-connu, toute la Nation
s'an-ferèt-justise!

..... Audacia certè
Laus erit & voluisse fat est.

CVIII. LETTRE.

Replique.

J'y suis enfin, Femme artificieuse!
tu as fait le malheur de ma vie: n'at-
tens de moi que le mepris, la haine,
& l'exécution. Va! remercie les loix;
les Monstres tels que toi sont à étoufer.

CIX. LETTRE.

A Madame De-Romei.

Madame:

PARDONNEZ à une Presqu'inconnue;
la liberté qu'elle prend de vous écrire:

je vous remettrai cette lettre moi-même, parcequ'il est important qu'elle soit secrète. Il ne faut pas que votre Mari se doute de notre liaison ; & alors elle vous fera très-utile. Je connais tous ses secrets : il avait une Inclination , que le charme de votre beauté a éclipfée , peut-être détruite ; mais il est à craindre qu'elle ne renaisse un-jour . . . Pardon , madame , je sens que je ne suis pas polie : mais je suis mieux pour vous : Desirée est une de ces Beautés que les Hommes ne quittent pas sans regret : je m'offre à vous menager un entretien avec cette Fille , si vous êtes curieuse de la connaître ; je vous donnerai ensuite les moyens de la détruire sourdement dans l'esprit de votre Mari : Car il ne ferait pas extraordinaire , qu'après avoir offert le mariage à une Personne si fort au-dessous de vous , il ne lui proposât quelque jour de l'avoir pour maîtresse , & qu'elle n'acceptât : car cette Fille n'a que son metier de coïseuse ; la Pau-

vreté, vous le savez, madame, donne la main à la Bassesse. J'ai un-peu contribué à éloigner M. votre Mari de la Coïseuse : c'est à ce titre, que j'offre de vous servir, madame, & de travailler à la conservation de votre bonheur par mon zèle. Je suis avec respect, &c.

CX. LETTRE.

Reponse.

J'AI montré votre lettre à mon Mari : Ni lui, ni moi, n'avons besoin d'Entremetteuse, madame. Occupez-vous de vos affaires, de votre maison, de vos Enfans ; soyez décente, aumoins avec votre Galant, & laissez-nous tranquiles.

CXL. LETTRE.

A sa Sagefemme.

MON DIEU ! que vous êtes bonne !

je ne fais comment vous remercier des peines que vous vous êtes données ! J'ai fait exprès un grand baptême, & j'ai invité l'Homme de qui mon Mari depend, pour lui imposer. Je ne suis pas fâchée cependant, de ce qu'ils ne vivront pas, leur santé n'étant guère sûre. Vous avez bien fait d'en avertir au Dépôt. Deux Jumeaux, & deux Garçons ! Hâ ! que c'est dommage ! Je desirais un Garçon. Mon Marchand est inconsolable, de la nécessité où nous sommes de les mettre aux *Enfans-trouvés*. Mais, comment faire ? Il n'y a pas le moindre doute. L'état de ma santé avait effrayé l'Homme, & il s'est tenu bien loin de moi. Il va partir pour aler en province, chés sa Mère, où il se propose de s'occuper utilement. Prenez, je vous prie, tous les moyens nécessaires, pour que je puisse un-jour retrouver ces petits Infortunés, s'ils en reviennent. La vieille Sagefemme qui vous a remplacée, ne se doute de rien.

CXII. LETTRE.

De la Sagefemme , à Jeandevert.

Vous partez : c'est le plus sage ; nous sommes toutes-trois du même avis , Desirée , Adelaïde & moi. Il n'y a pas de remède ; ça se voit à l'impudence de la Personne en question. Qu'ils s'arrangent dans leur crapule : mais il ne faut pas leur laisser votre Fille , qui a de trop mauvais exemples sous les yeux : Elle a été battue l'autre-jour devant moi , pour avoir tutoyé Volmin , sans-doute d'après ce qu'elle entend : Il faudra pretexter de l'emmener avec vous , & la laisser avec Desirée ou avec Adelaïde : je la prendrais , sans mon état ; mais Desirée & Adelaïde la demandent. Quant aux Petits , ça ne vivra pas , vous pouvez en être sûr : ainsi , tranquillisez-vous. Cependant , je m'informerai de leur situation. Je continuerai de voir la Mère , pour vous

obliger, & vous marquer l'estime que je fais de vous. Nous sommes enchantées toutes-trois du nouveau parti que vous prenez : vous avez en nous des Amies solides ; le lien qui nous unit est l'estime ; il ne se farde jamais , quand on pense comme nous pensons tous quatre. Allez chés votre bonne Mère , respirer un air plus pur ; car celui de votre logement est bien mal-sain !

Adelaïde , ou mad. Dujour est enceinte : Pour Desirée , son mariage ne se fera pas encore : M. Marivert est fort aimable , fort honnête ; mais il prend des informations humiliantes : Il dit pour ses raisons : — *Il faut que la reputation de mon Epouse soit pure comme celle de la Femme César ; elle n'en sera que plus heureuse ensuite.* Desirée ne se fâche donc pas , mais elle craint les calomnies. Adieu , mon cher monsieur. Ecrivez-nous à toutes-trois , à votre adresse , rue du-Mail , près la Place-des-Victoires.

CXIII. LETTRE.

A son Mari.

IL faut convenir que vous vous mettez bien à votre aise ! Vous partez , & vous me laissez sur les crochets de M. Volmin ! Après cela , vous vous plaindrez des discours , & vous direz que j'y donne lieu ! Si votre bonne Mère savait votre conduite à mon égard , elle vous tancerait comme il faut ! Il fallait au moins me laisser à recevoir ce qui vous est dû chés M. Laquille , ou chés mad. Du-Rouvre. On n'a eu presque rien de ce que vous aviez laissé à vendre , & je ne m'en prens qu'à cela , depuis que vous êtes parti.

(Sur un papier séparé).

J'ai écrit ma lettre devant Volmin , & je savais qu'il la lirait : Je voulais le fonder , car c'est lui qui a désiré le plus ton voyage : ainsi , tu ne feras

CXIV. LETTRE. 369

à ma lettre que l'attention qu'elle mérite. Ma Fille est ici : je l'ai voulu avoir : ces Begueules m'en auraient fait haïr, & je veux la former moi-même. Adieu, mon Bonami. Mille tendresses à ta bonne Mère.

CXIV. LETTRE.

Reponse de Jeandevert, à mad. Regains.

MADAME & chère Amie : C'est avec la plus grande douleur, que j'apprens, par la lettre que je vous renvoie, que ma Fille n'est plus avec ma chère & vertueuse Commère. De tous les malheurs, c'est celui que je redoutais le plus. L'Enfant est dans sa septième année, & commence à comprendre : Je suis très-affligé ! Vous voyez par la lettre de la Mère, qu'elle a la malheureuse manie de vouloir être fausse avec tout le monde..... Mais, que dis-je ? peut-être ne l'est-elle qu'avec moi ; peut-être Volmin

Q v

n'a-t-il pas vu la lettre ; & qu'elle me dit ainsi son sentiment ? C'est un labyrinthe inextricable , que le cœur de cette Creature ! Elle fut transportée de joie , au premier mot que je lui dis de mon voyage ici ; elle a pressé mon départ : mais un caprice peut lui faire desirer mon retour. De mon côté , je voudrais être à Paris , à cause de ma Fille : cependant , je suis ici dans une tranquillité profonde ; un charme inexprimable est répandu autour de moi : Dès que je sors , je me rappelle les lieux où mon enfance s'est écoulée dans l'innocence , où je ne desirais que la solitude de nos campagnes. Je me suis amusé à retracer ces années premières de ma vie ; car j'ai tout mon temps ici ; rien ne me distrait : on n'y voit Personne : à peine le Curé me prend-il une heure ou deux par semaine. Quant à ma bonne Mère , je la vois aux repas & à ma recreation : je vais lui servir de manœuvre , à quelques ouvrages qu'elle s'amuse à faire , pour

enclorre quelques heritages qui tiennent à la maison. Cela fini , je me retire dans une espèce de donjon isolé , où je travaille , je lis , j'écris mes lettres , &c. C'est une vie bien agreable , que je mène ici depuis deux mois ! Que ne peut-elle durer ! Degagé de peines , de soucis (moi qui en étais accablé) , je me lève le matin , n'ayant à faire que ce que je voudrai. Je fors par le plus beau temps , pour respirer l'air le plus pur : je parcours le jardin , l'enclos : je rentre ; un déjeuner sain m'attend. Je monte ensuite à mon donjon , & je travaille , jusqu'à ce que la voix de ma Mère m'appelle pour dîner. Nous mangeons tête-à-tête : sa cuisine est bonne , quoique frugale ; mais elle fait si bien la faire ! Dailleurs l'excellent laitage , les œufs frais , les herbages salubres ne nous manquent pas ; car j'aide ma Mère dans la culture de son jardin. . . . Toujours heureux , je me rappelle un temps plus heureux encore. La petite Johnson ,

Q vj

que ma Mère croit à moi, n'empoisonne pas nos plaisirs : c'est une douce enfant, d'une naïveté si touchante, qu'elle fait les délices de ma bonne Mère. A ce titre, je la chéris. Je m'attendris quelquefois, en me promettant de servir de Père à cette aimable Enfant..... O mes chères Amies, car j'écris pour trois, vous, mademoiselle Desirée & madame Adelaïde ! que n'êtes-vous ici pendant huit jours seulement, avec ma Fille ! ce seraient les plus heureux jours de ma vie ! Dites, serait-il impossible que vous fîssiez cette partie ? L'air est si pur ici, que vous y feriez provision de santé pour tout l'hiver. Vous seriez la meilleure des Femmes ; elle vous croirait des Deesses, tant vous êtes belles : votre vue la rejouirait ; car elle fut belle aussi.... Je lui ferai écrire à ma Femme, pour qu'elle vous confie ma Fille, à vous, madame, pour une quinzaine de jours, sous quelque prétexte que nous trouverons bien... Ces idées, cette douce espérance me feront

passer de bienheureux momens. Je vais profiter de leur charme, pour me rapeler mon enfance, & vous en decrire les amusemens..... Helas! j'ignorais alors, que je serais aussi malheureux que je le suis devenu! j'ignorais que je serais avili, deshonoré... Oui, mon deshonneur m'étonne! Par quels degrés j'y suis descendu! comme les passions d'une Femme..... m'ont précipité dans un gouffre de fange!... Je pleure quelquefois amèrement! Je pleurerai, mais avec plus de douceur, en écrivant mes détails enfans.

Adieu, mes chères & belles Amies! Ne m'oubliez jamais; j'ai besoin de vous connaître, de songer à ma Mère, à ma Fille, pour ne pas abhorrer votre sexe. Hâ! qu'une Femme soit infidelle! c'est un grand mal, sans doute! mais qu'elle soit impudente, au point de se complaire au deshonneur de son Mari; qu'elle soit d'une fausseté atroce; qu'elle ne soit à son aise que dans la plus vile intrigue; qu'elle

brouille sans cesse tout le monde , & fasse du mal à tout ce qui l'entoure , voila ce qui me desole ! . . . Mais lisez ma petite Histoire ; elle effacera ces tristes idées.

Nota de l'Editeur. Aulieu des details de son enfance , je n'ai trouvé en cet endroit que le morceau qu'on va lire : mais il est bien de l'écriture de Jeandeyert.

LES premières années de ma vie n'ont rien d'assés intéressant pour m'y arrêter ; le nom de mon pays , qui pourrait me faire connaître , est inutile ici. A l'âge de 22 ans , je vins à Paris. Que cette grande Ville fut me plaire , dès le premier instant que je commençai à y respirer ! La mediocrité , ou plutôt la bassesse de ma fortune , qui m'obligeait de travailler pour vivre , m'empêchait de suivre dans une étendue , même assés limitée , mon grand penchant pour le plaisir. Je ne pouvais lui consacrer que les dimanches & fêtes.

Ces jours-là, les Belles (de ma condition, cela s'entend), les promenades, les spectacles, ordinairement suivis d'un souper peu somptueux, avec deux ou trois Amis choisis, m'occupaient successivement. J'avais assés l'esprit du monde de mon état, pour être bien-venu dans les compagnies; nos Beautés, à nous autres Gens du commun, peu ceremonieuses d'abord, sont retives, quand on veut traiter les choses à fond; j'étais accueilli de toutes, parce que je les fournissais de chansons; mais comme je ne parlais pas mariage, & que je voltigeais de l'une à l'autre, l'on ne me permit jamais que de légères libertés: l'on ne se gênait pas avec moi: je pouvais prendre un baiser sur une bouche charmante; on me repoussait faiblement: j'ai même quelquefois, en badinant le matin, surtout avant que Mademoiselle fût coiffée, collé deux lèvres de feu sur une gorge de neige. Hô! là, on me repoussait plus fort, & l'on ne souffrait pas que je recidi-

vasse. Mais sur l'œil, sur le front, sous le menton, audessous d'une oreille qui ressembloit à une rose, cela m'était acquis, & ne tirait pas à conséquence. J'ose dire que ce genre de volupté m'a paru le plus doux que l'on puisse goûter : Quelqu'un croira que j'avance un paradoxe : je ne suis pas assez éclairé, pour lui dire que non ; mais, d'après mon expérience, j'assure qu'ayant aimé depuis une très-belle Personne, avec toute l'ardeur dont un cœur est capable, & goûté avec elle tous les plaisirs que le Sacrement autorise, j'ai comparé ensuite les degrés de volupté par où j'avais passé, & je n'en ai point trouvé qui égalât le plaisir délicat de baiser tour à-tour ces jolies parties d'un minois qui nous caresse.

Au-sortir de chés Manon, Tonton, ou Louïson, je trouvais mes Amis : je les avais choisis tous, & pour l'esprit & pour la condition, de la plus parfaite égalité ; l'un était Imprimeur, le second Apothicaire, le troisième Epicier. Ce

serait ici le lieu de faire l'éloge de trois Amis dignes de ce nom , mais ,

Remuant leurs lauriers , je crains de les flétrir.

Tous quatre du même âge , nos amusemens étaient les mêmes. Nos parties-de-plaisir commençaient par la promenade ; l'admirable jardin des Tuileries , le Luxembourg, le Jardin-du-Roi, quelquefois le Palais-Royal , & très-rarement les Boulevards , étaient alternativement parcourus. J'avouerai qu'aux Tuileries, je n'ai jamais passé devant la statue de cette illustre Romaine , qui s'étant poignardée la première, pour donner l'exemple à son Mari , lui dit , en retirant le fer de sa poitrine , *Tiens , Pætus , il ne fait point de mal* , sans éprouver un sentiment de veneration , qui approche de celui que m'inspire celle du plus grand , du plus juste & du meilleur de nos Rois , Henri-IV. A la promenade succédait la Comédie. Deux fois par an nous allions à l'Opera, à moins que l'on remît sur le theatre

quelques-unes de nos anciennes Pièces : alors nous les suivions , autant qu'il était en notre pouvoir. Il faut pourtant avouer que , parmi les modernes , Un de mes trois Amis , plus éclairés que moi , fut enchanté d'un Acte des *Fêtes de Paphos* : Mille fois il nous dit que l'adorable Arnoult , quoique déplacée dans les enfers , y paraissait de façon à ravir les Spectateurs jusques dans les cieux. Il faudrait un pinceau plus delicat que le mien , pour louer cette belle Actrice , dont les talens superieurs font les delices des Amateurs éclairés du spectacle où ils brillent.

Nous alions à la Comedie-Italienne , quand on y donnait des Pièces mêlées d'ariettes. L'inimitable Acteur qu'on dupe dans la *Bohemienne* , & qu'on traite mieux dans le *Maître-de-musique* , faisait toujours passer dans nos ames la douce ivresse , & l'enchantement qui régnait dans la sienne. L'aimable Femme d'un Auteur léger , qu'on trouve adorable , sous le nom de *Ninette* ,

& même sous celui d'une *Servante* effrontée, est au-dessus de tout éloge. Que l'humanité doit à ce Couple parfait, doué des plus heureux talens ! Comme un autre Prométhée, Favard, tu fais de beaux corps ; mais ta délicieuse Epouse leur apporte ce feu divin qui les animait. Que t'aurait servi de faire ce chef-d'œuvre du goût français, cette *Nicette* enfin, si tu n'avais eu ta Compagne pour y donner l'âme ? L'on voyait encore sur ce théâtre deux charmantes Sœurs, nièces d'un Valet, qui assés souvent empêche lui seul qu'on ne s'endorme à une Pièce de declamation : L'Une y brillait par ses talens ; je l'ai vue dans une Pièce, plus *Ecole-des-Femmes* que celle de Molière, & dans le *Larcin* fait à la Fille d'Aristide, un an avant sa naissance : l'Autre y charmait par ses grâces, qui lui tenaient lieu de talens & de beauté. Une grosse Maman, faite au tour, y charmait aussi, en chantant : *Ma pauvre Maîtresse se laisse aler*. Nous y vîmes un-jour la plus jolie des Vero-

nezes faire un rôle d'Agnès ; elle y réussit, & j'aurais pris du plaisir à voir son Amant se meprendre toujours par modestie, quand elle lui donnait quelques preuves de tendresse, s'il n'eût pas déclamé si mal. Le Masque noir ne m'a plu qu'avec le Sauvage de bon-sens, qu'on fait venir d'un Nouveau-monde, nous dire nos vérités. Je dois pourtant avouer que mes Amis, dont je mettrai toujours le discernement au-dessus du mien, louaient beaucoup cet Acteur, qui faisait *au-parfait*, disaient-ils, dans les Pièces-italiennes, & dans quelques Comedies-françaises.

Le Spectacle-français était notre goût favori ; il fallait qu'il y eût aux Italiens de l'excellent, ou du nouveau, dont on nous dît du bien, pour nous y attirer. Jamais préférence ne fut plus juste. A l'Opera, l'harmonie vous donne un plaisir vif ; elle enlève l'ame. A la Comedie Italienne, les ariettes vous charoüillent ; vous riez : mais au Spectacle-Français, la beauté des pensées,

l'élevation des sentimens , le naturel de
 l'expression , vous donnent un noble
 plaisir , que vous n'éprouvez que là.
 La Tragedie , moins utile que la Co-
 medie , vous élève au-dessus de l'hu-
 manité : Dans ces momens où un Ac-
 teur habile fait passer par ses gestes ,
 ses attitudes & sa voix , le feu qui l'a-
 nime , dans le cœur d'un Spectateur ,
 le plus lâche est un Heros : s'il pleure
 alors , il pleure noblement. Que je
 voudrais pouvoir rendre aux Auteurs
 qui ont illustré cette Ecole de vertu , une
 partie de ce que je leur dois ! Com-
 bien de fois ne m'ont-ils pas depouillé de
 moi-même , pour me donner leurs senti-
 mens , & m'élever aussi haut qu'eux-mê-
 mes ! Il est impossible d'exprimer la
 volupté que j'éprouvais dans ces extases
 naturelles que me causait *Merope* , inter-
 rogeant , excusant & condamnant tour-
 à-tour son Fils , qu'elle ne connaît
 pas. Pendant tout ce temps , l'âme
 est sur ses lèvres , prête à sortir : ce
 Fils est condamné ; elle va l'immoler à

lui-même ; elle lève le bras pour frapper ; l'âme part ; tous les sens demeurent suspendus , & l'on ne revient à soi , que pour verser des larmes de joie , causées par la plus belle des reconnaissances. *Electre* converse avec son Frère , qu'elle trouve auprès du tombeau de son Père , sans le connaître ; elle soupçonne que c'est Oreste , à qui elle parle ; elle le croit , en voyant ses larmes ; elle le dit avec transport : Quelle foule de mouvemens subits cette belle situation produit dans l'âme ! Le Spectateur pleure avec eux.... L'utile Comédie peint les mœurs , les ridicules , les vices : elle rend ces derniers toujours odieux ; la vertu , toujours aimable , même quand elle est malheureuse : Tantôt l'on voit une Femme vertueuse , supporter patiemment les infidélités d'un Mari ; elle l'aime ; elle attend qu'il revienne ; jamais l'on n'aurait su son malheur , si une Amie pénétrante , qui fondait là-dessus son dégoût pour le mariage , ne l'eût decelé , d'après certaines conjectu-

res qui avaient la force de preuves : Tantôt une Fille , qui dedaigne l'Homme vicieux , qui veut la perdre : une Mère , sage & desintereffée , qui refuse l'Amant aimé & digne de l'être , quand sa Fille n'est plus un parti avantageux pour lui : un Amant tendre , pieux envers un Oncle qui merite sa tendresse , bon ami , genereux : un Homme de - qualité , modeste , reconnaissant , grand dans le malheur même , qui recouvre avec transport une Epouse adorée : voilà quelques-unes des vertus que j'aime , & que fait aimer l'instructive Comédie. Mes Amis & moi , qui adorions les talens partout où nous les trouvions , ne pouvions manquer d'aimer ce Theatre , où l'on voit les premiers Acteurs de l'Europe. L'Actrice si grande dans *Semiramis* , qui peint si bien la jalousie dans *Andromaque* , qui est unique dans *Rodogune* ; Celle qu'un Artiste habile a peinte , attendant la mort , dans une attitude inimitable , sous le nom d'*Hypermetre* ; cette

Fille aimable , charmante en son air romme , jeune , malgré ses années , qui dans une Isle deserte , ne paraissait que vingt ans : l'adorable Nymphé , qui l'y accompagnait... mais une mort prématurée l'enleva : ne reveillons pas nos douleurs !... la Coquette du *Misanthrope* , faite pour peindre la nature , qui nous enlève dans une scène du *Prejugé* : cette charmante Soubrette , qui dans ses yeux apporte la joie aux Spectateurs ; tantôt Suivante , tantôt Maîtresse , tantôt Homme de guerre , partout elle enchante également : le comique , le sérieux , tout est de son ressort ; elle fait verser des larmes dans le *Glorieux* , & rire , dans l'*Esprit-Follet*. Nous vîmes une jeune Actrice , dont les talens ne sont point encore achevés : elle nous charma dans *Zaire* ; mais nous la trouvions mieux , quand elle faisait *Aricie* ; cette fierté qu'elle met mal-à-propos partout , lui seyoit dans ce rôle. Dans la nouvelle *Iphigénie* , ce brillant Acteur qui peint si bien Oreste & l'Amitié , nous paraît

paraît digne d'avoir un aussi fidèle Ami que son Héros. Nous cherissons Celui que tour-à-tour l'on voit muet, menteur, metromane & misanthrope. Mes Amis tenaient pour le plus jeune de ces deux excellens Valets, à qui Momus sert d'Apollon ; moi, pour le plus ancien : quoiqu'âgé, gouteux, il a le corps d'une souplesse admirable : peut-être avais-je tort, peut-être avions-nous tous raison. Ce Théâtre possède encore beaucoup d'autres Acteurs des deux sexes, d'un rare mérite, que le Public appréciait équitablement. Un souper succinct terminait notre partie : on y parlait de la Pièce qu'on venait de voir, des morceaux qui avaient frappé davantage : on s'y faisait des ouvertures de cœur ; chacun s'épanchait avec confiance dans le sein d'Amis qu'il était sûr qui partageraient ses peines aussi-bien que ses plaisirs. Mais nous n'étions pas exempts de défauts : l'on s'imaginait sur ce simple exposé, que nous sommes des Catons, les mo-

II. Part.

R

dèles de Jeunesgens de notre âge, & l'on se trompe.

Gaudet, l'Epicier, avait été mon camarade dans ma Province : il était apprentif chés le Beaufrère de mon Maître d'apprentissage, & amoureux de son Epicière, comme je l'étais de ma Dame. C'était un grand garçon, assés beau de figure, si ce n'est que son nez aquilin était un peu trop long : il aimait les Femmes à la passion ; & mille fois dans notre petite ville, ce goût porté jusqu'à la frenesie, lui avait occasionné des affaires serieuses : Paris ne l'avait pas corrigé.

Bonnet, l'Apothicaire, était un grand blême, sec & froid, ami de l'ordre & de l'étiquette, n'ayant aucun faible, si ce n'est celui que donnent deux beaux yeux : mais il était ceremonieux jusques dans ses plaisirs, & sa manière d'exprimer ses rares desirs à une Belle, était toujours de nature à fâcher une Prude, & à faire éclater de rire une Coquette.

Renaud, l'Imprimeur, était petit,

étrapu, presque bossu, ardent, toujours mis avec goût, & par-là s'attirant une sorte de considération, plein d'esprit, haut, fier, mais jamais impertinent; c'était un terrible Homme pour l'érotisme! Il était tour-à-tour tendre, dévoué, emporté, frenétique, & même libertin. Il était l'âme de notre société: il morigenait Gaudet, il échauffait Bonnet, & il m'amusait.

Quant à moi, je tenais un peu de mes trois Amis; j'avais l'exterieur de Gaudet; j'affectais souvent l'air de Bonnet; & au fond, je ressemblais réellement à Renaud. La trempe de notre esprit était presqu'entièrement la même; nous avions les mêmes idées, la même philosophie: aussi fut-ce Renaud, qui devint mon intime dans la suite, & notre liaison a duré jusqu'à sa mort, arrivée en 1770. Il sera donc souvent question de lui dans ces Memoires...

(*Cætera desunt*).

CXV. LETTRE.

Reponse de Sir Johnson, à la XCVIII.

SI j'ai tardé si longtems à repondre à votre dernière , c'est qu'elle m'a donné beaucoup à penser ! Je vois que vous prenez un train de vie que j'aurais dû pressentir. Si le vice est dangereux pour les Hommes , il l'est au double pour les Femmes : vous augmentez mes remords , en aggravant la faute que j'ai faite d'être votre complice. Qu'avons-nous fait tous-deux ? L'action lâche de tromper un honnête Mari ; de mettre dans sa famille une Etrangère : l'adultère & le crime de supposition se trouvent réunis en nous ! Je suis peuptré de repentir : puisse-je vous inspirer mes sentimens ! Puisse-je vous ramener à la vertu , comme j'ai contribué à vous porter au vice ! O mon ancienne Amie ! il est un Dieu ven-

CXV. LETTRE. 389

geur , que nous avons offensé ! Il en est temps encore , revenons à lui , jetons-nous dans les bras de sa miséricorde !

Je vous envoie l'ordre de toucher ma pension , pour le Fruit innocent de notre crime : c'est une dette que je vous paye : mais songez que c'est un sacrilège de l'appliquer à votre usage : il faut religieusement l'envoyer à la Mère de votre Mari , pour qu'elle en dispose , puisqu'elle nourrit l'Enfant.

Je suis Avocat , de ces jours-ci : je vais faire mon stage , & je n'aurai véritablement un état que dans quatre ans. Nous voila dans la maturité , songeons à nous comporter comme il convient à des Etres chretiens & raisonnables. Je suis , &c.

CXVI. LETTRE.

Reponse de Desirée à la CXIV.

C'EST moi qui tiens la plume , mon cher Compère : mais nous sommes ici toutes-trois. Nous avons lu votre

R iij

lettre en commun , nous y repondons de-même. Le desir que vous avez de nous voir chés votre bonne Mère , nous a bien flattées ; mais vous savez les liens qui nous retiennent ici : Mad. Regains a un état scabreux , pour lequel il faut toujours être-là : Mad. Dujour a son nouveau Mari , & vous sentez qu'il serait bien difficile de le faire consentir à une absence. Enfin , moi-même , n'ai-je pas mes petites affaires , qui seraient très-derangées , pour ne pas dire abîmées , si je laissais mes Pratiques au beau milieu de l'été : mais votre proposition ne nous en a pas moins flattées : nous nous en entretenons , & nous goûtons en imagination les plaisirs que nous prendrions auprès de vous en réalité : car nous serions folles du jardin , de l'enclos , des poules , des vaches , de ces bons Payfans , & sur-tout de votre bonne Mère ! Nous voudrions voir le vallon qui fut si peu de temps votre royaume (*). O pauvre Roi ! qui êtes

(*) Ceci a-rapport au Morceau que Jeandevert

devenu esclave, que nous vous plaignons, & que nous voudrions pouvoir alléger vos chaînes ! Elles sont bien pesantes, & armées de pointes aiguës, qui vous font bien souffrir ! . . . Mad. Regains est désolée de ne pouvoir aller respirer votre bon air : sa santé délicate en aurait le plus grand besoin : mais elle a trois Dames, de ses plus chères Pratiques, à quinze jours, un mois, & six semaines du but : sans cela vous l'auriez peut-être elle seule, avec votre Petite, qu'elle aurait facilement obtenue ; car elle a un grand pouvoir sur l'esprit de votre Femme ! L'Enfant se porte bien : Mad. Regains la demande quelquefois, & nous l'amène : elle dîne aujourd'hui avec nous, & nous lui ferons baiser la lettre, précisément à la signature ; vous prendrez le baiser.

Quant à mes affaires particulières, mon Ami, je suis tranquille : votre Com-

avait-inséré dans sa lettre, & auquel il en-a lui-même substitué un autre.

patriote, M. Marivert, qui me fait l'honneur de m'en rechercher, est un Homme solide & raisonnable : il veut me bien connaître : je lui en ai donné tous les moyens, & je le laisse faire, persuadée que si l'on me calomnie, il le verra bien. J'ai toujours Fanchonette : elle est jolie, & plus aimable encore : je tâche de l'instruire, par ce qui m'est arrivé ; elle me promet d'en profiter ; mais le fera-t-elle ? J'observe qu'elle a beaucoup de goût pour les Hommes ! Ce n'est pas un mal, mais c'est un grand danger ! Nous sommes toutes-trois, mon cher Compère, Vos, &c.

CXVII. LETTRE.

De Jeandever, à Desirée.

Ma chère Comère :

JE suis arrivé d'hier : je vous verrai ce soir, si cela vous est possible : Dites-le au Commissionnaire, si vous n'avez pas le temps d'écrire un mot. Nous sommes

au 1.^{er} octobre, & il y a quatre mois que je suis absent. On était demenagé, comme vous savez, & on demenage encore. On ne se trouve bien nulle part, quand on est mal avec soi-même. Nous n'aurons peut-être ce soir qu'un instant; je vais écrire tout ce que je vous dirais; cela vous restera, & les paroles s'oublient.

J'avais encore quelques beaux jours à espérer à la campagne; mais j'ai cru devoir en profiter pour mon retour. Tous nos arrangemens de famille étaient finis, & l'Ouvrage que je faisais venait de se terminer, non à ma grande satisfaction, je ne suis pas content de mon travail: j'ai senti que pour ce genre d'occupation, les Hommes ressemblent à *Antée*; ils ont besoin de toucher de temps-en-temps Paris, comme ce Fils de la Terre sa mère, pour reprendre de nouvelles forces: car *Antée* fut un geant qu'*Hercule* combattit, sans pouvoir le vaincre: mais le Heros s'étant aperçu que toutes les fois qu'il enlevait son

Adversaire, celui-ci perdait de ses forces, il comprit que la Terre, dont *Antée* avait reçu la vie, le fortifiait, dès qu'il y touchait. Hercule alors tint son Ennemi élevé dans ses bras, & l'étouffa. Vous sentez à présent la justesse de la comparaison. Je suis revenu toucher Paris, afin de reprendre une nouvelle vigueur : la compagnie-continuelle des Payfans abâtardit & retrecit les idées ; il faut la vue de la Ville & de son luxe, pour exciter l'enthousiasme : mais j'aurai cet avantage, que j'en sentirai très-vivement l'effet, après un long séjour à la campagne. Sans d'aussi fortes raisons, appuyées du vif desir de vous revoir, je ne ferais pas revenu ici chercher l'enfer. Mais il faut aller par ordre.

J'exposai mes raisons à ma bonne Mère, avant mon départ, & comme elle a un très-bon esprit, elle les goûta. Je me rendis à notre Metropole de Province, la même où, il y a sept ans-&-demi, je me chargeai d'une chaîne de

fer ! J'y ai vu ma Bellemère & ma Bellesœur , toutes les deux fort irritées contre Celle qui irrite tout le monde . Je suis parti le 28 septembre à cinq heures , par le coche , où j'ai fait la société d'une Dame *Mignon* & de ses deux Filles , qui revenaient aussi de passer l'été chés une bonne Mère à la campagne . Cette société m'a été très-agreable ; mais à notre arrivée à Choisi , nous avons fait remarquer de Jeunesbeautés qui m'ont bien donné à penser ! L'Une paraissait vingt-deux ans , l'Autre environ quinze . Je les ai considérées avec attention , ensuite je leur ai parlé . Les discours de la Petite sur-tout , m'ont confirmé dans mes doutes . Hé ! quel gouffre de corruption que cette ville de Paris , centre du goût ! Je me propose de suivre cette Connaissance ; elle pourra me servir . Je suis fâché de n'avoir pu les reconduire , à cause de la Dame avec laquelle j'étais , que je ne pouvais abandonner .

A mon arrivée, j'ai trouvé tout le monde au lit : on m'a reçu d'un air d'humeur revoltante. Je me suis arrangé comme j'ai pu, & j'ai passé la nuit en Homme accablé de sommeil & de fatigue. Aujourd'hui, j'écris, avant qu'on se lève. J'irai vous consulter, pour savoir ce qui sera le mieux à faire. J'ai envie de m'éloigner doucement de ce tripot, de vous remettre ma Fille, & d'abandonner à jamais une Furie, qui ferait mon supplice. Toute sa conduite indigne & revolte : c'est une impudence à laquelle je ne saurais m'accoutumer. Je la crois grosse encore. Ma Fille a grandi ; mais elle est fort maigre : je la crois très-mal avec une telle Mère. J'ai un Ami dans votre quartier, principal locataire d'une grande & vieille maison ; je crois qu'en me logeant bien haut, je pourrai trouver chés lui une chambre à grand marché, où je travaillerai tranquillement.

Je baise vos belles mains ; je salue respectueusement mad. Regains & mad.

CXVII. LETTRE. 397

Dujour : Si vous en avez le temps , faites-leur part de mon arrivée , ainsi que de ma lettre. Je n'ai rien de caché pour votre aimable *Triumdamat*.

CXVIII. LETTRE.

De Volmin.

Ma chère Amie :

JE suis arrivé ici le 11 novembre , à bon port , mais un-peu les fesses écorchées : mais ça se guerira : Je te dirai que je t'ai laissée avec très-peu d'argent , & que je ne voudrais pas que tu fusses à la charge de ton Philosophe , sur-tout dans ta situation , qui m'est si chère : car si Celui-ci est mieux constitué que les deux Jumeaux , & que ta santé soit sûre , je le ferai élever. Il faut consulter mad. Regains , pour savoir si ta santé est sûre : car il faut qu'elle soit sûre , pour qu'on puisse mettre l'Enfant en nourrice ; duquel je

prendrai soin à-jamais, à mes dépens ; te priant que , s'il est possible , il fût baptisé comme Fils de moi Volmin , & de toi , à moins que ça ne fût pas possible : ce qui pourrait être. Je t'envverrai de l'argent , le plutôt possible , car je vais en faire ici. Autre chose n'ai à te mander , que de te bien conserver , & je suis , &c.

Ton Bonami, Volmin.

CXIX. LETTRE.

Reponse.

J'AI été très-enchantée de recevoir de tes nouvelles , mon très-cher Bonami ! j'ai relu vingt fois ton aimable lettre , par laquelle tu m'apprens que tu es heureusement arrivé. Je fais rester ici Jeandevert pendant ton absence ; il couche dans la petite chambre , sur le derrière : Je fais qu'il a encore environ cinq cens livres à toucher ; je les lui ferai dépenser pour la maison , jusqu'à

ton retour : je n'entens pas que le Bonami soit foulé par le Mari : ç'a toujours été mon principe , à moi : ainsi , ne t'inquiette pas. Quant au Fruit que je porte , je crois qu'il y en aura deux , comme l'autre fois. J'ai consulté pour ma sûreté ; j'étais couverte de boutons , qui me causaient des demangeaisons insupportables. J'ai ouï-dire que , faire coucher un Enfant avec soi , ça faisait du bien dans ce cas-là ; & pouvait même guerir ; j'en ai essayé , en mettant coucher avec moi la chère Fille de Jeandevert. J'ai réussi au-delà de mes espérances : mais la Petite est pire que je n'ai été. J'ai dit à son Père qu'il fallait la faire guerir : en effet , ça sera beaucoup plus facile pour elle que pour moi , qui suis embarrassée. Aussi , je le presse , je le tourmente , & je repare ainsi le tort que je puis avoir fait à la Petite : car il serait cruel de la laisser dans l'état où elle est ; d'ailleurs , je puis avoir besoin d'une seconde cure ; & il serait dangereux de prendre l'Enfant

d'une Autre. Voila ma situation. Sois tranquile, mon Bonami; tu m'es plûs cher que tout au monde.

C X X. LETTRE.

A la Barré, Perruquière.

Lest plaifant, mon Ours, qu'on voit, mais à qui l'on ne parle jamais ! je le fais Amoureux de la Dame du *second*, cette figure arrondie, mais si laide de près ! Il la croit jolie, & en parlant d'elle, il ne la nomme que la *Jolie-Dame*. Prevenez-la, vous qui en êtes connue, des fentimens de mon Ours, afin qu'elle lui fasse une belle grimace, quand il la regardera : car il vole à la fenêtre, dès qu'elle paraît à la sienne. Quant à l'Ami de votre Mari, c'est un très-aimable Garçon : mais, que veut-il ? ne voit-il pas que la place est prise ? Adieu, ma chère Barrée, très-bien nommée, malheureusement, puisque jamais vous n'avez pu en avoir !

CXX. LETTRE. 401

Si je savais encore en faire deux , je vous dirais de feindre , & je vous en cederai un : mad. Regains , ma Sage-femme , est obligeante & très-adroite. Mais , tout cela est pour le badinage. N'oubliez pas la *Jolie-Dame* (pretendue) , & encore moins , de dire au grand Garçon , qu'il est bien genereux ! Enverité , si je lui ai inspiré quelque estime , dans ma situation , je l'aurais donc rendu fou , dans d'autres temps : Je ne saurais cependant lui en vouloir du mal ; & c'est le sentiment où je reste , en me disant :
 Votre , &c.

CXXI. LETTRE.

Jeandevert , à Desirée.

Nous avons eu , cette nuit , une scène terrible , ma Femme & moi : Je ne saurais lui laisser l'Enfant davantage ; elle la fera perir. Voici le recit fidèle de ce qui s'est passé :

Vous savez que la Mère était cou-

verte de boutons : mais comme elle prétendait que cela venait d'un lait repandu , & ne pouvait se gagner , elle avait l'imprudence de faire coucher sa Fille avec elle : il y a longtemps que j'ai perdu le droit de m'opposer à rien dans la maison : la crainte des criailleries continuelles , me ferme la bouche , parceque mes occupations demandent de la tranquillité : J'ai donc souffert , après quelques représentations , ce que je ne pouvais empêcher : La Petite est devenue pire que sa Mère ; la nuit , elle n'a pas un moment de tranquillité. On la fait coucher par terre , sur un matelas , à côté du grand lit ; moi je suis dans une autre chambre ; & quand elle empêche de dormir sa Mère , qui se porte bien à présent , Celle-ci lui donne quelques coups de baguette , qui tombent où ils peuvent. Enfin , le mal augmentant , & l'Enfant n'y pouvant tenir , la Mère , qui , je crois , ne pense qu'à elle , l'a cousue dans son drap , si serré qu'elle ne peut

s'y tourner : mais l'Enfant, dévorée par une demangeaison insupportable, s'est roulée par la chambre ! c'est alors que sa Marâtre a frappé avec sa baguette. Je me suis éveillé, aux cris de l'Enfant. Touché de compassion, & tout-à-la-fois transporté de fureur, je me suis écrié, & j'ai dit à la Bourrelle tout ce que j'avais depuis longtemps sur le cœur : j'ai ensuite decousu l'Enfant, & j'ai apporté son matelas dans ma chambre. Vous n'avez pas d'idée de la fureur où la Mère s'est mise : Elle se battait, elle faisait la folle, suivant son usage : car c'est une de ses finesses, de feindre de l'alienation, après une querelle. Ce que j'ai souffert avec cette Creature, est inconcevable ! Caprices deraisonnables, exigences, galanterie, manque d'économie, folie de conduite.... Hô ! le malheureux jour que celui où je me liai d'une chaîne qu'on ne peut rompre !... Mais des plaintes ne sont pas le but de ma lettre, ma très-chère Commère : Sau-

riez-vous un endroit où je pusse mettre & faire traiter ma Fille?
 Ne m'écrivez pas ; votre lettre serait vue , & peut-être ne me la rendrait-on pas. J'irai chés vous sur la brune. Mille choses de ma part à mesdames Regains & Dujour : si vous avez le temps dans la journée , consultez-les ; car je n'ai qu'une Amie dans trois : Aussi , j'aime chaque une de vous triplement , comme joliefemme , comme amie , & comme modèle de vertu. A ce soir , ma vertueuse & solide Amie !

CXXII. LETTRE.

De Jeandevert , à Protane.

JE vous envoie , mon cher Ami , le *Billet de-confiance de 700 liv.* : je vous prie de tenir prête la *Reconnaissance* , attendu qu'un pareil *Billet* me perdrait , si la mort venait à vous surprendre : où trouverais-je une pareille somme , dans ma douloureuse situation ? A la

verité, la pension de ma Fille chés mad. *Manigre*, avec les frais du traitement, formera un objet de cent écus : mais j'espère m'acquitter de cette somme, par l'ouvrage que vous m'avez donné. J'insiste sur la *Reconnaissance*, que c'est un *Billet-de-confiance* que je vous fais, ne voulant avoir aucune affaire louche dans ma vie. Remettez-la, je vous prie, au Commissionnaire, mon apprentif, & un très-joli garçon, pour lequel nous pourrons faire quelque chose un jour, si la fortune sourit à nos entreprises. Je suis fâché que vous ayiez été chés ma Femme : il est des circonstances où l'on doit modérer son zèle ; & celle-là en était une : Elle est en couches & mourante : ce n'était pas le moment d'aler lui reprocher la cause du danger où elle se trouve : l'humanité est la première loi ; elle passe avant le zèle & l'indiscrette devotion. Je vous parle avec franchise, & très-peiné, à cause du scandale que vous avez donné par-là aux Voisins. A la verité, vos

motifs sont purs ; mais cela ne suffit pas toujours, pour legitimer nos démarches.

Je vous montrerai demain ou après un essai de mon travail sur la grande question élevée par votre Antagoniste L. N. Mon sentiment sur cet Homme, c'est qu'il est un fripon dans le commerce, & un charlatan en littérature.

On trouvera cette Pièce à la suite de ces Lettres, si la place le permet.

CXXIII. LETTRE.

A un Horloger.

ENFIN, je suis libre, mon Admirable ! je t'ai tout sacrifié ! Le Marchand de mouffelines a remporté ses meubles, ses marchandises, & m'a laissée, comme tu le verras, dans une petite chambre fort mesquine : mais je suis contente ; je crois avoir tout gagné, puisque je puis être toute à toi. **Me** voilà comme fille : Plus de Mari, plus de Fille, plus d'Amant : je vis de mon

travail, & je sens mon indépendance, avec un plaisir que je n'avais jamais éprouvé. Je ne crois pas que jamais je puisse me remettre avec mon Mari : il était chés sa Mère, dans le temps de la conception ; il n'a pas paru à la naissance de mes deux Jumeaux, que mad. Regains a placés aux *Enfans-trouvés*, parcequ'elle n'a pas cru qu'ils fussent d'une santé bien assurée. Cela vient du Père. J'ai besoin d'une purification, je te l'avoue ; il faut la faire, avant tout, mon Bonami ! C'est une cruelle chose, que cette vie de Paris ! ... La Sara, qui est à-présent en bonne-passe avec M. Timbre, est le premier auteur de cette indisposition, dont je ne m'aperçois presque pas. Voi si tu connais un habile Homme ; je consentirai que tu fasses les frais du traitement : il me semble que j'aurai bien du plaisir à te devoir une chose aussi importante que la santé.

Je fais une Pièce pour l'*Ambigu-Comique*, espèce de petit spectacle.

qu'un Aâteur exitalien vient d'établir sur le Boulevard : j'y consacre les premières heures de la matinée , & je travaille ensuite de l'aiguille , jusqu'à midi , que tu arrives : c'est par toi que je trouve le temps de suivre mon goût : ton dîner , qui me dispense de songer à ma cuisine , est pour moi un avantage sans prix. Aussi , j'aime bien ta Cuisinière , & je veux lui monter ses bonnets gratis. Ma Pièce sera intitulée , *La Fille-naturelle*. Elle sera touchante , à faire fondre en larmes : je te la lirai. Pour faire ma cour au nouveau Directeur , j'ai fait une petite *Dissertation* , sur l'utilité de son spectacle. Je me propose d'aler lui lire ce morceau , en lui annonçant ma Pièce , dont je lui debiterai quelques scènes : Ça le disposera. Tu n'as pas d'idée , mon Ami , du plaisir que je trouve à écrire ! Certainement , j'aurai quelque jour un nom ; mais il est une triste vérité , exprimée par un Poète latin , que tu connais sans-doute : c'est Ovide :

Scripta

CXXIII. LETTRE. 409

Scripta placent à morte ferè; quia lædere Vivos
Livor & injusto carpere dente solet.

III. de Ponto. El. 4. v. 73.

A midi, si tu as le temps de m'entendre, fais-moi songer à te lire ma Dissertation. A tantôt, mon Bonami.

Cette Dissertation a paru en 1772, & peut-être reparaitra-t. elle à la fin de ces 4 Volumes.

CXXIV. LETTRE.

Reponse.

JE viens de lire ta *Dissertation*, mon Amie, & pour ne point avoir de dispute, tantôt à dîner, je te dirai mon sentiment. Tu loues le Directeur; cela est fort bien; mais tu dis du mal des Auteurs, tes Confrères; cela est fort mal, ou du moins fort mal vu: Quand ta Pièce paraîtra, ils la siffleront & la feront tomber: Tu ne pourras jamais en faire aucune qui réussisse: meilleure elle sera, plus-sûrement elle tombera. Voilà mon petit avis: Quant

II. Partie.

S

à la *Dissertation* en elle-même , elle m'a paru fort bonne : c'est sans flatterie ; mais je m'étendrai tantôt sur cet article-là , sans inconvénient.

CXXV. LETTRE.

A la Barré.

IL falait me laisser ignorer ce que vous venez de m'apprendre ! J'étais heureuse : Qu'avais-je besoin de savoir que mon Admirable est entretenu par cette grosse Marchande ? Il est vrai qu'il ne l'aime pas , & qu'il m'adore ; je ne devais savoir que la dernière chose : c'était ce qu'il falait seulement me prouver : Oui , je vous en veux sérieusement de m'avoir instruite ! Cela fera cause que je vais chercher à renouer avec mon Mari : je me deplais à présent ici. Aureste , je continuerai de recevoir l'Admirable ; & si vous êtes prudente , vous ne lui direz mot de votre indiscretion : car en-verité,

CXXV. LETTRE. 411

s'il me parlait de sa grosse Marchande, fût-ce en mal, je ne pourrais le souffrir, quoique je l'aime... plus que tout au monde. Hâ ! vous avez empoisonné ma vie & mon bonheur, cruelle Barré !

CXXVI. LETTRE.

A l'Horloger.

Tu te plains que je dissimule avec toi ! laisse-moi dissimuler ; c'est ton avantage, s'il est vrai que tu m'aimes. Pour me distraire de quelques chagrins... cruels !... que j'éprouve, je me jette sur ma Pièce, & j'y travaille une partie des nuits : Elie avance ; mais tu ne la verras, que quand elle sera entièrement achevée.

Jé te dirai que mon Mari m'a fait parler pour une reconciliation : mais je ne crois pas qu'il soit sincère, après tout ce qui s'est passé. Tandis que j'étais à deux doigts de la mort, il est

S ij

venu me voir ; & ayant voulu essayer d'un moyen qui m'avait toujours réussi , de faire des reproches , quand j'ai tort , il s'est emporté comme un furieux , m'a répondu les choses les plus brutales , & s'en est alé , sans m'écouter. Ses Sœurs , à ma prière , étant aussi venues me voir , je les ai priées de lui parler : mais tout a été inutile. Quel est donc son dessein aujourd'hui ? Je soupçonne qu'il medite quelque trahison , & que son but est de me faire renfermer... S'il savait notre liaison ! ... Il faut que je la lui apprenne , comme sans conséquence ; cette espèce de confiance a toujours prévenu les reproches. Je lui conterai la bourde que tu m'as faite dans les commencemens , en la lui donnant pour une vérité : il te croira un vrai Chanteur d'Italie... En tout cas , aye l'œil sur ce qui se passe autour de moi , & vois ce que je ne saurais voir : C'est ainsi que le Chardonneret perché , veille à la sûreté de sa Compagne couvante ,

CXXVII. LETTRE. 413

& que , d'un arbre voisin , il l'avertit , par un cri aigu , de l'approche de Malintentionnés.

CXXVII. LETTRE.

A Sir Johnfon.

ON n'oublie jamais ses anciens Amis : cependant , vous paraissez m'avoir oubliée : plus de vos nouvelles ! rien pour l'Enfant ! . . . Celle-là n'a pas de torts. Je vous dirai , que je suis réunie à mon Mari : mais notre fortune ne s'est pas améliorée depuis 1761 , époque de notre connaissance ! Aujourd'hui , en 1769 , je suis au cinquième , entre quatre murailles , dans une maison , dont un certain Imbecile , nommé Protane , ami de mon Mari , est principal locataire. Je vois cependant ce dernier beaucoup travailler ! Mais que fait-il ? L'ouvrage de Penelope , apparemment ; car on ne voit pas que cela produise. C'est une Histoire , que

S iij

la manière dont je suis rentrée avec lui ! J'ai conduit cela avec autant d'adresse , que s'il s'était agi de ma fortune : mais je l'avais mis dans ma tête.

Après le départ de mon Marchand de mouffelines , qui me quitta par jalousie contre un certain Admirable , horloger & beau garçon , je me trouvais réduite à subsister de mon travail : j'avais à côté de moi une Eventailliste , aussi favorisée de la misère ; nous mimes tout cela ensemble , & nous nous excitions à travailler : mais j'ai observé que le goût du travail ne me prend que par foudrades ; il ne dure que huit ou quinze jours , & ensuite il est six mois sans revenir. Je m'assurai un dîner journalier chés Admirable ; ce qui nous brouilla , l'Eventailliste & moi. Je repandis alors que mon Mari cherchait à renouer , quoiqu'il n'en fût rien : mon but était que ces bruits lui parvinssent , & qu'une certaine reputation d'inconduite , que je me donnais , en le faisant rougir , le forçât à me re-

prendre, pour ne pas laisser traîner son nom dans la fange. Cela me réussit, comme tout ce que j'entreprends, lorsque je le veux bien fort. Effrayé de ce qu'il apprenait (car mad. Barré alla lui mettre les choses au pis; que je mourais de faim, & que)... il fremit; il redouta sur-tout, que je ne fusse rencontrée par Quelqu'un de connaissance. Il accourut, & je l'empaumai, non avec mes anciens moyens, mais par de nouveaux, en promettant de la douceur & de la bonté. Je lui fis connaître Admirable. Notre Hôte s'était brouillé avec moi, pour une chambre sous-louée: Mes deux Hommes me soutinrent, & sur-tout mon Mari, qui parla au Commissaire de manière, à lui montrer qu'il n'était ni un sot, ni un homme du commun: il se comporta dans cette occasion, bien au-delà de ce que j'attendais, moi qui l'avais toujours cru un-peu nigaud; & l'Homme-noir fila-doux, parce qu'il avait tort. Rien ne reconcilie aussi vite, que d'avoir pris

le parti de Quelqu'un : j'ai promis économie & douceur, & nous avons été demeurer ensemble. Triste manoir ! Mais enfin , j'aurai l'œil à ce que Jeandevert gagnera , & dès que je le pourrai , je me logerai plus decemment. Je crois que cet instant approche : j'ai entendu parler d'une convention avec un de ses anciens Confrères , par laquelle mon Mari fait tout , & l'Autre rien : c'est ce qui me donne confiance ; car Jeandevert est un cheval , pour le travail ; l'Autre a quelques louis ; il fera les frais. Je vois aussi autour de moi quelques objets de commerce , qui me paraissent affés bons , à en juger par le premier debit ; je verrai à m'emparer de tout cela , s'il est possible , & à me procurer une existence moins gênée. Protane , pour qui mon Mari travaille aussi , nous fournit l'étroit nécessaire : c'est une base : je n'en disposerai que plus surement du reste. On m'a parlé d'un Peintre , qui vend son menage & cède son loyer , à un second sur le derrière , mais fort clair : c'est un

CXXVII. LETTRE. 417

jeune Garçon-marchand de ses Amis , qui m'en a donné avis , & qui s'offre de lui parler. Je verrai cela : je ferai prendre des marchandises de mon Mari à bon marché , pour la somme. Le Marchand me donnera des billets , & le Peintre les escomptera sur le champ ; ce qui lui fera son argent , aux depens du pauvre Jeandevert. Mais ce Dernier est si peu intéressé , que ça ne lui fera pas de peine. Je vous dirai si j'ai réussi , avant de fermer ma lettre.

Comme je n'ai plus de pratiques , par ma transplantation soudaine dans un quartier très-éloigné , j'ai beaucoup de temps de reste : Il me vient une fantaisie d'écrire ; & le genre d'Ouvrage auquel je vais me livrer , est un Drame. En lisant un Roman nouveau d'un Ami de Jeandevert , je me suis sentie si vivement émue , que ce sujet m'a inspirée : j'ai mis la main à la plume , & tracé les premières scènes. J'ai plus d'expérience qu'autrefois , & j'espère que ce Drame pourra obtenir les honneurs

S v

de la representation. Que je serais glorieuse ! C'est alors , qu'en veritable Femme-de-lettres , je serais absolument independante ! . . . Vous jugerez mon Drame le premier ; je vous l'enverrai , dès-que j'aurai terminé le cinquième Acte. En voici la coupe , le titre & les Personnages.

LA FILLE-NATURELLE. *Marianne* , fille-naturelle. *D'Azinval* , marin , encore jeune. *Madem. d'Ozier* , vieille fille , amie de la Mère de *Marianne*. *Mad. d'Ormond* , mère de *d'Azinval*. *M. d'Ormond* père. *D'Ormond* , fils-aîné. *D'Orbigni* , neveu de *d'Azinval*. *Suzette* , fille de modes , compagne de *Marianne* (1).

Le lieu de la Scène est le salon où d'Azinval reçoit tout le monde , pour les affaires de son commerce d'Amerique. Le jour , est celui où d'Azinval prend chés lui la Fille-naturelle.

I. Acte , 1. Scène. Il ouvre la scène avec mademoiselle d'Ozier , en conti-

(1) On a substitué *Rosalie* , fille d'une Plaisanteuse , à *Suzette* , en composant le Drame.

CXXVII. LETTRE. 419

nuant une conversation commencée. Mademoiselle d'Ozier le remercie, & marque la plus vive reconnaissance : d'Azinval, qui la croit mère de Marianne, lui parle en conséquence, mais sans rien decouvrir encore. D'Ozier, comblée, lui répond qu'il faudra donc qu'elle lui decouvre tous ses secrets. D'Azinval donne son heure dans la journée, après le dîner, dans son cabinet. 2. Scène. Il aperçoit son Neveu : d'Ozier rentre. D'Orbigni est embarrassé : il parle de mad. d'Ormond, son ayeule, dont il peint le caractère imperieux, & finit par avouer qu'il est amoureux d'une Fille-de-modes. D'Azinval sourit : d'Orbigni relève les charmes & la vertu de Celle qu'il aime. 3. Scène. Au milieu de son enthousiasme, il aperçoit mad. d'Ormond, & s'enfuit. D'Azinval va recevoir sa Mère, qui se plaint de d'Orbigni, en expliquant ses motifs ; Elle charge son Fils de le ramener au devoir d'Enfant soumis. 4. Scène. Marianne arrive, accompagnée de made-

moisel'e d'Ozier & de Suzette, pour
 faluer d'Azinval, qui lui declare qu'il
 va la prendre chés lui : il prie Suzette
 de tenir compagnie à Marianne, jufqu'à
 fon mariage, & dit qu'il va le deman-
 der à la Mère de Suzette, marchande-
 de-modes, chés laquelle Marianne a fait
 fon apprentiffage. 5. Scène. M.^{lle}
 d'Ozier raconte à Marianne, reftée feule
 avec elle, comment m. d'Azinval l'a
 trouvée dans la mifère, huit jours
 auparavant ; comment il a eu la gene-
 rofité de l'en tirer, fur le dire d'une
 Femme, qui avait été la nourrice d'une
 Fille dont elle s'était chargée, & qu'elle
 avait été forcée de perdre de vue. Ma-
 rianne lui decouvre qu'elle eft cette En-
 fant. D'Ozier, transportée de joie ;
 veut l'embraffer : Marianne fe retire ;
 & revient dans fes bras, par reflexion.
 Marianne raconte comment fon Bien-
 faiteur l'a trouvée. D'Ozier, atten-
 drie, verfe des larmes, lorsque, 6. Scè-
 ne. D'Azinval arrive : D'Ozier veut
 embrasser fes genoux, en lui difant que
 Marianne ne lui eft pas étrangère.

— Je le fais , (repond-il) ; mais venez toutes-deux , prendre possession de votre appartement : car , de ce moment , vous êtes inseparables.

II. Acte. 1. Scène. Un Vieillard , le bâton blanc à la main , & qui tâche de se cacher , arrive sur les pas de Marianne & de M.^{lle} d'Ozier : — C'est elle (se dit-il à lui-même) : Il l'aborde : d'Ozier parle , en regardant Marianne avec transport : Elle hésite , reconnaît le Vieillard , & le fait entrer , sans s'expliquer. *2. Scène.* D'Azinval , qui l'aperçoit entrer mystérieusement , presume que c'est le Père de Marianne , & que ce nouvel Acteur lui sera présenté , après la confidence annoncée ; c'est ce qu'il dit à Suzette , qu'il a donnée pour compagne à Marianne , en attendant qu'elle fût mariée. *3. Scène.* D'Ozier revient : d'Azinval semble la vouloir éviter : elle l'aborde , & lui parle du Vieillard. — Je ne voulais pas être indiscret , repond d'Azinval : Vous êtes maîtresse ici comme moi-même : Ne revelez rien , si c'est un secret ! — Non pas pour vous ,

mais pour tout le monde : Cet Homme que vous avez sûrement vu entrer, tient à votre chère Fille. — C'est son Père ! — Oui, c'est son Père. — Il fera le mien. — Oui, oui ! il fera le vôtre. . . . Il dînera seul, à cause des Domestiques, &c. 4. Scène. A table, conversation, où d'Azinval dit mille choses tendres à Marianne, des choses très-honnêtes à Suzette, & marque la plus grande considération à M.^{lle} d'Ozier (*). 5. Scène. Au sortir de table, Marianne & Suzette vont à un clavecin, tandis que d'Ozier reste sur le devant de la scène, avec d'Azinval, à qui elle révèle que le Vieillard, père de Marianne, est flétri par un arrêt injuste, rendu sur les dépositions de Faux-temoins. D'Azinval prend feu, & dit qu'il va voir, solliciter, & faire rendre l'honneur à un Homme dont il veut être le fils.

(*) En-composant le Drame, on a beaucoup étendu cette conversation de table ! on y a introduit plusieurs Personnages, entr'autres une Plai-deuse, mère de cette Rosalie qui remplace Suzette.

CXXVII. LETTRE. 423

III. Acte. 1. Scène. D'Ozier, travaillant à l'aiguille, avec Marianne, & demandant au Vieillard les details de ses malheurs : Il les donne, & l'on decouvre qu'il est, non le père, mais l'ayeul maternel de Marianne, dont il ne soupçonnait pas l'existence. *2. Scène.* D'Azinval rentre, & le Vieillard s'est retiré au premier bruit. D'Azinval annonce qu'on a dans les prisons Un des Faux-temoins contre le Vieillard, & que ce Coupable a deja parlé. *3. Scène.* Marianne & Suzette vont porter cette bonne nouvelle au Vieillard, & m.^{lle} d'Ozier se dispose à faire à d'Azinval l'histoire de la naissance de la belle Orfeline. *4. Scène.* En ce moment, d'Orbigni se precipite dans l'appartement : il vient apprendre à son Oncle, qu'il a perdu la Maîtresse qu'il idolâtre; qu'elle n'est plus chès la Marchande-de-modes; qu'un Richard l'a enlevée: il veut qu'on mette tout le monde en quête pour la trouver; il veut la r'avoir, ou mourir : Il tombe, presqu'épuisé, aux

gencoux de son Oncle , qui le console , & lui promet de faire les démarches les plus efficaces. Il offre de l'accompagner d'abord chés la Marchande-modes. Dans un flux de paroles , d'Orbigni la nomme ; & d'Azinval , étonné , entrevoit que son Neveu est son rival. Il est interdit ; puis , se remettant , il s'informe adroitement , s'il est aimé : le Jeunehomme n'a jamais parlé à Marianne ; mais il croit qu'elle le voyait avec plaisir. Il sort , sur la promesse que lui fait son Oncle , de retrouver sa Maîtresse , dont il connaît la retraite. 5. *scène.* D'Azinval , pensif d'abord , consulte ensuite M.^{lle} d'Ozier , sur cet incident inattendu. Il est convenu qu'elle va faire venir Marianne , pour l'interroger , & d'Azinval caché , entendra la conversation. 6. *scène.* D'Ozier sonde adroitement le cœur de Marianne , qui paraît n'avoir jamais regardé d'Orbigni , que comme un Jeunehomme de - famille , épris d'une passion folle & momentanée,

Elle ne balance pas un seul instant à préférer son Bienfaiteur , quoiqu'elle trouve d'Orbigni , dont elle ignore le nom , très-aimable. Elle dit qu'elle sent dans son cœur quelque chose de plus tendre & de plus attachant , pour M. d'Azinval. 7. *scène.* Le Bienfaiteur paraît alors , & témoigne à Marianne combien il est flaté de ses sentimens : Il lui fait entendre que , vu le caractère de Mad. d'Ormond , un mariage avec d'Orbigni serait impossible , & qu'il ne l'est avec lui-même , que parceque son âge le rend indépendant. Il renvoie Marianne auprès de Suzette. 8. *scène.* Mad. d'Ormond arrive : elle regarde avec un air de hauteur , de dedain , & de surprise , la vieille Demoiselle d'Ozier , qu'elle paraît chercher à reconnaître : Elle parle néanmoins devant elle des nouveaux écarts de d'Orbigni , affectant de la regarder comme une Domestique... Son Fils sort avec elle.

IV. *Acte.* 1. *scène.* D'Azinval , arrivant de chés sa Mère , raconte à

M.^{lle} d'Ozier, que d'Orbigni, renfermé dans sa chambre, par ordre de mad. d'Ormond, est sorti par la fenêtre, en s'aidant de quelques branches d'arbres voisins ; qu'il s'était ensuite éclipsé, en escaladant les murs du jardin. Il en revient à la confidence qu'elle doit lui faire. 2. *Scène.* Marianne & Suzette paraissent effrayées ; elles annoncent qu'un Jeunehomme qu'elles croient d'Orbigni, tout en desordre, vient de les apercevoir dans le jardin ; qu'il a passé par-dessus la grille, & qu'il accourait à elles, lorsqu'elles étaient rentrées précipitamment. On entend le bruit que fait d'Orbigni. Marianne & Suzette rentrent. 3. *Scène.* — Vous l'avez ! mon Oncle, s'écrie d'Orbigni, en se précipitant sur la scène ! C'est chés vous qu'elle est ! Je ne reconnaissais pas votre demeure, en passant par le jardin ! D'Azinval le calme, & lui montrant M.^{lle} d'Ozier : — C'est de madame, qu'il faut obtenir Marianne ; elle est sa fille. D'Orbigni baise les

CXXVII. LETTRE. 427

mains & embrasse les genoux de la vieille Demoiselle, qui lui répond avec fermeté : — Ne reparaissiez ici, monsieur, qu'avec vos Parens : je verrai alors, si je dois écouter leurs propositions. Le Jeunehomme, obligé de se retirer, supplie son Oncle, de s'intéresser pour lui, & sort, en promettant de retourner chés ses Parens. 4. *Scène.* D'Azinval & M.^{lle} d'Ozier, seuls, s'assient devant une table, sur laquelle ils s'appuient, & la vieille Demoiselle commence l'histoire de la Mère de Marianne. D'Azinval paraît d'abord concentré : Petit-à-petit son attention se réveille : il s'attendrit, ses larmes coulent. D'Ozier s'interrompt, pour lui exprimer combien elle est reconnaissante de l'intérêt qu'il prend à elle. — Hâ ! s'écrie-t-il ! quand vous me connaîtrez... Elle continue, & d'Azinval quelquefois se lève, souvent paraît concentré, pleure, & semble prêt à s'écrier. Elle finit enfin. 5. *Scène.* Marianne paraît seule : Elle a

entendu le bruit que fefait d'Azinval en s'agitant ; elle vient temoigner fon inquietude : D'Azinval s'exprime à demi-mots , & renvoie Marianne. 6. *Scène.* Il prend les mains de M.^{lle} d'Ozier : — Je vous dois tout ; ne me remerciez de rien : je vous dois tout . . . plûs que vous ne fauriez imaginer . . . Je cours chés mes Parens . . . D'Orbigni eft au defefpoir . . . Il fera heureux Que Marianne prepare fa musique ; à mon retour , je lui donnerai fa leçon ordinaire Hâ ! Dieu ! . . . Quel bonheur inattendu ! . . . Je ne ferai dehors qu'un instant : D'Orbigni m'inquiette ; je ne verrai que lui

V. Acte. 1. Scène. Marianne , feule d'abord , arrange fon pupitre & fa musique. 2^e. *Scène.* Suzette , Rosalie , M.^{lle} d'Ozier & le Vieillard , entrent prefqu'auffitôt : Le Vieillard dit à Marianne , qui le croit fon père , qu'il eft fon ayeul. — Et où donc eft mon Père ? — Il ne vous connaît pas ,

CXXVII. LETTRE. 429

(repond d'Ozier), il ignore même votre existence. — Vous l'avez vu?

— Oui : mais coupable , seducteur...

— Seducteur!... O Dieu ! que suis-je?

— La Fille chérie de mon Amie la plus tendrement aimée... — Hâ ! si vous êtes

ma mère... — Non , non !... Votre Mère était belle , & je ne le fus jamais : Voila son portrait. — Où donc , ma Bonne?

— Cette glace vous le presente. — C'est mon image — Et le sien , ... à votre

âge... On entend d'Azinval ; d'Ozier en avertit : Tout le monde se

retire ; excepté Marianne , le temps de la leçon de musique étant le seul où

d'Azinval parlait à Mariane sans Temoins. 3. scène. D'Azinval s'affied ;

Marianne prelude : le Maître passe un bras autour de sa taille , & lui demande ,

comment elle se trouve disposée pour d'Orbigni ? — Comme tantôt. — Et

pour moi ? — Toujours plus reconnaissante & plus tendre-. D'Azinval

lui fait entendre qu'elle doit s'occuper davantage de d'Orbigni ; que c'est un

parti convenable. Marianne, de son côté, lui dit qu'il a tout pouvoir sur elle; & qu'elle ne fait qu'un moyen d'être heureuse; c'est de dépendre absolument de lui. . . D'Azinval, touché, lui dit de chanter: elle prélude, & chante, en s'accompagnant de la harpe. D'Azinval a le bras autour de sa taille. On entend du bruit; Quelqu'un entre:

4. Scène. Mad. d'Ormond paraît, suivie de son Mari & de son Fils-aîné, père du jeune d'Orbigni. Elle parle avec dignité; dit qu'elle n'est pas surprise des écarts de son Petitfils, qu'ils font l'effet des exemples de son Oncle, qui entretient une Jeunefille chés lui. Puis, regardant Marianne, elle lui ordonne de se retirer. D'Azinval la retient, & lui decouvre qu'il est son père: il l'a su par le recit de M.^{lle} d'Ozier. Tandis qu'on est dans l'étonnement, d'Orbigni survient, son Ayeule ayant voulu qu'il fût présent à la remontrance qu'elle ferait à d'Azinval. Il voit Marianne aux genoux de son Ayeule, qu'il a

CXXVII. LETTRE. 431

nomme sa Fille & la caresse : il s'élance vers elle , & s'écrie que voila Celle qu'il adore. 5. Scène. Arrive un Procureur , qui apporte les preuves de l'innocence de l'Ayeul de Marianne : le Frère de d'Azinval les confirme par son temoignage. 6. Scène. Le Vieillard , m.^{lle} d'Ozier & Suzette entrent sur la scène. On les instruit : le mariage de Marianne avec d'Orbigni est arrêté. D'Azinval , charmé de mettre ainsi sa Fille - naturelle dans sa Famille , represente les obligations qu'on avait à Suzette ; & madame d'Ormond , qui devine son Fils , touchée d'ailleurs par la scène attendrissante qui vient de se passer , lui permet un mariage *secret* avec Suzette.

Voila un beau plan : Ce sujet me paraît heureux : vous verrez comme je l'aurai traité. On peut en tirer le meilleur parti. Je ferai mon Drame en prose , afin de conserver , autant qu'il sera possible , la verité du dialogue des Personnages.

Adieu, mon cher Monsieur. Si vous me repondez, adressez au *** de P** , rue S.-J.-de-B.

CXXVIII. LETTRE.

De Jeandever, à Mademoiselle Elise.

JE vous trouve aimable, spirituelle, intéressante : je trouve en vous une société telle que je la desirais depuis longtemps, mademoiselle : cependant, je cesse de vous voir. Vous m'en avez fait demander la raison ; la voici : En causant l'autre-jour, vous m'avez dit du mal de M.^{lle} Desirée, pour qui j'ai la plus haute estime ; cela m'a fait de la peine. Si Desirée était ce que vous voulez dire, il faudrait que j'eusse les yeux fascinés, depuis huit ans que je la connais ; car c'est en 1762, que je l'ai vue pour la première fois. Elle peut avoir été à la *Maison-blanche* avec un Homme, sans être

être une coureuse : savez-vous ses motifs ? connaissez-vous l'Homme , ce qu'il lui est ? Ce pourrait être son Père, à qui je fais qu'elle donne des rendez-vous , depuis qu'elle a pris sa Mère avec elle. Elle leur fait du bien à tous-deux , sans les contrarier dans la manière : ce pouvait être M. Marivert, son prétendu. M.^{lle} Desirée à vingt-cinq ans ; une Fille , à cet âge , surtout une Fille comme Desirée , peut se permettre certaines démarches. Pardonnez , si je prens si chaudement le parti d'une ancienne Amie , de ma Commère , de ma Bienfaitrice ; mais c'est que l'ingratitude & l'injustice sont deux monstres , que je poursuivrai partout , tant que je respirerai , alassent-ils se refugier dans le cœur d'une Jolie-fille. Quant à ma Femme , pourquoi en mal parler , lorsque nous sommes ensemble ? Quel but aurions-nous de la déchirer ? Hâ ! jeune & spirituelle Elise ! prenez garde ! on blesse quelquefois cruellement Ceux à qui l'on prétend

donner raison ! . . . Ne me croyez pas amoureux de Desirée ! si j'avais à l'être , ce serait de vous : J'ai trois Amies également chères ; Desirée est la première , mad. Dujour la seconde , & mad. Regains la troisième en date ; mais c'est de la pure amitié : j'aurais été aussi mal-venu de montrer de l'amour , que j'ai été accueilli , en montrant l'amitié la plus vive , la plus constante , fondée sur l'estime. Je ne vois presque jamais m.^{lle} Desirée qu'avec les deux Autres. Ma jeune Amie , soyez circonspecte : si l'on vous a soufflé vos sentimens , défiez-vous de la source. J'irai vous voir , puisqu'on dit que vous le desirez : mais plus de médifance de Personne.

CXXIX. LETTRE.

Reponse.

NE vous donnez pas la peine de venir ; je n'y serai plus pour vous :

CXXIX. LETTRE. 435

M.^{lle} Desirée est votre maîtresse ; Elle ne se mariera pas , je le fais , je le fais , je le fais... de votre Femme ; je le fais de mon Cousin. Quant aux deux Autres , quoique mariées , elles peuvent être aussi vos maîtresses : je ne ferai pas la quatrième , je vous assure bien , monsieur. Je suis fâchée de vous avoir connu : J'en veux à mon Cousin la mort jurée... Mais il faut pourtant s'expliquer : Venez , venez ce soir , ou ne revenez jamais... Je vous attendrai seule. Mais ne manquez pas !... Je suis dans une agitation qui demande d'être calmée ; c'est un supplice insupportable.

CXXX. LETTRE.

A mademoiselle Elise.

MENSONGES , tout ce qu'il vous a dit ! il est fou de sa Desirée ! Quoi ! vous vous laissez prendre à des mots ? Ma pauvre petite Cousine ! votre faible

T ij

pour les Gens-d'esprit , est un grand faible, qui pourrait bien vous rendre très-malheureuse ! Je veux vous donner une autre Connaissance : c'est un Homme plus spirituel , connaissant mieux le monde , plus en état de vous former. Je vous demande jour , pour aler vous lire ma Pièce , avant de la mettre au net ; je profiterai de vos observations : je fais que vous avez beaucoup de goût. Le Monsieur dont je vous parlais y fera : C'est un Garçon-libraire , qui a fait son droit , & qui était tout prêt de se faire passer avocat : des raisons d'arrangement lui ont fait preferer la librairie : mais Celui-là ne fera pas un ignorant , je vous assure ! . . . Je serais curieuse de voir l'impression que fera sur vous & sur lui la lecture de ma Pièce. Je vous prie instamment que ce jour-là votre porte soit fermée à tout le monde , surtout à votre Homme. Je ne veux pas qu'il se doute de rien. Réponse , ma petite Cousine , pour le jour , par le petit Cousin : C'est un

CXXX. LETTRE. 437.

bien-bon Enfant ! ça n'a pas de malice ; mais dans la société , pour ne pas ennuyer , il faut être un Joueur de force ; sans quoi l'on bâille , & la supériorité produit le dégoût.

CXXXI. LETTRE.

D'Elise , à Jeandevert.

SA Pièce est réellement intéressante (*) : je m'attendais à rire de... pitié ; je me suis trompée : j'ai été émue , attendrie : j'ai trouvé des situations dignes de *Lachauffée*. Je la prierais de me la confier , & nous la lirons ensemble. Pour cela , feignons d'être brouillés , cachons-nous du petit Cousin , qui jâferait par bêtise : je vous écrirai le jour , & vous viendrez , à l'insu de tout le monde. Je n'ai qu'un instant ; ma broderie est là qui m'attend , & elle est très-preslée.

(*) *La Fille-naturelle.*

CXXXII. LETTRE.

A Madame Nivelles.

VIENS me voir & m'admirer, pauvre Epouse d'un pauvre Auteur, vraiment pauvre de toutes manières ! J'ai fait une Pièce, à laquelle on trouve quelque mérite, & je veux te la lire ; mais non pas à ton Mari !... Comment as-tu fait, pour prendre ce Mari-là ?... Sais-tu que j'ai voulu le marier autrefois, à une *Fille*... qui est fort bien à-présent ; car elle est devenue la femme de son Maître. Nous rions quelquefois ensemble, du sot mariage qu'elle a pensé faire, & que tu as bien voulu consommer pour elle, pauvre Malheureuse !... Mais, as-tu pu aimer un Mâgot comme ça ?... Non, non, tu ne savais où donner de la tête... Parlons de ma Pièce : Nous dînerons ensemble tête-à-tête, ensuite je lirai : tu m'as paru avoir de l'esprit ; car

CXXXIII. LETTRE. 439

il en faut , pour la sottise que tu viens de faire , & je profiterai de tes observations , en mettant au net.

CXXXIII. LETTRE.

De Jeandevert , à Elise

HE-BIEN, mon Amie ! Desirée est mariée d'hier : M. Marivert l'a épousée. Connaissez-vous M. Marivert-Courtenay ? C'est un homme sage, prudent, voulant surtout avoir une Epouse intacte, & ne le croyant qu'après s'en être bien assuré. Voyez M. Marivert, & vous serez convaincue. Si je cherche moi-même à vous convaincre, c'est sans intérêt. Je cesse de vous voir, à dater d'aujourd'hui. Je deviendrais sérieusement amoureux, & il ne le faut pas ; votre situation & la mienne s'y opposent également. En vous offrant de l'amitié, j'étais sincère ; dès que je vois que mon cœur me trahit, je me retire. Adieu, ma touchante Elise,

T iv

pour jusqu'à la vieillesse : je vous reviendrai alors , si vous voulez.

CXXXIV. LETTRE.

A Cletou , garçon-libraire.

VOTRE Bourgeois est un sôt , sa Femme une enjôleuse , votre Camarade un Fripon ; vous seul me convenez ; je veux traiter avec vous seul. Je vous remettrai les billets , pour tâcher d'en faire de l'argent : surtout avertissez-moi , si quelque chose annonçait une faillite , afin que je retirasse à-temps mes deux petits Ouvrages. Venez ce soir : mon Mari n'y fera pas , & nous jaserons à notre aise. Le logement du Peintre me convient parfaitement. Il faut me faire les cent écus , sur ce que votre Libraire doit à mon Mari , sans toucher à ce qui me regarde... Vous voyez tout cela d'ici. A tantôt.

CXXXV. LETTRE.

Au Même.

JE suis reellement bien logée. Je quitte le galetas de mon Ours, que j'y laisse, avec son fou de Protane; j'ai les meubles du Peintre, une glasse, une commode à dessus de marbre, une tapisserie en toile-peinte, un lit complet, &c. J'ai deja eu tout cela; mais c'était à Volmin; & quoiqu'il m'eût tout donné, je l'ai forcé de tout reprendre, lorsqu'il s'en est retourné dans son pays: On aurait dit qu'il avait tout donné à une Femme; & j'aimerais mieux que mon cheval de Mari se crevât de travail & mourût de faim, que de faire dire un mot contre une Femme comme moi; qui suis un *tresor*, à ce que disent tous mes Amis. Il me faut de l'argent: preparez votre Libraire: je le soupçonne gêné; c'est une raison de plus pour nous hâter. Avertissez-moi de la

T v.

moindre recette ; je me trouverai-là , & j'en aurai aumoins la moitié. Quant à mes sentimens , ils sont tels à votre égard , que vous meritez de les inspirer. Admirable ne doit pas vous inquieter ; il n'est que mon horloger , & c'est le seul de mes anciens Amis qui soit actuellement à Paris. Je vous ferai fidelle , foyez-en sûr. Mais avant que d'en venir au dernier degré d'intimité , je veux , de mon côté , être bien assurée que je vous suis plus chère que tout au monde. Point de milieu pour les Femmes , ou Deesses , ou viles Esclaves. Adieu.

CXXXVI. LETTRE.

Au Même.

PRENEZ-GARDE, mon Ami : ce n'est pas légèrement qu'on doit accuser une Femme mariée ! Examinez-vous bien ? N'avez-vous eu aucune Connaissance de mon genre , ou plutôt

CXXXVI. LETTRE. 443

beaucoup au-dessous de moi ? N'avez-vous eu aucune faiblesse ? N'êtes-vous jamais entré dans ces lieux... abhorrés de l'Honnête homme, mais qu'un brutal emportement fait quelquefois fréquenter à la Jeunesse ; où la stupidité conduit souvent l'Age-mûr, & le sentiment de son impuissance, une Vieillesse crapuleusement libertine ? .. Si vous êtes sûr là-dessus, je ne serai pas encore coupable, mais à plaindre. Venez ce soir.

CXXXVII. LETTRE.

De Jeandevert, à Protane.

MONTEZ chés moi, mon cher Ami : j'ai une triste confidence à vous faire : O ciel ! ce dernier malheur passe tous les autres ! ..

Apostille de Protane, sur le blanc de la precedente Lettre.

Je suis monté chés Jeandevert, à

T vj

mon retour de Ville : je l'ai trouvé malade : je lui en ai demandé la cause ; & voici la confidence qu'il m'a faite :

» Je ne suis pas un libertin ; je n'en ai ni les moyens, ni la volonté ; cependant j'ai une honteuse maladie... Ma Femme vint ici jeudi, bien arrangée, ayant un air de santé. Il y avait des années que je vivais en triste célibataire ; j'ai été tenté, provoqué : j'ai cédé : un Mari le peut : Vous voyez les tristes effets du devoir rempli !... Il faut me guérir : Connaissez-vous Quelqu'un à qui je puisse donner ma confiance » ?

Voilà ce que m'a dit l'infortuné Jean-devert. Je lui ai amené M. Lancelot, très-expert dans ces sortes de cures ; mais sa manière ne convenait pas au tempérament du Malade ; de sorte qu'il en est résulté de très-grands accidens ! C'est tandis que le Moribond était dans la situation la plus triste, que j'ai vu son Epouse amener chés lui un Garçon de ma connaissance,

appelé Cletou, auquel je me suis aperçu qu'elle montrait son Mari, en lui disant : — Vous voyez-! Je ne fais ce qu'elle voulait lui faire entendre par-là : mais je presume que, comme cette Femme n'est pas trop sage, il la pressait pour le crime, & qu'elle lui montrait son Mari pour ralentir ses poursuites, en voulant comme lui faire entendre : — Vous voyez que ma santé peut être dérangée-! ou peut-être (car Cletou m'a paru malade), ont-ils déjà. . . . Mais la religion défend de soupçonner le mal. . . . Alors l'action de mad. Jean-devert signifierait : — Vous voyez que c'est par mon Mari, que je suis incommodée-. Mais si le Mari dit vrai, (ce que je crois, ne l'ayant jamais surpris en mensonge), que doit être la Femme. . . . O mon Dieu! détournez nos regards de ce gouffre d'horreur! . . .

*A Monsieur, Monsieur M. A. D. S. L. A.
B. D. S. G.*

CXXXVIII. LETTRE.

De Jeandevert, à mademoiselle Agathe.

ON veut me persuader, mademoiselle, que vous avez tenu à mon sujet des discours d'une nature grave, qui compromettent mon honneur & mes mœurs. Je n'ai pu croire que ces horribles choses, soient sorties d'une aussi jolie bouche que la vôtre. Quoique très-voisins, & que nous nous voyions à tout moment, c'est sans nous parler, sans nous connaître. Logé un-peu plus haut que vous, je puis voir quelques-unes de vos actions, la rue étant assés étroite; mais vous ne pouvez voir aucune des miennes: Qui vous a donc instruite?... Prenez garde d'être injuste, belle Agathe! Je connais mademoiselle votre Cousine; ma Femme a été liée avec sa Sœur - aînée; mais alors la Cadette n'était qu'une Enfant: Je raccommodai une querelle entre ma Femme

CXXXVIII. LETTRE. 447

& mad. sa Mère. Ma conduite fut celle d'un Homme prudent : Je ne crois pas que cette Jeuneperonne ait pu vous rien dire contre moi ? Il est surprenant que vous connaissiez le genre de ma maladie actuelle ! Si c'est par M. Protane , il est fort indiscret pour un Ami. Je vous prie d'être persuadée , mademoiselle & belle Voisine , que je suis malheureux , mais non meprisable. C'est tout ce que je puis vous dire. J'ai l'honneur d'être , &c.

P.-s. Je vous envoie cette Lettre par ma Fille. Brûlez-la , ou renvoyez-la-moi avec un mot de reponse.

Reponse sur le blanc.

» C'est par mad. votre Femme , que ma Tante & ma Cousine savent le genre de votre maladie : Elle a été exprès chés elles pour cela. Je n'ai parlé de vous qu'à ma Cousine , & pour lui répondre : j'ai dit que votre air était bien trompeur ; que je vous croyais un philosophe ! ce n'est pas-là du mal. Au

reste , que vous importe mon opinion ?
Nous ne nous connaissons pas.

Je suis , monsieur , Votre servante.

CXXXIX. LETTRE.

De Jeandevert, à Mad. Marivert (Desirée).

CHÈRE Amie ! ma situation est affreuse ! mon estomac delâbré se refuse à tous les remèdes. Je suis obligé de quitter mon logement , pour aler chés ma Femme, qui me soignera , sans doute, puisqu'elle est l'auteur du mal , & qu'elle vous l'a avoué ? Cela vient du Marchand de mouffelines , apparemment.... Je m'y pers ! ma faiblesse me rend coupable , je le sens. Je n'ai pas su conduire cette folle Creature , qui a de l'esprit , & manque de bon sens. Hâ ! malheur à l'Homme qui épouse une Femme d'esprit ! de mauvais esprit surtout ! Une Savante , une Lettrée , devrait être condamnée au Cloître ; on n'y devrait admettre que ces

CXXXIX. LETTRE. 449

Femmes-là; elles n'ont point de sexe, & elles seraient dans l'état qui leur convient. Quel contretemps ! Ce qui me surprend, ce qui m'indigne, c'est que l'Auteur de mon mal en decouvre la cause à tout le monde, sans necessité ! L'un de ces jours, elle amena dans ma chambre Cletou avec son Frère, & je vis à leurs regards, qu'ils connaissaient le genre de mon mal !... Je n'ose vous prier de venir me voir, & tel est mon malheur, qu'une Honnêtetefemme serait souillée par l'air que je respire. . . Prevenez vous-même mad. Regains & mad. Dujour : Plaignez-moi toutes-trois, & ne m'écrivez qu'à ma convalescence.... Mais, si mad. Regains pouvait venir une seule fois !.... Montrez-lui ma Lettre; elle est pour toutes-trois.

CXL. LETTRE.

A madame Nivelle.

Tu as en-verité de bien mauvaises Connaissances, mad. Jeandenivelle !

Je ris pourtant , & je ris malgré moi , tant la chose est tristement plaisante ! . . . Tous-deux ensemble , tous-deux alités ! . . . Le Tien est le plus mal , & le Mien le plus dolent : je pense que c'est parce que le Tien a un Homme de l'art qui le traite , & que le Mien n'a pas de quoi en payer Un : car un Homme qui lui doit quinze-cens francs , lui a refusé cinquante écus. De dépit , il a fait sur-le-champ une mauvaise affaire avec Protane , qui le paiera quand il pourra , & comme en lui faisant la charité. Comme nous n'avons rien de caché entre nous-deux , & que je fais toutes tes fredaines , il faut que je me donne le plaisir de te raconter la chose de bout-en-bout.

Tu te rappelles que lorsque tu me confias ton goût pour l'Etudiant en médecine, ton voisin, je t'avouai le mien pour un Beneficier; mais il avait *Toutone*. Ton adresse fit entendre à cette Dernière, qu'une infidélité consentie avec une Femme mariée, & moins jeune, ne

ferait que la rendre ensuite plus chère à son Amant : elle se prêta , ainsi que son Père & sa Mère. Le Premier me conduisit même chés l'Abbé , dont il est le Pourvoyeur , & voulut se payer de sa peine. Je le remis , sans le rejeter. Tout se consumma : j'étais en parfaite santé ; le Marchand de mousselines m'avait fait traiter à fond. Quelques jours après , le Père-*Mizan* me somma de ma parole : je la tins. J'étais déjà malade , sans le savoir. Le vieux Reître fulmina ; mais le Beneficier ne fit que rire ; ce qui me justifia. Je fis quelques remèdes : je parus bien me porter. Un Jeunehomme me plut : j'eus une faiblesse ou deux ; il fut pris. Juge de mon embarras ! Il connaissait mon Mari. S'il le voyait , s'il s'informait , j'étais perdue de reputation. Je ne balançai pas ; je m'atiffai , & Jeandevert ragouté , mordit à la grappe... Il fut.... Tu fais comme ! J'amenai alors Cle-tou ; je lui montrai ma Victime gis-

fante... Que dis-tu de ce tour de force ?
Et toi , comment as-tu fait ?

Brûle ma Lettre.

CXLI. LETTRE.

Reponse.

P O I N T dutout comme vous ! J'ai reçu , & n'ai rien donné. Mon Libertain de Mari souffre ce qu'il merite , & je n'ai d'autre part à son infortune actuelle , que la dureté des soins forcés que je lui rends. Je desapprouve le tour que vous avez joué à M. Jeandevert ; à votre place , je lui aurais dit de feindre ; ces maladies-là ont quelquefois des suites cruelles , pour toute la vie... Mais peut-être avez-vous envie d'être veuve ; & alors , tout ce que je dis doit vous paraître gauche. C'est un coup bien hardi , que celui-là ! & à votre place , je ne l'aurais pas écrit , ni même dit à Personne : je me le ferais caché à moi-même , si j'avais pu. Mais

j'ai souvent observé, que vous êtes très-hardie dans l'exécution de vos vœux, quels qu'ils soient. Accordez cela, je vous prie, avec ce desir d'une bonne réputation, qui vous fait quelquefois dire une ribambelle de mensonges ? car je vous ai quelquefois surprise à ne pas dire vrai, d'un bout à l'autre d'une longue conversation : on ne decouvrait la vérité, qu'autant qu'on ne vous faisait aucune observation, & qu'on avait la belle patience d'attendre six mois, plus ou moins : alors on avait la satisfaction de vous entendre vous démentir. Je suis un-peu piquée : je n'aime pas qu'une Amie fasse des choses odieuses, basses, infâmes, & d'une turpitude à faire rougir Celle qui les entend & qui les lit. Faisons de nous-mêmes ce que nous voulons ; mais n'empoisonnons pas l'existence des Autres. Je soutiens qu'il faut avoir des mœurs, & qu'une Femme pour qu'il rien n'est sacré, est un monstre à étouffer. Jeandenivelle ne vaut pas M. Jeandevert ; si j'avais ce Dernier,

je me croirais très-heureuse ; & si vous aviez le mien , vous seriez déjà poignardée : mais quel que soit le demerite de M. Nivelles , je n'aurais pas été capable de lui jouer un pareil tour. Cela est abominable ! . . . Et s'il venait à le decouvrir un jour , ainsi que vos motifs , pensez-vous qu'il vous le pardonnât jamais ! Non , non : cela est impardonnable ? c'est le peché contre le Saint-Esprit. Et s'il en restait incommodé ; car je fais qu'il ne peut supporter aucun traitement , & que deux Chirurgiens l'ont abandonné : je fais qu'il est à present entre les mains d'un Charbonnier-charlatan , qui pretend le guerir avec des simples , & qui lui fait prendre des remèdes de cheval , qui peuvent le tuer , ou l'incommoder le reste de sa vie. A votre place , au lieu de plaisanter , je verserais des larmes ; je serais dévorée de remords. Ce qui me déplaît en vous , je vais vous le dire , c'est l'exemption du remords ; vous ne le connaissez pas : vous êtes

tellement prévenue en votre faveur , que vous ne croyez rien faire de mal : vous vous regardez comme un trésor , comme le chefd'œuvre de la raison , du bon sens : tout ce que vous faites est merveilleux ; il n'est pas jusqu'à un bouillon de votre mauvais pot-au-feu , que vous faites au plus mal , que vous ne vantiez par-dessus les meilleurs consommés. C'est le moyen de ne jamais se corriger , que de se croire parfaite : Et voila , selon mon petit jugement , pourquoi l'orgueil , suivant l'Écriture , est le plus grand des vices.

Vous savez que j'aime à perorer ; m'écrire , c'est s'exposer à une longue réponse : supportez donc la mienne. Vous le savez , mon Mari , quoiqu'aussi gueux que le vôtre , a quelques moyens precaires de gagner de l'argent , que le vôtre ne connaît pas : Vous savez encore , que mon Mari eut une Maîtresse , quelque temps avant son malheur : Il l'amena chés nous ; il la nourrissait ; il lui donnait ce qui

me manquait : je lui voyais un man-
telet , des manchettes , des fouliers de
couleur , tandis que je n'en avais pas :
C'était-là une belle occasion de ven-
geance ! Je n'étais pas encore quitte
d'une indisposition que je tenais de Ni-
velle lui-même , lequel la tenait de la
Maîtresse de K * * , qui la tenait du
Public. Rien n'était si simple que de
feindre de me bien porter , & de
rendre à l'Epoux infidèle ce qu'il m'a-
vait prêté ; lequel l'aurait prêté à son
impudente Maîtresse , dont j'étais la
très-humble servante , puisque je lui
preparais son manger , & que je lavais
son écuelle. C'était-là un motif ! ce-
pendant il ne m'a pas tentée une mi-
nute. D'où je conclus , que j'ai le
fonds beaucoup meilleur que vous ,
madame Jeandever , à toutes choses
égales. Mais si l'on considère la con-
duite de votre Mari , homme sage ,
prudent , économe , laborieux , decent ,
qui , s'il fait quelques échappées , ne
faillit qu'à la manière des Honnêtes-
gens ,

gens , & que l'on compare cette conduite à celle de mon Mari ; qu'on revienne ensuite à comparer la vôtre à la mienne, on vous trouvera un monstre. C'est le mot ; je suis fâchée de vous le dire , mais je le pense. D'où vient ne conservez-vous pas une Amie, pas même la Sara Mondimer , qui vous abhorre à présent ? pas même moi , dont le caractère lâche & facile pardonne les torts par insouciance ? c'est à cause de la noirceur naturelle de votre âme. Vous êtes d'autant plus dangereuse pour certaines Gens , que vous avez l'art de les subjuguier , par l'apparence des vertus. On commence par vous estimer , à raison de ce que vous n'avez pas , & l'estime dure autant que l'illusion. Mais enfin , les actions ne peuvent toujours mentir ; on vous connaît enfin , & la haine se joint au mépris. On vous quitte, on vous fuit, ou vous abhorre , comme un Serpent venimeux , ou comme un Chien enragé. Prenez-grade ! madame Jeandever !

Votre conduite & votre façon de penser vous rendront malheureuse ! vous finirez par être isolée , detestée. Suivez l'avis que je vous donne , de devenir bonne , ou tout - au - moins de cesser d'être mechante , si vous pouvez.

CXLII. LETTRE.

Replique.

IL vous fiéd bien de m'écrire sur le ton que vous avez pris , Souillon sans conduite & sans caractère , trouvée par votre Mari , dans l'hôtel-garni d'une Fruitière , entretenue par un Vieillard , & la complaisante d'un Abbé libertin ! Vous releviez de couches , pour la troisième ou quatrième fois , & n'en étiez pas plus sage. Divulgue mes secrets , je divulguerais les tiens ; je te donnerai si bien le dementi , qu'on ne te croira pas , & qu'on ne pourra douter de ta turpitude. Tu fais que j'ai une ample matière. Adieu , sote Emphatique , qui t'ériges en prêcheuse : mais tu oublies que pour faire ce rôle , il faut

CXLIII. LETTRE. 499

avoir les mœurs & le caractère d'une
Claire d'Orbe.

CXLIII. LETTRE.

Repartie.

QUELLE colère ! Hâ ! tout-doux ,
tout-doux ! Je vous ai dit une fois ma
pensée ; me voila satisfaite. A present ,
vous savez apprecier mes sentimens.
Je fais que je merite vos injures , comme
vous meritez les verités que je vous ai
écrites. Quitte à quitte , par conse-
quent , madame. Nous ne sommes
pas deux excellens sujets , & je passe
condamnation sur tout ce qui me regarde.
C'est un malheur pour moi , d'être sans
caractère , sans façon de penser deci-
dée : je m'en veux , d'être ainsi : mais
d'où cela vient-il ? Je crois l'entrevoir :
Je n'aime pas assez le bien , pour qu'il
me passionne , & je ne hais pas assez
le vice , pour qu'il m'épouvante : Je
reste dans une sorte d'indolence entre
les deux ; & d'après les circonstances ,

V ij.

je fais de très-vilaines actions , ou de très-belles. Je vous fais ma confession , malgré votre colère , malgré l'indifférence que j'ai pour vous ; je crois même que c'est de la haine ; ça n'est pas encore bien décidé : mais j'aime mieux parler à une Ennemie , même contre moi , que de ne rien dire du-tout. Vous avez aussi un-peu ce défaut , ma Bonne-dame ; ce qui me fait croire que ce n'est pas celui des bons cœurs. Aureste , je ne chercherai pas à vous faire du mal : la seule chose dont je ne reponde pas , c'est de quelque coup de langue : quand je suis dans mon flux-de-paroles , tout debonde , & je ne puis me retenir : mais je ne suis pas noire ; je dis franchement ce que je pense , même le mal que je ferai. Une Bête comme moi , aussi simple , ne saurait être dangereuse pour une double Rusée comme vous , madame. Ainsi , me voila tranquile , bien persuadée que , quelque mal que je vous fasse , vous m'en rendrez le double , le triple , le decuple même.

CXLI. LETTRE. 461

J'aurai donc toujours la satisfaction de penser que je suis en reste ; & c'en est une véritable pour moi. Telle que je suis, avec mon caractère lâche & sans ressort , je serais desolée de faire plus de mal qu'on ne m'en a fait : Chacun a sa faiblesse ; voilà la mienne. Ne vous contraignez donc pas , madame Jeandevert ; divertissez-vous ; je vous prête le dos , & vous pouvez assener. Adieu. Il m'en coûtera , de ne plus bavarder avec vous ; mais il faudra bien s'en passer !

CXLIV. LETTRE.

De Jeandevert , à Mad. Marivert.

JE suis revenu de ce matin dans ma chambre au cinquième : seul , manquant de tout , encore malade , je suis moins mal qu'auprès d'une Furie , qui me tourmentait de la manière la plus cruelle. Je respire enfin ! . . . Je devais être ici dès hier ; mais une colique affreuse me força de me mettre au lit , avant le retour

de ma Femme. Vous n'avez pas l'idée des injures qu'elle me dit ! J'eus beau lui objecter, qu'il ne m'avait pas été possible ; elle passa une partie de la nuit à me tourmenter. Dès le matin, j'ai delogé : Que je me trouve tranquille, au sortir de l'enfer ! Voilà ma table : voilà mes papiers... Je n'ai que les quatre-murs nus ; mais la paix, un silence profond les tapissent d'images enchanteresses ! ... O Désirée ! Femme aimable, qui rendez heureux mon Ami, j'ai une grâce à vous demander ; venez me voir avec vos deux Amies, ce soir, je vous en supplie toutes trois ! Il s'agit de soulager la peine d'un Infortuné : Il faut être charitables, compatissantes : Venez, mes vertueuses Amies, consacrer par quelques minutes de séjour, une habitation qui m'en fera plus chère ensuite ! Je vous prierai de faire entrer avec vous M.^{lle} Agathe G**, ma voisine. C'est une grâce que je vous demande instamment ; faites en sorte, ma chère Commère, que mon attente ne soit pas trompée.

CXLV. LETTRE.

De mad. Marivert, à mad. Regains.

QUE dites-vous de la scène d'hier soir ? Il n'y a que mon Compère, pour ces choses-là ! j'en suis encore toute attendrie ! Quelle misère profonde !... Mais il ne la sent pas : il avait oublié jusqu'à sa santé. Je vous assure que le trait de nos figures peintes sur le mur, à la *Silhouette*, tandis que nous cautions debout, faute de chaises, m'a vivement frappée ! Et ces mots : — Alez à-present, mes chères Amies ; ma demeure est consacrée : Voila vos quatre profils : je veux faire une marque aux carreaux sur lesquels vous étiez..... (Et il l'a faite).... — Je ne saurais vous offrir à souper, je n'ai rien ; mais M. Protane a d'une excellente liqueur ; je lui en ai demandé un petit flacon ; daignez en faire une libation à l'Amitié, notre Déesse-. Je pleurais, moi ;

Viv

vous affectiez de la gaîté, vous ; mad. Dujour était.... pâle ; elle souffrait ; la liqueur a été un secours nécessaire pour elle : Quant à la jeune Agathe , je suis charmée d'avoir sa connaissance ; elle est aussi bonne que jolie.... Je suis sûre que si nous retournions dans dix ans , voir notre Ami , nous retrouverions nos *filhouettes* , & les ronds faits aux carreaux de la chambre. Il a une âme bien sensible ! Qu'il doit souffrir !... Mon Mari , à qui j'ai tout conté , avait les larmes aux yeux pendant mon récit. Ce pauvre Jean-devert ! Son sort est une leçon pour nous-toutes ; mais qu'il est cruel , que nous l'ayions , aux depens d'un Ami d'un si rare mérite !

CXLVI. LETTRE.

A Nilasse.

Vous êtes méchant , mauvais sujet ; fils irrespectueux , amant impudent &

taquin ; cependant , je vous aime , & je veux vous former. Votre conduite de l'autre-jour sent le Soldat-aux-gardes, qui fait relever à minuit sa *Malheureuse*. D'où-vient n'en suis-je pas indignée ? C'est que le matin , vous avez réparé votre grande faute, par une plus grande : Vous êtes venu faire tapage : mon Mari, que j'ai eu l'art de tirer de son cinquième chés Protane , pour donner à ma maison un air convenable , mon Mari a entendu ; il a perdu patience : il vous a rossé , chassé ; vous avez declamé dans l'escalier contre moi des horreurs , dementies par ma Fille-aînée , & que Personne n'a crues dans la maison : Un pareil scandale me plaît de votre part ; il marque beaucoup d'amour & d'audace ; qualité quelquefois nécessaire. La faute serait irreparable , si mon Mari n'avait pas été à la maison ; sa presence repare tout : vous passez pour un Etourdi ; moi pour une Femme qui fait de fortes passions , & M. Jean-devert , pour un Jeannot : Chacun

a ce qu'il merite , & ce qui me convient davantage. Et je vous en voudrais ! Hâ ! Nilasse ! vous ne connaissez guère le cœur féminin ? Je vous en veux si peu , que c'est à vous que je m'adresse , pour copier un petit Ouvrage que je viens de terminer.

CXLVII. LETTRE.

De Je andevert , à Mad. Marivert.

JE suis orfelin , mon Amie ; je viens de perdre ma bonne Mère ! Je n'ai plus personne sur la terre , qui s'intéresse à moi ! je n'ai plus de chés nous ! plus d'azile , où dans mes revers , je puisse me réfugier , comme enfant de la maison ! Hô ! quel vide ! & qu'il est affreux ! . . . Je jouissais du bonheur d'avoir ma Mère , sans le sentir : j'en jouissais délicieusement , néanmoins ; je le sens à la douleur de la privation. Personne au monde , ne me dira plus , — Mon Fils- ! Je ne serai plus aimé

CXLVII. LETTRE. 467

comme je l'étais par elle ! Hâ ! j'ai perdu plus de la moitié de mon existence ! Mes larmes coulent amèrement , le long de mes joues decolorées : rien ne me console , pas même ma Fille . . . Elle a dix ans : sa Mère s'est emparée de son esprit ; l'Enfant me regarde comme un Ennemi , qu'il faut duper & piller ! . . . Malheureux que je suis ! . . . Sa Mère lui difait encore tout-à-l'heure (je l'ai entendue) , qu'il ne falait jamais me dire la verité ! Cependant je ne defespère pas de ramener un-jour cette Enfant à des sentimens plus raisonnables : Elle a l'esprit juste ; elle est incapable de diffimulation ; sa raison développée me la rendra.

Il faut , mes cheres Amies , le feul bien qui me refte au monde ; il faut que je vous faffe le recit de mon voyage : il n'en fut jamais de plus intereffant , & j'aurais pu l'appeler heureux , fans la maladie de ma Mère , & la malheureufe catastrophe arrivée cinq jours après mon retour ! . . .

Je partis par le coche de Sens , il y eut lundi quinze jours : je trouvai dans la voiture , deux vieilles Dames , avec une jeune Enfant de douze à treize ans , si belle , si touchante , que mon cœur vola audevant d'elle , sans que je pusse m'en défendre : On la nommait *Reine*. Je lui parlai : Elle parut répondre à mes sentimens pour elle , qui n'étaient que tendresse & qu'admiration. Dans la journée , je la menai voir les rivages par où nous passions ; je lui faisais remarquer les joncs , qui se courbaient par la pression que notre bateau donnait à l'eau , à plus de douze pieds de nous ; & par un amusement enfantin , je lui disais : — Ils s'inclinent devant une Reine ; car c'est votre nom. — Devant moi , parceque je m'appelle Reine ! — Et parceque vous êtes belle : toute la Nature rend hommage à la Beauté ; sur-tout si la vertu l'accompagne.... Combien vous devez respecter ce beau Corps ! Comme vous devez éloigner de vous

CXLVII. LETTRE. 469

tout ce qui pourrait en ternir la pureté !
Hâ ! Reine ! que votre Père & votre
Mère sont heureux ! — Je suis orfe-
line. — Orfeline ! Et cette Dame , que
vous appelez *Maman* ? — C'est ma
Tante. — Elle doit donc bien vous
aimer ! Je le vois aux attentions qu'elle
a pour vous , à la manière recherchée
dont vous êtes mise ; elle se complaît
en vous. — J'aime le bien que vous
me dites de ma chère Tante.... Et
vous , Monsieur , qui êtes-vous ? — Un
Infortuné , que le bonheur fuit , mais
qui le retrouve auprès de vous. — Je
vous assure , Monsieur , que j'ai beau-
coup de plaisir auprès de vous aussi !
Quel âge avez - vous donc ? — J'ai...
trente-sept ans. — Trente-sept ans !
C'est combien de fois mon âge ? — Trois
fois , & un an par dessus. — Ce n'est
que trois fois ! c'est peu de chose !

En ce moment , nous fumes abordés
par la Tante & par l'autre Dame. Je
m'aperçus qu'elles avaient quelque in-
quietude sur nos entretiens particuliers

à Reine & à moi. Je reglai ma conversation en conséquence : je les quittai ensuite. Elles retournèrent à leur place , & me doutant de quelques questions à la Jeune personne , je revins adroitement , pour tâcher d'entendre.

—Que fessiez-vous donc avec ce Monsieur ? —Ma Bonne, je ne saurais vous dire combien je me plais avec lui ! Tout ce qu'il me dit me plaît & m'intéresse. —Mais que vous dit-il ? —Il me dit . . . que je suis belle , & que je dois respecter ma beauté , en éloignant de moi tout ce qui pourrait en ternir la pureté . . . Il m'a dit de ne pas souffrir qu'aucun Homme m'embrassât. —Vous a-t-il embrassée ? —Non , non ! Mais son ton , & l'amitié qu'il me marque , me plaisent encore plus que le sens de ses discours , quoique cela me plaise bien !

Les deux Femmes se regardèrent , & l'Amie dit à la Tante : —Il n'y a pas de mal. Ensuite je compris qu'elles se proposaient d'écouter la pre-

CXLVII. LETTRE. 471

mière conversation que nous aurions ,
Reine & moi. Elles n'y manquèrent
pas. Un-peu avant la nuit , Reine
vint me prier de lui nommer un Village
devant lequel nous voguions. Nous
montames à une des fenêtres , à tra-
vers de laquelle nous passames tout le
corps. Rien n'était donc plus facile que
de se tenir tout près de nous , sans
que nous le vissions : mais cet entre-
tien ne repondit pas aux vues des deux
Dames : Je ne dis que des bagatelles
à Reine , pour tâcher de la faire rire ,
& j'y reüssis. Ce ne fut qu'à la fin ,
qu'elle me dit : — Nous alons à Cour-
tenay : je voudrais bien que vous y
vinssiez avec nous : je le dirai à ma
Tante. — J'ai tant de plaisir à vous
voir (lui repondis-je) , que j'y con-
sentirais volontiers : mais je ne sau-
rais m'arrêter ; je vais voir ma Mère
malade-. Nous descendimes alors ; &
la Tante , qui n'avait pas entendu ma
reponse , me proposa d'aler avec elles à
la Ville de Courtenay. Je la remerciai.
Nous couchames ensuite Reine , comme

dans son lit , au moyen des paquets des deux Dames , & de mon sac de nuit : Je passai à côté de cette Enfant une nuit délicieuse. Le lendemain à midi , ces Dames débarquèrent à *Montreau*. Nous nous fîmes de tendres adieux. Je les reconduisais des yeux , & je les saluai de la main , quand elles abordèrent à terre. Dès qu'elles furent disparues , mon cœur se gonfla , & mes larmes coulèrent. Je quittai moi-même le coche à *Montreau* , & j'ai de pied jusqu'à Sens , cueillant dans les blés des fleurettes , que j'ai mises secher dans un livre : Je les conserverai toute ma vie ; elles me rappellent mon aimable Reine.

Arrivé chés nous . . . je trouvai ma Mère un-peu mieux : je n'y restai que trois jours : le surlendemain , je repartis. Cinq jours après mon retour , l'on m'écrivit sa mort. Je fons en larmes , & je m'en trouve une inepuisable source. Reine y contribue. Elle a des traits qui ne me sont pas inconnus. . . . Et j'ai oublié de demander à la Tante sa demeure à Paris !

CXLVIII. LETTRE.

A Sir Johnfon.

Vous voilà grâve, monf. l'Avocat, comme un Prefident ! Plus de reponfe ! je fuis une Femme mondaine, indigne de vous occuper. Je vous occuperai neanmoins quelques infans, ou vous brûlerez ma Lettre. Que de chofes arrivées, depuis que nous ne nous fommes point écrits ! Certainement je ne vous dirai pas tout. Mais enfin, pour la troifième fois, je me fuis remife avec mon Mari ; car malgré fon caractère, que vous connaiffiez, j'en fais à-peu-près ce que je veux. Monsieur avait une chambre, où il s'était retiré pendant une *galanterie* au phyfique, qu'il s'était procurée, je ne fais comment : l'Objet lui en était fi cher, qu'il l'avait confacré, en le peignant quatre fois à la *Silhouette* dans fon galetas : je l'ai fu & je n'ai pas voulu qu'il eût le fot plaifir de contempler journellement fa folie : Je me fuis introduite dans fa chambre, qu'il

refusait de quitter , pour venir demeurer avec moi ; j'ai tout effacé ; je suis sortie sans être vue. A son retour , il a été tout ébaubi : le même soir , j'ai redoublé mes instances , & l'offre d'une chambre particulière dans mon appartement. Il est venu la voir , & l'a enfin acceptée , parce qu'elle est très-agreable & très-retirée.

Ma Bellemère est morte : je la craignais ; surtout , je craignais que certain bruit ne parvînt jusqu'à elle ; mais elle est morte , sans que j'aye eu ce désagrément. Rien ne m'impose plus dans le monde ; je ne respectais qu'elle ; je n'étais sensible qu'à son opinion ; celle de ma propre Mère m'est indifférente ; c'est une méchante femme ; quelle opinion peuvent avoir les Méchans ? Si vous faites bien , ils vous jalourent ; si vous faites mal , au fond du cœur , ils vous approuvent , quoique leurs bouches vous blâment : Que nous fait l'opinion des Méchans ? Peuvent-ils nous mépriser ? Et s'ils nous méprisent , que nous fait leur mépris ?

CXLVIII. LETTRE. 475

Ils ne font à redouter , à ménager , que lorsqu'ils ont du pouvoir : Alors , malheur à Ceux qui se trouvent sous leur main ! ils font votre supplice avec un plaisir barbare ; ils favourent vos cris , vos sanglots étouffés , le déchirement douloureux de votre cœur. Il faudrait pouvoir les braver dans la torture ; mais qui le peut ? qui a ce courage , ce pouvoir sur soi-même ?

Je vous dirai une chose , par laquelle j'aurais dû commencer : J'ai notre Fille depuis trois jours : on me l'a ramenée , depuis la mort de ma Bellemère , qui la cherissait. C'est une Enfant , qui paraît fort douce , un-peu flatteuse : C'est ce qu'il faut , pour être un-jour une Intrigante. Il n'est d'heureuses que ces Femmes-là : l'élécitez-moi donc sur son caractère.

J'avais plus d'une raison pour désirer que mon Mari vînt habiter sous le même toit. J'ai un Pensionnaire , devinez ? C'est un Homme de votre connaissance.... C'est M. Caraqua , veuf depuis six ans , renfermé depuis

cinq , & qui n'a obtenu sa liberté , que par le moyen de son ami Lafraie , qui a decouvert par hasard ce qu'il était devenu : une simple requête a procuré son élargissement. Il est bien changé ! cependant , il est encore aimable : c'est toujours la même dignité , la même noblesse dans les manières , avec cette politesse de Cour , qu'il a si bien étudiée , qu'il a su la fondre avec sa façon d'exister & d'agir. Il est venu fort à-propos ! vous savez que nous ne sommes pas maîtres de notre cœur : Un Voisin du cinquième de mon Mari m'avait paru avoir du mérite ; je l'avais distingué , il en abusait , & je ne savais comment me débarrasser de cet Enfant-gâté de Paris , qui avait toute la taquinerie de ses Pareils , & toute l'impudence des Escrocs. M. Caraqua lui impose par ses grands airs , & le Fat est devenu souple.

Un autre point important , c'est que j'aurai en pension les deux Enfans de m. Caraqua. C'est le Bonpapa qui payera pour les trois : ainsi je serai

CXLVIII. LETTRE. 477

fûre : ma maison ira là-dessus. On m'a parlé d'aler en Province avec tout mon monde , excepté mon Mari , dont je n'aurai pas besoin : Je mettrai ma Fille-aînée en apprentissage , & il payera : Pour me mettre plûs à l'aise , je ne payerai ni Bouchère , ni Boulangère : cet argent me servira pour m'arranger à la campagne , en attendant le quartier des pensions. Vous savez que mon Mari n'est pas mechant ; mais pour qu'on ne trouve rien d'extraordinaire à ma demarche d'aler à la campagne , necessaire à ma santé , non-plûs qu'à mes dettes ignorées de lui , je le fais passer pour un Ogre , prêt à tout devorer. J'ai si bien inculqué cette idée à la Boulangère , qui m'envoie souvent une Fille très-jolie qu'elle a , que cette Dernière aime mieux s'en retourner sans argent , que d'en demander à mon Mari , qui est enfermé dans sa chambre ! Comme il lui arrive quelquefois de nous dire de ne pas faire du bruit , la jeune Boulangère , qui l'a entendu , est persuadée qu'il est

très-mechant, & elle s'enfuit, dès qu'il ouvre la bouche. Cela m'amuse & me donne du temps. Je partirai huit ou quinze jours plutôt que je ne l'annonce, & toutes mes dettes tomberont sur le corps de mon Mari, à qui l'on n'osera rien dire, mais on lui enverra un Huissier. Il n'aime pas devoir ; il paiera, & je ferai ma paix de loin. Ma Fille-aînée fait tout cela ; elle m'approuve fort.

Voilà mes affaires & mes projets. Ecrivez-moi : vous le devez à plus d'un titre. En vous repliquant, je vous enverrai une Pièce de ma façon, intitulée *Samsen*, Poème en prose, tiré de l'Ecriture-Sainte.

CXLIX. LETTRE.

A K*** P***.

Vous savez ce que je vous ai dit, monsieur ; c'est l'exakte vérité : Agissez d'après cela : conservez-moi ce qu'on pourra conserver ; mais qu'il croye tout perdu. Il est le seul coupable ; qu'il soit le seul puni. Vous

savez combien je suis malheureuse , & tout ce que j'ai souffert depuis douze ans avec un pareil Homme , sans mœurs , sans délicatesse ; un Ours , un Brutal. (*Le reste est déchiré*).

C L. LETTRE.

A l*** de X***.

JE viens d'écrire à M. K*** tout ce que j'avais sur le cœur : vous êtes son ami , secondez-moi. Vous savez combien je suis malheureuse. Je crois que je serai obligée d'aler en province avec des Elèves , qu'on va me procurer. Je n'ai que ce moyen de subsister , par la dureté , l'imperitie & les imprudences multipliées de mon Mari , qui confie tout le produit de son travail à des Gens insolvables. Si vous saviez tout ce que j'ai eu à souffrir , cela vous ferait frissonner ! Obligée de voir souvent un certain Cle-tou , ce Misérable m'a calomniée ; mais j'espère que M. K*** m'en fera justice. Il est encore un certain

Nilasse , qui ne vaut guère mieux : ce sont de ces jeunes Fats , qu'on a le malheur de rencontrer dans les maisons où l'on va , & qui s'attachent à vous , comme les *poupas* de la bardane. Je vous prie d'employer tout votre credit & toute la bonne-volonté que vous m'avez marquée , pour que je ne perde pas les meubles en question. Mais il faudra que mon Mari croye la chose sans remède : vous en sentez la raison. Je ne dispose de rien ; j'aurai ces objets pardevers moi. Il fera comme il pourra : ce sont ses affaires. Je vous consulterai pour vendre le tout à un Homme solvable.

Quant à ce que je fais en littérature , je n'ai eu ni le courage , ni la tranquillité nécessaires pour rien achever : j'espère beaucoup du service que vous allez me rendre , & de mon futur séjour à la campagne.

(Elle a cependant achevé son *Poëme sur l'Hypocrisie* , son Drame *La Fille-naturelle* , son *Morceau de Metaphysique* , sa *Requête d'un Artisan* , pour la suppression des Fêtes , &c. Quant à sa *Vie* , elle y travaille encore.

CLI.

CLI. LETTRE.

A madame Nivelles.

JE t'ai toujours dit que tu étais une Buse ! Fais comme moi. Voila ton Monstre guéri ; sa vie libertine-recommence : Sache te rendre interessante par tes malheurs. Tu en as de reels , & qui nous sont communs. Toutes deux nées dans l'aisance, nous nous sommes vues reduites par le sort , à épouser des *Truppelus* : mais voici la difference : ton Mari est un mauvais-sujet de toutes façons ; & le mien est un Homme de merite ! Mais fais-tu à quoi lui sert son merite ? A me rendre une illustre malheureuse. Je me plains sans cesse de lui , pour des torts qu'il n'a pas , mais dont il a les apparences. Par exemple , il vient d'essuyer trois banqueroutes ; cela nous met dans la plus grande detresse ; je lui en fais un crime ; je me plains à tout le monde. Il a eu le malheur de seconder certaines Gens,

*

ne sachant pas l'intérêt que prenaient à leurs Antagonistes des Gens en place ; il en est la dupe , & je jete les hauts-cris , pour m'emparer adroitement de ses dépouilles , à son insu , au moyen de deux Amis en crédit que j'ai su me faire. Et toi , qui as dans le mariage des malheurs reels , tu ne dis rien , tu vegetes , & tu te mêlais de me faire des remontrances , il y a un an ! . . . Va , je te pardonne , puisque je te previens : Ne manque pas demain de te trouver à dîner rue * - *** , où je demeure actuellement avec mon Mari. Tu auras pour Convive ton ancienne Hôtesse , qui va faire une grande folie , à près de cinquante ans ! elle va épouser un Jeune-fat , dont elle s'est coiffée. A demain , ma chère Jeannedenivelle ; mais ne fais pas comme les Chiens de ton Patron.

Fin de la II. Partie.

627236

VAL 1522994